Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

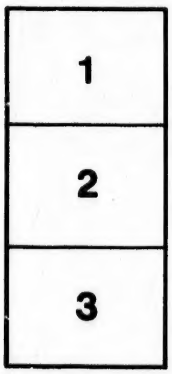
Library of the Public
Archives of Canada

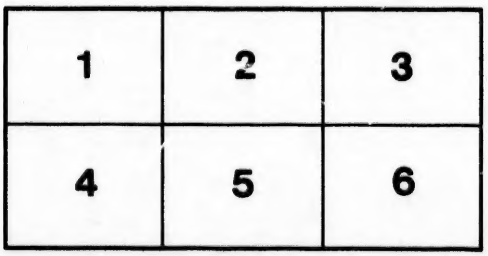
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

VOYAGES

DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale.

VOYAGES
DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale,

Faits en 1759 & 1760.

Avec des obſervations ſur l'état des Colonies.

Par M. ANDRÉ BURNABY.

Miniſtre de Greenwich.

Traduit d'après la ſeconde édition,
Par M. WILLD.

A LAUSANNE,
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.

R
E
162
B87
1778

76452

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

IL n'eſt point d'époque plus intéreſſante pour le politique, pour les philoſophes, & pour tous les hommes en général que celle où nous nous trouvons. Les anciens ignoraient l'exiſtence du nouveau monde; nos ancêtres l'ont, pour ainſi dire, vu naître; nos peres l'ont vu dans ſon enfance, nous le voyons parvenu à l'âge viril, faire l'eſſai de ſes forces, devenir indépendant & jetter les fondemens d'Etats puiſſans & heureux.

Ce ne ſont plus de faibles colonies

qui bordent les vaſtes côtes de l'océan Atlantique ; ce ſont des républiques remplies de vigueur & de courage, qui réſiſtent à tous les efforts de l'Etat puiſſant qui les protégea dans leur berceau.

Tout ce qui les intéreſſa, fixe aujourd'hui notre attention ; c'eſt ce qui nous fait eſpérer que l'ouvrage que nous préſentons au lecteur, en ſera bien reçu. Il eſt court ; tant mieux pour ceux qui n'aiment pas la lecture & qui veulent cependant tout ſavoir : il renferme beaucoup de choſes & fournit des alimens à l'homme penſeur ; tant mieux pour ceux qui aiment à réfléchir.

On aimera trouver ici les premiers traits de la vie militaire du général Washington ; ſon éloge ne peut être ſuſpect dans la bouche de Mr. Burnaby : cet homme rare fait déja entrevoir ici ce qu'il pouvait être un jour ; & ſa prudence, ſon courage qui lui ont fait réſiſter à une armée redoutable

d'Anglais & d'Allemans, avec une armée faible & d'abord mépriſée, ſe montrent déja dans l'entrepriſe hardie & pénible qu'on lui voit entreprendre dans ſa jeuneſſe.

On voit dans Mr. Burnaby les mêmes idées qui ont égaré le miniſtere Anglais: il prétend que ſix fregates pouvaient dévaſter l'Amérique: il avait écrit ſur les lieux: l'état actuel des affaires nous prouve qu'il eſt difficile de bien apprécier les forces d'un peuple qui veut être libre. Les Suiſſes, les Hollandais nous en auraient inſtruits, ſi les exemples ſuffiſaient pour nous éclairer. L'événement a renverſé les réflexions de l'auteur; c'eſt un mal, parce qu'il a été & peut être dans la ſuite une ſource de guerres; parce qu'il s'oppoſe à une union auxquels les principes de liberté ſemblaient devoir conduire les Anglais, ſi l'orgueil bleſſé ne parlait plus haut que nos principes: c'eſt un bien, puiſqu'il y a

un pays libre de plus, & un pays qui conſole l'homme opprimé par l'aſyle qu'il lui préſente.

On connaiſſait peu le gouvernement des colonies, la nature du pays, les mœurs de ſes habitans : ces objets intéreſſent aujourd'hui, & on en donne une idée aſſez nette ici. Mr. Burnaby eſt modeſte & ami des hommes ; il a voulu être impartial ; mais le préjugé national s'eſt voilé à ſes yeux ſans diſparaitre & on s'en appercevra aiſément : peut-être ce livre en eſt plus utile ; on y voit avec ſes yeux & ceux de Mr. Burnaby ; on voit ſur quels raiſonnemens s'eſt fondé le Miniſtere, pour eſpérer de vaincre & de ſubjuguer, & combien il faut ſe défier même des plus plauſibles. Une grande leçon qu'on nous y donne, c'eſt de nous montrer l'effet de la tolerance. Nulle nation ne renferma dans ſon ſein plus de ſectes, & cependant elle proſpére ; des jalouſies particulieres ſubſiſtent,

mais qu'importe, ſi la paix publique n'en eſt pas troublée? Et ſi ces diviſions religieuſes n'ont produit aucun mal, même dans l'enfance de ces nouveaux Etats, même dans le tems où l'ignorance y regne encore, que doit-on en craindre dans un Etat dont la baſe eſt aſſurée ſur des vaſtes fondemens, & dans un ſiecle éclairé?

Rhode-Island offre des réflexions différentes: on y voit les effets funeſtes d'un gouvernement tout populaire: il eſt triſte que là où l'on ſe vante de n'avoir point de maîtres par le droit, on ſoit tyranniſé par des hommes en crédit qui ſont maîtres en effet, ſans en avoir le titre: mais n'oublions pas cependant que Mr. Burnaby doute d'avoir été bien informé; remarquons encore qu'il attribue d'abord la décadence de cette colonie aux vices de ſon gouvernement, & que bientôt après, il en donne des raiſons qui en ſont abſolument indépendantes.

On blâmera peut-être la loi absurde de Massachuselbay, qui défend d'introduire des habitans dans la colonie, sans donner caution qu'ils ne lui seront point à charge. Mais qu'on se souvienne du mot d'Horace : *mutato nomine, de te fabula narratur.* Nos mœurs & nos usages sont plus absurdes que nous ne pouvons l'imaginer ; mais nos yeux y sont faits. Le climat est chaud à Constantinople, on n'y a ni fourneaux, ni cheminées ; seulement quand il fait froid, on place un brasier sous une table couverte d'un tapis sous lequel on place ses mains & ses pieds : les Turcs nomment cela un *Tendur.* Une ambassadrice de France s'y promenait en panier, & les Turcs disaient qu'elle portait son *Tendur* sous ses jupes. Ils avaient raison de se moquer de cette mode ridicule, mais eux-mêmes n'ont-ils pas des usages aussi absurdes ?

J'ai traduit fidelement, mais non servilement ; j'ose croire y avoir adouci

quelques inexactitudes, & évité d'être exagéré, comme l'auteur me semble l'être quelquefois : j'ai ajouté quelques notes, ce sont celles qui sont marquées par des nombres ; j'ai cru devoir donner en français & en latin les noms des plantes dont parle l'auteur ; mais je n'ai pu les donner tous, & après tout, on peut s'en consoler : il importe peu au lecteur, par exemple, de savoir quel est le nom français du *blakfish*, nom que j'ai rendu littéralement par celui de *poisson noir*.

Cependant comme il était possible que le lecteur mit plus d'importance à ces noms (qui, la plupart sont des noms vulgaires du pays) que je n'en mets moi-même, j'ai consulté l'auteur, & sa réponse m'a donné quelques éclaircissemens, que j'ai été forcé de renvoier dans un errata, parce qu'ils sont arrivés trop tard pour être mis à leur place dans le texte. Je dois dire ici que l'auteur s'est montré aussi honnête à mon

égard que modeſte dans ſon ouvrage, & que j'aurais voulu pouvoir lui faire parvenir ma traduction pour l'en rendre juge. Nous avions d'abord voulu joindre à ce voyage, le journal météorologique qui le termine dans l'édition angloiſe ; mais jugeant enſuite qu'il ſerait inutile pour le plus grand nombre des lecteurs, qu'on forcerait en quelque maniere de l'acheter, nous nous ſommes enfin déterminés à le ſupprimer. Il pourra trouver ſa place ailleurs, & les ſavans, pour qui ſeuls il peut être intéreſſant, le trouveront toujours dans l'original. C'eſt aſſez pour ceux qui ne font pas une étude de cet objet, de ſavoir que les changemens de tems y ſont grands, prompts, fréquens, & l'auteur le dit dans le cours de ſon ouvrage.

ERRATA

ET ADDITIONS.

page. lig.

26, 28. Atantique, *lisez* Atlantique.

29, 16. directoin — direction.

30, 15. *Après le mot* Hiccory, *on peut mettre en note:* fruit du noyer blanc, *juglans alba.*

30, note (*a*) *Ajoutez* que Mr. Burnaby croit que le grain de pigeon, *pigeon berry*, eſt peut-être le *Ceraſus latiore folio, fructu racemoſo, purpureo majore* de Catesby.

NB. L'imprimeur a négligé de diſtinguer les notes de l'auteur de celles du traducteur, en déſignant celles-là par des lettres, celles-ci par des chiffres comme elles devaient l'être.

31, 2. *après* boutons rouges, *ajoutez* ou Peupliers de Virginie, que Linnæus nomme *Cercis Canadenſis.*

33, 20. Potoſomac, *liſ.* Potowmac: *cette faute eſt repétée dans tout l'ouvrage, on prie de la corriger.*

35, 5. dans une étendue, *liſ.* dans une étendue de 2 milles.

— 15. Spathswood, *liſ.* Spatswood's: *la même erreur eſt répetée page* 65.

54, 15. Loudonn, *liſ.* Loudoun.

58, 12. Yoghioghennes *liſ.* Yoghioghenny.

page lig.

62, 7. Sorus, *lif.* Soruſes.

89, 11. *après ces mots :* paſteurs, *on peut ajouter* qu'on a dit à l'Auteur que les cottiſations ſe font par les cours des comtés.

91, 21. Pataprier, *lif.* Patapſico.

92, 9. grand Choptank, le Naulicote, *lif.* le grand & le petit Choptank, le Nanticote.

97, 20. Laedenhau, *lif.* Leadenhall.

128, 21. qui navigable, *lif.* qui eſt navigable.

131, 3. Renslackwick, *lif.* Renslaerwyck.

133, 13. cavalier ſalue, *lif.* cavalier y ſalue.

VOYAGES

DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale,

Faits en 1759 & 1760.

INTRODUCTION.

J'Étais avec quelques amis dans un caffé peu de jours avant mon départ pour l'Amérique, & nous y discourions de choses rélatives à ce pays, lorsqu'un homme âgé s'avança vers la loge où nous étions assis, & s'adressant à moi, il dit: „ Monsieur, vous êtes jeune; vous entrez dans le monde, & moi je vais „ bientôt le quitter: permettez-moi de „ vous donner un conseil fruit d'une „ longue expérience; il pourra vous être

„ utile un jour. Vous allez dans un pays „ où tout aura d'abord pour vous les „ charmes de la nouveauté, où tout „ vous paraîtra merveilleux ; mais la „ nouveauté s'uſe chaque jour, & le „ tems, en vous rendant familiers tous „ les objets qui vous auront frappés, vous „ les rendra moins admirables qu'ils ne „ le ſont en effet. Je vous recommande „ donc de noter tout ce qui fera im- „ preſſion ſur vous, dans l'inſtant mê- „ me où vous l'éprouverez, & de le „ faire avec quelque détail. Ces notes „ pourront vous paroître dans la ſuite „ peu importantes, triviales même ; mais „ ſoyez aſſuré qu'elles ne paroîtront pas „ telles à vos amis, & que ceux au „ moins qui n'auront jamais vu ce pays, „ les liront avec plaiſir. „ Les obſerva- tions ſuivantes ſont le fruit de ce con- ſeil. Elles furent faites dans les lieux mêmes dont elles font mention, & ſans autre deſſein que celui d'aider à ma mé- moire. Lorſque je revins en Europe, je les parcourus, & comme on me l'a- vait annoncé, elles me parurent ſi tri- viales que je les crus à peine dignes de l'attention de mes amis. Quelques- uns cependant deſirerent les lire, &

ſoit indulgence, ſoit par l'effet naturel que produiſent en nous des objets nouveaux, elles leur plûrent & ils me conſeillerent de les publier : je ſuis leur avis, & la ſituation critique des affaires préſentes m'engage encore à les ſoumettre au jugement du public. Quelque ſoit leur mérite que je crains n'être pas grand, je puis au moins aſſurer le lecteur que je les crois vraies. Mes recherches ont été impartiales, & mes informations les plus exactes que j'aye pu me procurer dans les différentes colonies que j'ai viſitées, & l'ouvrage qu'elles ont produit, doit avoir le mérite d'être vrai. Si je me ſuis trompé, c'eſt ſans le vouloir : s'il m'était arrivé de repréſenter les choſes un peu differentes de ce qu'elles ſont, c'eſt que j'aurais été trompé moi-même, & on peut l'être quelquefois dans un pays où domine l'eſprit de parti, où la paſſion change tous les objets. Je crois cependant ne l'avoir pas été, j'ai fait au moins tout ce qui dépendait de moi pour ne pas l'être : j'ai converſé avec des gens de tous les partis, & j'ai combiné les différentes rélations, en tenant compte des préjugés qui pouvaient

les avoir dictées. Si j'ai quelque doute moi-même ſur quelques parties de mes obſervations, c'eſt ſur celles que j'ai faites ſur le caractere des habitans de *Rhode-Island*, & je deſire avoir été mal informé. Je ne m'y trouvai pas en effet dans une ſituation favorable pour l'être bien; j'y parlai à peu d'hommes inſtruits, & ils étaient preſque tous du même parti: mais comme mes informateurs étaient d'une probité reconnue, je n'ai pu me refuſer à donner quelque poids à ce dont ils m'aſſurerent; j'ai ſuppoſé que le préjugé pouvait influer ſur leur maniere de voir, & je ſouhaite que le lecteur le ſuppoſe plus encore: je me croirais heureux, ſi l'on me prouvait que je me ſuis trompé dans le mal que j'ai dit de ce peuple; car perſonne n'eut moins de plaiſir que moi à parler des hommes d'une maniere déſavantageuſe.

J'ai évité ſoigneuſement tous les termes techniques & ſcientifiques, parce qu'ils ſont ſuperflus pour le lecteur inſtruit, inintelligibles & fatiguans pour celui qui ne l'eſt pas, & que dans un ouvrage de ce genre, ils ont un air d'affectation & de pedanterie.

Je dois une partie intéreſſante de cet ouvrage à mon eſtimable ami, M. *François Fauquier*, fils du défunt gouverneur de Virginie: c'eſt le journal météorologique: il me l'envoya obligeamment de Williambourg à Livourne où j'étais alors en qualité de chapelain de la factorie anglaiſe, & il me permit d'en faire uſage.

Les malheureuſes diſſentions qui ſubſiſtent entre nous rélativement à l'Amérique, expoſeront mon ouvrage à beaucoup de critiques & à la cenſure. Mais j'aſſure qu'aucun motif de parti n'a conduit ma plume. Mon premier attachement eſt pour ma patrie, le ſecond eſt pour l'Amérique anglaiſe; je les aime toutes deux, & cette affection me fait deſirer que rien ne rompe une union néceſſaire à leur bonheur; elle me le fait eſperer.

Que l'Anglais, que l'Américain ſe mettent mutuellement à la place l'un de l'autre, & ils ſentiront, l'un que les taxes qu'ordonne un Parlement où l'on n'a point de repréſentans, & auxquelles on ne conſent point, ſont dures à ſupporter, l'autre qu'il eſt raiſonnable de reconnaître la ſuprémâtie de la législation de la Mere-patrie.

Je crois qu'il n'eſt pas de gouvernement parfait, & que le meilleur a des défauts. Les diſſentions actuelles ont leur ſource dans ces défauts. Rien ne me ſemble devoir être moins conteſté que la ſuprêmatie du parlement ſur les branches les plus éloignées de l'Empire britannique; car quoique aux yeux de la loi, le roi doive être regardé comme le proprietaire originel de toutes les terres du royaume, qu'elles doivent lui écheoir à défaut d'héritiers, & que toutes les terres nouvellement découvertes lui appartiennent, il ne peut cependant les ſouſtraire de la juriſdiction du corps législatif de l'Etat.

Il peut les donner à ferme, il peut les céder à des individus, ou à des compagnies par des chartres, & leur accorder la liberté d'établir des loix & des reglemens pour leur gouvernement intérieur, pour leur amélioration; mais de tels reglemens doivent être conformes aux Loix de l'Etat, & ſujets à la reviſion du législateur.

Mais eſt-il certain que l'on doive être impoſé par un corps où l'on n'a point de repréſentans, & qu'un tel pouvoir s'accorde avec les principes généraux de la

la liberté, avec ceux de la conſtitution britannique ? On en cite des exemples dans le ſein de l'Angleterre même ; on allégue *Mancheſter*, *Birmingham*, & autres villes conſiderables qui ne nomment point de députés ; mais ces exemples, ou ſont étrangers au ſujet dont il s'agit, ou ſont liés à des circonſtances qui ne permettent pas de décider par eux. Car tout Anglais qui a 40. Shillings de franc-alleu (freehold) vote dans l'élection des députés de ſa Province ; ce ne ſont pas les perſonnes, c'eſt leur propriété qui eſt taxée ; & il n'y a pas dans le Royaume un pied de terre en propriété qui ne ſoit pas repréſenté.

Il y a des principes dans le Gouvernement britannique qui ſe combattent, & on ſent qu'il eſt très-poſſible que cela ſoit. Quand ils furent fixés, on ne ſuppoſa pas que le Gouvernement s'étendrait au delà des limites de la grande-Bretagne, & qu'il influerait ſur un pays ſéparé de l'Angleterre par l'Océan. Il ſerait donc bien à deſirer qu'on trouvât un expédient qui pût concilier ces principes oppoſés.

On a attaqué réciproquement les divers Miniſteres qui ont eu la direction

des affaires de ce Royaume ; mais je penſe qu'on a eu tort ; & tout bien conſideré, un homme dégagé de l'eſprit de parti, & ſans paſſion, trouverait bien des raiſons pour la juſtification de chacun.

Il eſt une raiſon qui combat fortement, ce me ſemble, contre les prétentions des Américains ; c'eſt qu'ils s'établirent en Amérique en vertu de chartres qui reſervaient expreſſément au Parlement Britannique, l'autorité qu'il revendique aujourd'hui, qu'elle ſoit ou ne ſoit pas d'accord avec les principes de la liberté & de conſtitution. Ils avaient ſans doute le droit de faire d'humbles repréſentations à ſa Majeſté ſiegeant au Parlement, d'en montrer les conſéquences nuiſibles, de prouver les inconvéniens qui naitraient de l'action de ces principes ſoutenus avec rigueur ; mais ils n'avaient pas le droit de s'y oppoſer.

Eſperons cependant encore qu'on trouvera des expédiens pour concilier ces malheureux differends, & rétablir l'harmonie entre la grande Bretagne & ſes colonies. Quelque meſures que le Parlement adopte, il eſt du devoir & de

l'intérêt des Américains de s'y ſoumettre. Mais il ſerait peu convenable à moi d'entrer plus avant dans la diſcution d'objets qui ſont actuellement celui des délibérations de la plus auguſte aſſemblée de la terre. Il ne me reſte qu'à faire des vœux pour que les meſures qu'on va prendre, ayent une iſſue plus heureuſe qu'on ne l'eſpere généralement : que ſi on préfere celles de la contrainte, elles parviennent à leur but ſans effuſion de ſang, comme je le crois poſſible ; que ſi on choiſit celles de la douceur bien préférables ſans doute, & auſſi ſûres, auſſi praticables, que ce ſoit ſans affaiblir la dignité de l'Etat, & ſans nuire à ſon intérêt !

Greenwich, 23 *Janvier* 1775.

VOYAGES

DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Anglaise.

JE m'embarquai, le Vendredi 27. avril 1759. avec plusieurs colons Américains, à bord de la dépêche, capitaine Necks, pour me rendre dans la Virginie, & le jour suivant nous sortimes de *Spithead*, sous le convoi du vaisseau de guerre le lynn, capitaine Sterling, & joints à 33 autres vaisseaux marchands. Le soir, nous vinmes jetter l'ancre à la rade d'Yarmouth, & le lendemain nous fimes voile au travers des aiguilles par un vent frais d'Est.

30 Avril. Nous passames le cap *Lizard*, & le soir nous découvrimes une voile; c'étoit une chaloupe anglaise chargée de grains. Elle avait été prise par un Armateur Français, & faisait route pour la France. Le commodore y en-

voya du monde, avec ordre de la conduire à Penſance.

1 May. Temps humide & ſombre : le vent était bon. Vers les 4 heures de l'après-midi, un grand batiment paſſa au travers de notre flotte, & le ſoir un ſecond vaiſſeau s'approcha de nous, & parla à ceux d'entre nos vaiſſeaux qui reſtaient en arriere.

2 May. Tems ſerein & agréable. Le jour ſuivant, nous trouvâmes par nos comptes que nous avions fait 100 lieues, depuis *Lands-end*.

4 May. Nous éprouvâmes des coups de vents très-violens du Nord-Oueſt. Le ſoir, la Molly, capitaine Chene, eût ſon grand mât de hune enlevé, & donna le ſignal de détreſſe.

5 May. Depuis ce jour juſqu'au 14, il n'arriva rien d'intéreſſant : le vent était rarement, mais le tems était aſſez agréable, & nous en profitames pour nous faire des viſites fréquentes ; c'était le moyen de le rendre moins long.

14 May. Le capitaine Necks prit la fievre ; elle le travailla quelques jours ; il fut mieux le 17.

19 May. Des rafales violentes de N. O. vinrent nous aſſaillir & nous

obliger à carguer notre grande voile ; elles continuerent, & devinrent plus fortes : l'orage dura 36 heures, & ce ne fut qu'après ce tems qu'il parut ſe moderer.

21 May. L'orage nous avait diſperſé ; avant midi, nous n'avions plus que 4 vaiſſeaux avec nous ; le lendemain vers le ſoir, 18 autres nous rejoignirent. Delà au 28, il n'arriva rien de remarquable. En général le tems était beau ; mais le vent était contraire : on ſe fit des viſites, on s'amuſa ; & la vue des dauphins, des tortues, des bonites, des marſouins, des poiſſons volans & autres de la mer atlantique, mit de la variété dans nos plaiſirs.

28 May. Nous découvrimes une grande voile qui ſe dirigeait vers l'Eſt. Nous jugeâmes que c'était un vaiſſeau de guerre anglais, dépêché pour remplir quelque commiſſion : il portait 3 perroquets.

31 May. Nous parlâmes à une chaloupe qui allait d'Antigua à Londres. Elle apprit à notre commodore que les troupes de ſa Majeſté avaient réduit toute la Guadaloupe ſous la domination anglaiſe : cette nouvelle nous fut agréable. Le vent étoit touiours contraire.

7 Juin. Nous rencontrâmes un bâtiment de la Caroline, qui informa le commodore qu'une frégate françaiſe était en croiſiere vers les caps de Virginie. De ce jour au 11 de ce mois, il n'arriva rien de remarquable. Le vent était généralement de l'Oueſt au Nord-Oueſt; des rafales fréquentes, des éclairs, des bonites, des albicores & divers autres poiſſons étaient les ſeuls objets qui pouvaient attirer notre attention.

11 Juin. L'eau parut décolorée, & nous en conclûmes que nous étions ſur les bancs de Terre-Neuve: nous jettâmes la ſonde ſans trouver de fond. Le tems était épais & ſombre; nous éprouvâmes quelques rafales, nous vîmes des éclairs, le vent fut variable, & nous tombâmes dans des courans.

3 Juillet. Le tems devint beau; une briſe moderée de N. O. ſe fit ſentir. Notre Commodore nous jugeait à 60 lieues de la terre, & la ſuite nous prouva que ſon compte était juſte. L'air était fortement embaumé de la douce odeur des pins.

4 Juillet. Le grand nombre de chaloupes que nous apperçumes, nous perſuada que nous étions près des côtes; le vent paſſait de l'Eſt au Nord.

5 Juillet. Vers les 6 heures du matin, nous primes quelques poiſſons verts : cette capture nous fit prendre la ſonde, & nous trouvâmes le fond à 18 braſſes. A 10 heures, nous découvrimes la terre ; c'était le cap *Charles*, & 3 heures après, nous fimes voile au travers les caps dans la baye de *Cheſapeak*. Le commodore prit congé de nous pour aller en croiſiere, & à 8 heures du ſoir, nous jettâmes l'ancre dans la riviere d'York, après un voyage de 10 ſemaines, ſouvent ennuieux & monotone.

VIRGINIE.

Le lendemain, je louai une chaiſe à *York*, & me rendis à *Williamsbourg* qui en eſt à 12 milles. Le chemin qui y conduit eſt très-agréable ; il traverſe les plus belles plantations de tabac qu'il y ait dans l'Amérique ſeptentrionale ; on y jouit d'une perſpective charmante, variée par la riviere & des bois d'une vaſte étendue.

Williamsbourg eſt la capitale de la Virginie : elle eſt ſituée entre deux Ports naturels dont l'un communique à la riviere de James, & l'autre à celle d'York.

Elle ſe diviſe en deux parties, l'une au levant, l'autre au couchant. Le rivage où l'on débarque dans les deux ports, eſt éloigné de la ville de plus d'un mille, & ce déſavantage joint à celui de ne pouvoir y arriver avec de gros bâtimens, ne lui permet pas d'être auſſi floriſſante qu'on devait s'y attendre. Elle a environ 200 maiſons & mille habitans, blancs, ou noirs; on voit qu'elle n'eſt pas une place bien importante. Ses rues regulieres, paralleles, ſont coupées par d'autres à angle droit: la principale d'entr'elles eſt partagée au centre par une belle place, & une des plus ſpacieuſes de l'Amérique Septentrionale; elle a près de 600 toiſes de long ſur 100 pieds de large. A une des extrêmités de cette rue ſont le college & le capitole; les maiſons y ſont de bois, couvertes de bardeaux, & aſſez mal bâties; cependant leur enſemble ne laiſſe pas d'avoir quelque apparence.

Il y a peu d'édifices publics qui meritent qu'on en faſſe mention; les deux dont je viens de parler ſont les principaux & ſont éloignés d'être magnifiques. Le palais du Gouverneur eſt aſſez bon; c'eſt un des plus ſolides & des mieux

bâtis du continent, mais l'égliſe, les priſons, tous les autres bâtimens ſont mauvais. Les rues n'y ſont point pavées, & le ſol qui l'environne étant fort ſablonneux, elles ſont remplies de pouſſiére. Cependant Williamsbourg, par ſa ſituation, jouit d'un avantage dont tous ou preſque tous les autres lieux de ces contrées ſont privés; c'eſt de n'avoir point de moſquites. En général, elle eſt un ſéjour agréable; dix ou douze familles de gentilshommes y réſident conſtamment; elle a des commerçans, des artiſans, & dans les tems des aſſemblées & des cours générales, elle eſt remplie des gens de diſtinction de la province: alors on y jouit de divers amuſemens, & il s'y fait des bals; mais dès que les affaires ſont finies, ils retournent à leurs plantations, & la ville devient preſque déſerte.

La *Virginie* eſt, ſelon la carte d'Evans, renfermée entre le 36 & le 40 degré de latitude ſeptentrionale, & ſous le 76. degré de longitude à l'Oueſt de Londres. Elle eſt bornée au Nord par la riviere de *Potoſomac*, à l'Eſt par *l'océan Atantique*, au ſud par la *Caroline*, & à l'Oueſt, en n'y comprenant que ce

qui eſt habité par le *grand Alleghenny*. Le climat y eſt très-beau, quoique ſujet à des chaleurs violentes durant l'été : le thermomètre de Farenheith s'y ſoutient pendant trois mois, entre le 85 & le 95e. degré. Mais les autres ſaiſons font oublier ce qu'on a pu ſouffrir de celle-là : l'automne & le printems y ſont délicieux, & l'hyver y eſt ſi doux, ſi ſerein, qu'il eſt rare qu'on y ait beſoin de feu : il s'y fait ſentir quelquefois un froid très-rigoureux, mais il y eſt peu durable. Le plus grand inconvénient de cet heureux climat, eſt peut-être les changemens ſubits qu'on y éprouve ; les vents y amenent ou la chaleur, ou le froid, & les vents ſont variables. Celui du Sud ramene la chaleur, celui du Nord, le froid, ceux d'Eſt, la pluye. Il n'eſt donc pas extraordinaire d'y voir deſcendre le thermomètre de pluſieurs degrés en quelques heures, & de voir ſucceder à un jour chaud, une nuit où l'on éprouve un froid aſſez vif (*a*) pour geler la ſurface d'une riviere

(*a*) Le 29 Décembre, j'étais allé rendre viſite au colonel Washington à *Mont Vernon*, ſur la riviere de Potoſomac, qui y a deux milles de large : on y jouit d'un jour doux & tempéré :

qui a un mille de large. Dans l'été, l'air eſt agité de fréquens orages, accompagnés d'éclairs & de tonnerre; mais comme le pays eſt peu habité, & que la plupart des poſſeſſeurs ont des conducteurs électriques ſur leurs maiſons, il eſt rare qu'ils y cauſent des accidens fâcheux: quelquefois cependant il en coute la vie à quelques Negres, & il n'eſt pas extraordinaire de voir dans les forêts des arbres déchirés & fendus par la violence de la foudre. Il arriva à *York*, il y a quelques années, un fait très-ſingulier & bien atteſté. Une perſonne qui ſe trouvait ſous la porte de ſa maiſon pendant un orage, fut tué d'un coup de tonnerre; à quelque diſtance était un arbre que le tonnerre frappa avant elle, & lorſqu'on examina le corps, on y vit cet arbre deſſiné comme en miniature. Une partie du corps était livide, mais celle qui était couverte de l'arbre conſervait ſa couleur naturelle.

Ann. Physique 1786. 2. XXIX. p. 294. pl. 2.

Il n'eſt point de pays qui prouve d'une maniere plus évidente l'effet & l'utilité des conducteurs électriques. Avant qu'on

---

le froid vint pendant la nuit & couvrit entiérement la riviere de glaces.

les connut & qu'on en fit uſage. les orages y cauſaient des déſaſtres fréquens : aujourd'hui rarement on en parle. Il eſt remarquable qu'aucune des maiſons qui en ſont pourvues, n'a jamais depuis ce tems été foudroyée, quoiqu'il ſoit arrivé ſouvent que les conducteurs aient été fondus ou mis en pieces, & le bois qui les touchait, grillé dans leur direction : ce qui prouve qu'ils avaient reçu le coup, mais que la matiere de la foudre avait été trop abondante pour être abſorbée entierement par le conducteur. Cependant alors même il n'en eſt arrivé aucun malheur, parce que la foudre en a reçu du conducteur une directoin qui en a prévenu les effets funeſtes. Des faits auſſi frappans devraient bien détruire les préjugés qui ſubſiſtent encore, & faire enviſager comme criminels, non l'uſage de ces moyens, mais leur négligence, puiſqu'ils ſemblent nous être mis dans les mains par la Providence, pour nous protéger & faire notre ſureté.

En général le ſol de la Virginie eſt bon & fertile. Il y a bien quelques lieux ſtériles, ou qui ne produiſent que des pins ; mais ils ſont peu étendus & ſemés de loin en loin. Les bas fonds ſur les rivieres &

les criques ſont très-riches ; le terrein y a pour baſe un argille melée de ſable, & plus on avance dans l'intérieur du pays vers les montagnes, plus la valeur des terres augmente ; car le fonds y devient toujours plus chargé de glaiſe.

La nature y produit une multitude de fruits & de plantes médicinales, des arbres & des fleurs infiniment variées : le tabac & le bled d'inde en ſont originaires, ainſi que le grain de pigeon (*a*) & la racine du ſerpent à ſonnettes (*b*) ſi eſtimée dans tous les cas ulcereux & inflammatoires. Les raiſins, les fraiſes, les noix de hiccory, pluſieurs autres fruits y croiſſent & y meuriſſent, ſans attendre que la main de l'homme vienne les propager & aider à leur végétation.

Outre les arbres & les fleurs ordinaires, les bois produiſent des myrthes, des cédres, des cyprès, l'érable à ſucre (*c*), des ſapins de différentes eſpeces, ſept ou huit eſpeces de chênes. Ils ſont embellis encore par l'érable à fleur rouge,

---

(*a*) An Cytiſus cajan ? *Voy.* Jnata.

(*b*) *Polygala Senega.*

(*c*) *Acer Sacchatum* ; c'eſt du moins ce que l'auteur paraît exprimer par *Suggar Tree.*

par l'arbre du saſſafras, le cornouiller (*d*), l'acacia, le bouton rouge (*e*), le chataigner à fleurs écarlates, le peuplier à fleurs, l'amelanchier (*f*), l'ombrelle (*g*), le tulipier (*h*), le jaſmin jaune, le bois gentil, le pacoon, le lis d'atamuſco, un pommier particulier au pays, & qui en porte le nom (*i*) & un nombre infini d'autres arbres & d'autres plantes. On peut aſſurer avec raiſon que jamais la nature ne para une contrée avec plus d'élégance & de beauté.

Sans parler d'une multitude de ſources & de ruiſſeaux qui l'arroſent de toutes parts, on y voit quatre grands fleuves navigables, & dont le cours eſt ſi grand & ſi majeſtueux, qu'il en eſt peu qui leur ſoit comparable dans tout le monde connu.

(*d*) *Cornus fœmina.*

(*e*) *Red-buds*; peut-être eſt-ce le même arbre, qu'il nomme ailleurs *button-trée*, & qui eſt le *cephalantus*. Un platane a auſſi ce nom en anglais.

(*f*) *Chionanthus Virginiana*

(*g*) *Umbrella.*

(*h*) *Magnolia.* an pot. liriodendron tulipifera

(*i*) *Malus coronaria*; c'eſt ainſi que je traduit le mot *Mayapple*, que je ne trouve nulle part, & qui eſt probablement un nom local.

Le fleuve *James*, nommé autrefois *Powhatan*, du nom d'un chef de Sauvages, se rend dans la mer par une embouchure de sept lieues; il est navigable pour les grands bâtimens pesamment chargés, jusqu'à 150 milles dans les terres, où il forme des cascades qui les arrêtent, & de là encore jusqu'aux montagnes, il l'est pour les bateaux & les canots. Les cascades sont répandues sur un espace de 6 à 7 milles de long, & sont formées par un grand nombre de rocs semés dans le lit du fleuve, s'opposant au cours de ses eaux, qui les surmontent & font des chûtes bruyantes: toutes ensemble forment la cascade la plus belle & la plus pittoresque.

C'est près de-là que le colonel Byrd possede une campagne nommée le *Belvedere*; sa situation est élevée, l'aspect en est frappant & romanesque, & je n'ai jamais rien vu qui puisse lui être comparé. Il voit la riviere, large d'un demi mille, formant les cataractes dont je viens de parler, & des isles jettées ça & là couvertes de bois, hérissées de rochers, & serpentant avec majesté au milieu d'un désert immense. Deux ou trois villages voisins rendent le spectacle plus animé & plus varié.

La

La riviere d'*York* eſt comme reſſerrée dans un canal de deux milles de largeur, pendant un eſpace de quarante milles, ſans former d'angles qu'un ſeul & peu conſidérable encore : là eſt un établiſſement nommé *Weſtpoint* ; elle s'y forme de deux branches dont celle du Sud eſt nommée *Pamunki*, & celle du Nord *Mattapony* : l'une & l'autre, ſans y comprendre leurs divers détours, ſont navigabies dans un eſpace de 70 à 80 milles, & en partie pour de grands navires.

Le *Rappa hannoc* eſt navigable pour les grands bâtimens juſqu'à 110 milles de la baye qu'il forme en ſe jettant dans la mer : à cette diſtance, & à un mille de Frédericsbourg, il forme des caſcades qui arrêtent les vaiſſeaux ; mais les bâteaux & les canots peuvent aller beaucoup au delà.

Le *Potoſomac* eſt un des plus beaux fleuves de l'Amérique ſeptentrionale : ſon embouchure a dix milles de largeur, & les vaiſſeaux de guerre peuvent le remonter juſqu'à 200 milles. On le remonte 200 milles plus haut encore avec les canots, & juſqu'aux branches de l'*Ohio* ; mais il eſt des endroits où il faut les porter. Le colonel Bouquet, Suiſſe de na-

tion, deſcendit cet automne du fort *Cumberland*, à *Shenando*, avec aſſez de facilité, & de-là aux caſcades. Tout annonce que ce fleuve peut devenir d'une auſſi grande utilité qu'aucun autre de cette belle partie de l'Amérique.

La marée remonte dans ces fleuves juſqu'aux caſcades, elle s'éleve encore de deux ou trois pieds à Alexandrie. Ils ſe déchargent dans la baye de *Cheſapeak*, l'une des plus belles bayes du monde : elle s'enfonce dans le Maryland, ſa largeur eſt de dix à vingt milles; elle eſt navigable dans l'eſpace de 100 lieues, preſque par-tout pour les plus grands vaiſſeaux; & vingt grandes rivieres viennent s'y décharger.

Cette baye & les rivieres qui s'y perdent ſont très-poiſſonneuſes : on y trouve la *tête de mouton*, le *drum*, un grand nombre de poiſſons ſaxatiles (*a*), la per-

(*a*) Je n'ai pu ſavoir le vrai nom des deux premieres eſpeces, nommées en anglais *ſhéépsheak* & *drum*; mais à l'égard du poiſſon ſaxatile, en anglais, *rock-fish*, une perſonne inſtruite m'écrit que ce poiſſon eſt très-commun autour des isles Jerſey & Guernſey; qu'il

che blanche, le hareng, l'huître, le cancre & une multitude d'autres. L'eſturgeon & l'aloſe s'y ſont ſi multipliés que deux perſonnes dans un canot & dans une étendue, prirent 5000 des ſeconds, d'un ſeul trait de ſeine, & 600 des premiers à la ligne, qu'elles laiſſaient aller à fond & retiraient à l'aventure, lorſqu'elles ſentaient qu'un poiſſon ſe frottait contre l'hameçon. On trouve des mines riches dans les montagnes; quelques-unes ſont aujourd'hui exploitées avec ſuccès; parmi celles-ci, on remarque celle qui eſt ſur les bords du Rappahannoc: elle donne du fer de ſpaths-wood, pour plus de 12000 quintaux par an; & celle de cuivre ſur le *Roanoke*, appartenante au colonel Chiſwell, qui doit aller chercher du plomb près de *New-river* & de *Green-briar*, dans un pays de chaſſe qui appartient aux Indiens, & où l'on dit qu'on le trouve dans des minieres abondantes à la ſurface de la terre. On a auſſi exploité quelques mines

---

eſt fort beau, long d'un à deux pieds, ſtrié de verd, de bleu & d'or; & qu'on en apporte une eſpece un peu différente des Indes orientales.

de charbon près de la riviere *James*, non loin des caſcades, & elles donnent des eſpérances.

Les forêts y abondent en gibier; le lievre, le coq d'inde, le faiſan, la becaſſe, la perdrix y ſont très-communes. Dans les marais, on trouve la *ſoruſe*, eſpece d'oiſeau particulier au pays, & plus exquis que l'ortolan, la becaſſine & le canard: ce dernier eſt remarquable par ſes eſpeces variées; parmi elles, nous ne citerons que le *ſhell-drake* (*b*), & le canard d'Amérique à aîles bleues (*c*), plus grand que tous les autres, & qu'on y trouve dans un nombre prodigieux. Les bois ſont embellis par une multitude d'oiſeaux divers, admirables par leur chant & par leur beauté, tel eſt le moqueur, le roſſignol de Virginie, le roſſignol commun, le pinçon de Virginie (*d*), le bourdon-

---

(*b*) Je ne ſais ſi c'eſt l'*anas clypeata*: on m'écrit que ce canard ſe trouve dans les marécages de l'Angleterre, ſur-tout en Lincolnshire, & qu'il prend ſon nom d'une écaille qu'il a ſous la poitrine.

(*c*) Serait-ce le *Millouin*?

(*d*) On me dit que ce pourrait-être le pinçon du Breſil; mais j'en doute.

neur (*e*), l'oiſeau de Baltimore, le canard d'été, la tourterelle, & pluſieurs autres eſpeces.

Les inſectes & les reptiles y ſont innombrables : il y a une multitude de papillons ; leur variété eſt auſſi admirable que les couleurs riches & vives, dont chaque eſpece eſt diſtinguée & embellie, & le nombre des mouches luiſantes eſt tel que dans une ſoirée d'été, tout l'air ſemble être illuminé & embraſé par elles. Pluſieurs ſortes de ſerpens n'y ſont point dangereuſes & ſont très-belles : tel eſt le noir, le ſerpent wamprum, le ſerpent à

(*e*) Le bourdonneur eſt le plus petit & le plus beau de tous les oiſeaux : il eſt coloré de verd, de cramoiſi & d'or ; il vit principalement du nectar & de l'eſſence des fleurs ; c'eſt un ſpectacle charmant d'en voir un grand nombre dans les jardins, où le chevrefeuil & la bignone les attirent : ils volent de fleurs en fleurs, enfoncent leur bec délié dans chacune, & en ſuccent le ſuc le plus doux : le mouvement de leurs ailes eſt d'une viteſſe incroyable, & le murmure qu'elles font, reſſemblent à celui de la grande abeille-bourdon. On les met en cage quelquefois ; mais rarement ils y vivent plus de deux mois ; on les y nourrit de miel, ou d'eau ſucrée : on a eſſayé pluſieurs fois d'en envoyer en Angleterre, & toujours ſans ſuccès.

grains, le ſerpent jarretiere, & quelques autres; mais le ſerpent à ſonnettes & la vipere ſont extrêmement vénimeux, & la morſure en eſt mortelle. On voit encore dans cette province deux eſpeces de grenouilles aſſez curieuſes; l'une eſt d'une grandeur prodigieuſe; on l'appelle le *taureau*, & ſon cri s'entend de fort loin; l'autre eſt la grenouille verte, elle ſe trouve fréquemment dans les jardins & vit ſur les branches des arbres.

Il y a une grande variété de quadrupedes à la Virginie. On y compte quatre ou cinq ſortes d'écureuils (*f*), des

(*f*) Les écureuils de terre & les écureuils volans ſont les plus petits & les plus beaux. Les premiers ſont de couleur orange foncé, ſtriés de noir; les derniers ſont gris ou cendrés, & d'une forme élégante; ils ont une queue diſpoſée en éventail ouvert, & deux membranes adhérentes aux côtés, qu'ils étendent en ſautant d'un arbre à l'autre, & leur permettent de voler aſſez loin. L'écureuil de terre eſt ſauvage; l'écureuil volant s'apprivoiſe avec facilité. On trouve auſſi dans cette partie de l'Amérique, une eſpece de putois appellé *skunk*; s'il eſt pourſuivi de près par ſon ennemi, il lui lance ſon urine, dont l'odeur eſt ſi fétide qu'elle ſuffoque ceux qui la reſpirent.

oppoſſums (*g*), de racoons (*h*) des renards, des caſtors, diverſes autres bêtes fauves. Les loups, l'ours, la panthere, l'élan, le buffle, le chat-pard, & d'autres bêtes féroces habitent les déſerts qui y reſtent: telles ſont en général les productions du pays.

La Virginie eſt loin encore de la proſpérité où elle peut atteindre. La dixieme partie en eſt à peine cultivée, & cette dixieme ne l'eſt pas de la maniere la plus avantageuſe. Elle produit cependant beaucoup de bleds & de fruits différens, & nourrit de grands troupeaux de bétail. On dit que le porc de Virginie l'emporte par ſon goût ſur celui d'Europe; mais les moutons & les bêtes à corne y ſont petits, & la chair en eſt inférieure à ceux de nos climats. Les chevaux y ſont beaux & légers à la courſe; & les Virginiens qui aiment avec paſſion la courſe des chevaux, n'ont rien épargné pour en améliorer la race, en la mêlant à celle d'Angleterre.

Les fruits qu'on y apporta d'Europe y

(*g*) Eſpece de didelphe.
(*h*) Eſpece de lapin.

ſont cultivés avec ſuccès ; les pêches ſur-tout y ont un goût fort délicat, & ſont ſi abondantes que dans l'automne, on en nourrit les cochons. Au printems, quand les pêchers ſont en fleurs, ils donnent à la campagne le coup d'œil le plus riant.

La Virginie eſt diviſée en cinquante deux comtés, qui renferment ſoixante & dix-ſept paroiſſes : les actes des aſſemblées générales y comptent quarante quatre villes, mais la moitié de ces villes n'ont que cinq à ſix maiſons, & les autres ne ſont guere que des villages peu étendus. Les habitations ſont diſperſées près des fleuves, parce que les terres étant à bas prix, & la navigation offrant par-tout des commodités, chaque particulier peut facilement ſe procurer une petite plantation, embarquer ſon tabac à ſa porte, & vivre dans l'indépendance. Lorſque la population y ſera augmentée, que les terres y ſeront à plus haut prix, les habitans forcés de s'adonner au commerce & aux manufactures, peupleront ces villes & les rendront floriſſantes ; mais ce tems eſt éloigné encore, & peut-être il n'arrivera que dans quelques ſiecles.

On croit que le nombre de ſes habitans monte à 2 ou 300000. On en

compte 105000 qui payent la dixme, & cette impoſition ſe leve ſur tous les mâles blancs depuis 16 juſqu'à 60 ans, & ſur tous les négres quelconque du même âge. Les premiers ſont obligés de ſervir dans la milice, & leur nombre monte à 40000.

Le commerce de cette colonie eſt étendu, & ſes objets divers; mais le tabac en eſt la principale baſe. On en exporte annuellement 50 à 60000 *Hogsbead*, chacun de 800 à 1000 livres, & il y a des années où l'exportation eſt plus conſidérable encore. Elle envoye aux Isles de Madere, dans la Méditerranée, & dans divers lieux de l'Amérique du blé, des porcs, de gros meubles, du cidre; dans les ports de la grande Bretagne, du fer en barre, de l'indigo, & du *ginſeng* d'une qualité inférieure à celui de l'Aſie. L'exportation de tous ces objets monte à .. (*i*) tonnes chaque année.

Les manufactures y ſont peu conſidérables. On y fait l'étoffe de cotton dont les habitans s'habillent & à la-

(*i*) La ſomme eſt en blanc dans l'original.

quelle ils ont donné le nom de leur pays; beaucoup de toiles, des bas & quelques autres objets de moindre importance.

Le pouvoir législatif y eſt exercé par le gouverneur; un conſeil de 12 perſonnes nommées par le roi & par la chambre des repréſentans, compoſée de 108 ou 110 députés élus par le peuple, & dont chaque comté choiſit deux; le college de *Guillaume & Marie. James-town, Norfolkbourough* & *Williamsbourg* nomment encore chacune un député. La chambre, le conſeil, le gouverneur peuvent également refuſer les loix propoſées; mais ces loix approuvées de tous, ne peuvent être permanentes que lorſque le roi y a donné ſa ſanction. On n'en peut faire aucune qui ſoit oppoſée à celles de la grande-Bretagne.

Il y a des cours de juſtice génerales & particulieres. Celles-ci ſe tiennent tous les mois dans chaque comté, à un lieu fixé par les Juges qui la compoſent: ces Juges ne peuvent procéder que lorſqu'ils ſont au nombre de 4: le gouverneur les nomme, & ils connaiſſent dans leurs provinces reſpectives de toutes les cauſes de droit & de celles qui

dépendent des cours que les Anglais nomment *d'équité* & de *conſcience* ; mais ils ne peuvent exercer le pouvoir de vie & de mort, ni même de mutilation que ſur les Negres & les eſclaves, encore faut-il pour qu'ils l'exercent dans ce cas, une commiſſion ſpéciale du gouverneur pour chaque cauſe (*k*).

(*k*) Je ne prétends point diſcuter la néceſſité d'un tel pouvoir, même dans ce cas; mais la loi qui le leur donne, ſemble ſi contraire au droit naturel, que je la tranſcrirai ici par pitié pour l'humanité qu'on y outrage.

L'eſclave qui aura commis un délit que la loi punit de mort, ou de la perte de quelque membre, doit être envoyé dans les priſons du comté, dont le sherif inſtruira inceſſamment le gouverneur ou le commandant en chef, de l'empriſonnement & de ſa cauſe. Le gouverneur peut nommer alors une commiſſion compoſée de perſonnes qu'il jugera propres pour entendre & décider: ces perſonnes, auſſi-tôt qu'elles auront reçu la commiſſion, procéderont publiquement contre le délinquant, l'examinerort dans le lieu où ſiege la cour du comté, & reconnaîtront pour preuves valables, la confeſſion du prévenu, le ſerment d'une ou de pluſieurs perſonnes dignes de foi, le témoignage de Negres mulâtres ou Indiens, eſclaves ou libres, & les circonſtances évidentes de l'action

C'eſt à *Williamsbourg* que s'aſſemble le tribunal ſupérieur de la province, formé par le gouverneur & ſon conſeil: cinq des membres de celui-ci ſont une cour particuliere. Il ſiége pendant 24 jours, entend & décide toutes les cauſes eccléſiaſtiques ou civiles. Les cinq premiers jours ſont deſtinés à l'examen & à l'expédition des cauſes qui parviennent à ce tribunal par appel des ſentences des cours inférieures, & des arrêts de ſurſéance obtenus par elles. On peut appeller de ſes ſentences au *roi dans ſon conſeil*, lorſqu'il s'agit d'objets de la valeur de 500 livres ſterlings & au deſſus. Le gouverneur a le droit de faire grace dans tous les cas, excepté dans ceux de trahiſon & de meurtre: il peut ſeulement alors ſurſeoir l'exécution de la ſentence juſqu'à ce qu'il ait conſulté la volonté du roi.

La religion dominante eſt celle de

---

qui leur paraitront déciſives; le tout ſans ſe ſervir de *la ſolemnité des jurés*. Si le délinquant eſt coupable, il doit être condamné au ſupplice qu'ordonne la loi pour un tel crime, & l'exécution ſuivre le jugement. *Mercer's Abridgment of the Virginian*, &c. page 234.

l'Egliſe Anglicane, & elle y eſt preſque la ſeule, car on trouve peu de diſſidens dans cette province. On y compte 60 à 70 eccléſiaſtiques, tous de mœurs ſimples & d'une vie exemplaire. On donne à chacun d'eux une portion de terre de 2 à 300 arpens d'étendue, & un ſalaire que la loi fixe à 16000 quintaux de tabac : on leur en accorde encore 1700 autres pour le déchet. Ce tabac leur eſt délivré dans des tonneaux tous prêts à être exportés & dans le magaſin le plus convenable. C'eſt le conſiſtoire qui les nomme, & il eſt compoſé de 12 membres qui ſeuls ont le pouvoir de lever les impôts, de régler la réparation des égliſes & autres affaires de paroiſſe : autrefois ces membres de conſiſtoire étaient élus par le peuple dans chaque paroiſſe ; aujourd'hui les onze qui demeurent, remplacent le douzieme qui n'eſt plus. S'ils laiſſent pendant un an une cure ſans Paſteur, le droit de le nommer appartient au Gouverneur.

La Virginie eſt du dioceſe de l'Evêque de Londres : il a le droit de nommer un commiſſaire pour préſider ſur les Paſteurs & pour les aſſembler, quand les affaires le demandent ; il peut les

cenſurer & les ſuſpendre, s'ils ſont négligens ou de mauvaiſes mœurs. Sa paie eſt de 100 livres Sterlings, & ſa place au conſeil dont il eſt ordinairement un des membres, lui en vaut à peu près autant. (*l*)

Il s'eſt élevé depuis peu une diſſention violente, & qui peut avoir des ſuites fâcheuſes entre le peuple & les Paſteurs. Voici quelle en a été la cauſe. Le tabac n'ayant point réuſſi pendant une année, était devenu très-rare : l'aſſemblée ſtatua que les paſteurs & tous les officiers publics recevraient leurs appointemens en argent ; & le clergé trouva cette réſolution injuſte : il dit qu'ils devaient recevoir leur paie en tabac, quand il était rare, comme il l'a recevait, quand il était à vil prix ; qu'on ne leur accordait aucun dédommagement dans ce dernier cas ; qu'il devait donc jouir du bénéfice qui leur revenait dans le

(*l*) Le commiſſaire eſt communément préſident du college, & paſteur de Williamſbourg, ou de quelque autre paroiſſe lucrative, qui lui rend environ 350 livres par an : par conſéquent ſon revenu peut s'évaluer entre cinq à 600 livres.

premier. Il envoya ſes plaintes en Angleterre, & la loi fut révoquée: le peuple en fut irrité, & ſon animoſité eſt telle encore, qu'il eſt à craindre qu'elle ne ſe calme ni ne s'oublie de longtems.

Cette loi était en effet très-dure & peut être difficilement juſtifiée ſous un gouvernement libre. Il n'eſt rien moins que certain que l'aſſemblée puiſſe obliger le clergé à recevoir ſon ſalaire en argent, au lieu de tabac, dans les cas de néceſſité, à moins que ce ne ſoit au prix courant: dans ce cas-ci, elle le peut, ce me ſemble; elle le pouvait dans les circonſtances où l'on ſe trouvait, ſans nuire à la colonie. Le prix du tabac était alors de 50 ſchellings par quintal, & le clergé n'aurait pas été ſi richement payé, s'il l'eut été en argent à cette valeur. Suppoſons en Virginie 65 Eccléſiaſtiques à qui l'on donne 16000 quintaux de tabac, leſquels à raiſon de 50 ſchellings pour cent livres, font une ſomme de 400 livres: qu'on les multiplie par 65, on aura 26000 livres dont il faut retrancher la différence du change à 40 pour 100, & il reſtera environ 18, 571 livres ſterl; or cette ſomme

eſt légere pour une colonie telle que la Virginie.

Mais on dira: qu'il eſt ſcandaleux que le clergé trouve ſon avantage dans la détreſſe publique, & qu'il gagne lorſque tout particulier ſouffre! Cette raiſon ſerait forte, s'il n'étoit pas ſouffrant dans l'abondance publique; s'il n'avoit pas perdu dans le tems que tout particulier gagnait. En général, je penſe que l'équité condamne l'arrêt de l'aſſemblée; mais la raiſon condamne auſſi l'âpre vivacité du clergé, le ton inſolent que prit avec le gouverneur, une partie de ſes membres, la maniere indigne dont elle traita le commiſſaire, ſes procédés tumultueux & peu ſéants; il eſt vrai que le plus grand nombre n'en fut pas coupable, quoiqu'on l'ait dit par méchanceté. Ces actes ſont incompatibles avec le caractere ſacré dont ils ſont revêtus, avec la modération dont ils doivent donner l'exemple, comme ils l'ont reçu de leur divin Maître. Si au lieu d'accuſer le corps législatif, de reprocher au gouverneur d'avoir abandonné la cauſe de la religion, en approuvant un bill auquel il s'était cependant oppoſé, & qu'il n'avait laiſſé paſſer que pour ne pas irriter

riter le peuple dont il demandait le ſecours dans la guerre actuelle ; ſi, dis-je, au lieu d'inſulter le commiſſaire, parce qu'il leur donnait des conſeils moderés, ils avaient voulu les ſuivre, ils auraient avec un peu de patience obtenu toute la juſtice qu'ils avaient droit d'attendre. Le peuple leur était généralement attaché ; il lui avait témoigné des égards dans pluſieurs occaſions, il ſentait que leurs appointemens ne ſuffiſaient pas pour ſoutenir la dignité de leur état, & déja on avait parlé de les augmenter : ils auraient dû expoſer avec modération à l'aſſemblée, les raiſons qui appuyaient leurs demandes ; je connais le peuple, j'ai eu différentes converſations avec divers membres de l'aſſemblée, & j'ai lieu d'être perſuadé qu'ils auraient obtenu preſque tout ce qu'ils auraient ſouhaité. Si on leur eut tout refuſé, ils auraient eu raiſon d'en appeller à ſa majeſté ; mais y recourir, ſans ſe plaindre au tribunal de la province, & n'expoſer ſes raiſons qu'avec des invectives violentes, c'était mériter la haine qu'ont pour eux la plupart des Virginiens.

Les arts & les ſciences ont fait peu

de progrès dans cette colonie. Le college de Guillaume & Marie eſt le ſeul deſtiné à l'inſtruction publique de la jeuneſſe, & il n'a point atteint ſon but. Il y a 6 régens ou profeſſeurs ſoumis à l'inſpection d'un préſident. Celui-ci doit faire 4 cours de Théologie par an: il a une belle maiſon & ſes appointemens ſont de 200 livres ſterl. Un des regens doit apprendre à lire, à écrire, & les principes de la Religion Chrétienne aux Indiens; il a 60 livres par an & ſa maiſon. Cette fondation doit ſon exiſtence au reſpectable M. Boyle. Le profeſſeur en humanité, ou en belles-Lettres eſt aidé d'un ſous-maître. Les 4 autres enſeignent la philoſophie morale, la métaphyſique, les mathématiques & la phyſique: ils ſont logés dans le college, ont eu une paie de 80 livres qu'on a augmentée depuis, je crois juſqu'à 100 livres ſterlings. L'évêque de Londres eſt chancelier de ce college.

Ce que nous venons de dire, peut donner une idée du caractere des habitans de cette colonie. (*a*) Le climat & la fer-

(*a*) Il y a toujours bien des exceptions dans le caractere général d'une nation. J'ai vu en

tilité du ſol les rend indolens, faciles & bons; ils aiment la ſociété avec paſſion, & ſont adonnés aux plaiſirs de la table; de là vient qu'ils ſont peu actifs, peu entreprenans, & qu'ils craignent la fatigue. Accoutumés à commander à des eſclaves, ils ſont vains, impérieux & privés de cette délicateſſe de ſentiment qui caractériſe un peuple inſtruit & poli. Leur ignorance les expoſe à beaucoup d'erreurs & de préjugés, & c'eſt par cette raiſon qu'ils regardent à peine les Négres comme des hommes. Auſſi eſt-il preſque impoſſible de faire punir les violences faites à ces malheureux, & même leur mort; ou les grands jurés refuſent leur ſentence, ou les petits jurés prononcent que le meurtrier n'eſt point coupable (*b*).

Virginie des hommes très-inſtruits & remplis de vertus : on ſent bien qu'on ne doit pas leur appliquer ce que nous allons dire du peuple.

(*b*) Il y a deux loix dans cette colonie, qui mettent dans l'impoſſibilité preſque abſolue de convaincre un blanc du meurtre d'un Négre ou d'un Indien. La premiere ſtatue, que ſi quelque eſclave meurt de quelques coups donnés par ſon maître, ou par accident, ou volontairement, perſonne ne peut être recherché

Un tel caractere doit se développer naturellement par des actes extravagans, par l'ostentation, le mépris de l'œconomie : il n'est pas rare de les voir dépenser au delà de leurs rentes, & se jetter dans une situation difficile qui les conduit quelquefois à faire des lettres de change qu'ils savent devoir leur être ren-

---

& puni pour cette correction, ou cet homicide, à moins qu'il ne soit prouvé par le serment d'un témoin légal & digne de foi, que cet esclave a été tué volontairement, malicieusement & avec dessein. Et une personne accusée du meurtre d'un esclave, ne devra encourir confiscation ou punition pour son délit ; si l'examen prouve qu'il n'est coupable que d'un homicide. *Voyez *Mercer's abridgment*, &c. pag. 345.

La seconde veut qu'aucun Négre, Mulâtre ou Indien, ne puisse être admis devant les tribunaux ou un magistrat, pour prêter serment, comme témoin, dans quelque cause que ce soit, excepte lorsqu'il s'agit de juger un esclave pour crime capital. Idem, page 419.

---

* Les loix Anglaises distinguent avec exactitude le meurtre de l'homicide.

voyées avec protest & 10 pour cent d'intérêt (*c*).

Les mêmes défauts qu'ils ont dans les affaires privées, se font remarquer dans les affaires publiques : ils sont orgueil-

---

(*c*) Par un acte de l'assemblée, une lettre de change, quelque somme d'argent qu'on y stipule, si elle est protestée pour refus d'acceptation ou de payement, porte intérêt de dix pour 100, dès le moment de sa date, jusqu'à ce qu'elle soit entiérement payée.

On me conta à Williamsbourg une anecdote assez curieuse, rélative à cette loi : le lecteur me pardonnera, si je la place ici. Un usurier peu satisfait du 5 pour 100 que la loi lui accorde, refusa d'avancer une somme à un gentilhomme, s'il ne lui donnait pour sureté une lettre de change, qui devait revenir avec protest, qui alors lui donnait droit au dix pour 100. Le gentilhomme avait un pressant besoin d'argent, il consentit à la condition, & fit une lettre de change à tirer sur un des principaux marchands de Londres, avec lequel il n'avait jamais eu de correspondance. Le marchand reçut la lettre, observa le nom du tireur qu'il savait être riche, conclut qu'il avait intention d'entrer en affaires avec lui ; il y fit honneur, & l'usurier dupe de sa spéculation, n'eut que le 5 pour 100 : il se plaignit amérement du gentilhomme, qui lui avait donné une bonne lettre de change pour une mauvaise.

leux, jaloux de leur liberté, ſe courbant difficilement ſous le joug de la contrainte, ſupportant avec peine l'idée de la dépendance d'un pouvoir ſupérieur. Pluſieurs d'entr'eux conſiderent les colonies, comme des états indépendans, qui n'ont d'autres liens avec la grande Bretagne que ceux qui naiſſent d'une affection naturelle, & d'avoir le même roi. Peu ont l'eſprit des affaires, & ceux qui l'ont manquent d'art.

Je les ai vu voter dans un cas urgent pour le ſecours d'une garniſon (*d*),

(*d*) La garniſon dont il s'agit, était celle du fort *Loudonn*, ſitué dans le pays des Indiens *Cherokées*, & conſiſtait en un lieutenant & cinquante hommes. Aſſiégée & reduite à la derniere extrémité, elle envoya des courreurs aux gouverneurs de la Virginie & de la Caroline, pour demander du ſecours, & les informer qu'elle ne pouvait plus tenir que vingt jours. L'aſſemblée de Virginie, ſenſible à leur ſituation, accorda tout de ſuite une ſomme conſidérable, afin qu'on en levât des troupes, qui devaient ſe raſſembler ſur les frontieres, à 200 milles de Williamsbourg, pour continuer enſuite leur chemin au travers d'un pays déſert de 200 milles encore, où il n'y avait ni chemins, ni magaſins, ni poſtes, ſoit pour y dépoſer les malades, ſoit pour couvrir une retraite, ſi l'on

qu'il était démontré ne pouvoir être ſecourue. En matiere de commerce, ils ignorent les principes qui doivent les diriger avec la mere-patrie, & croient qu'il eſt injuſte qu'elle ne leur laiſſe pas un commerce illimité dans toutes les parties du monde : les droits qu'on preleve ſur ce qu'ils tranſportent, ne leur paraiſſent retomber que ſur eux, & il eſt impoſſible de leur prouver qu'ils retombent auſſi ſur le conſommateur. Cependant, il faut être juſte & avouer qu'ils ont ſur ce point la même généroſité qu'ils montrent dans leur vie privée : ils ne refuſent jamais les ſecours néceſſaires pour ſoutenir le gouvernement, quand on les leur demande ; ils ne ſont point un peuple intéreſſé & vil.

Les femmes ſont aſſez belles en Virginie, ſans pouvoir être comparées aux Anglaiſes. Elles ont peu de graces, & manquent d'éducation, elles ſont réſer-

éprouvait un revers. L'auteur ayant parlé de ces difficultés à un des membres de l'aſſemblée, il répondit : *ma foi, vous avez raiſon, mais nous avons eu au moins cette occaſion de montrer notre loyauté.* Peu de jours après, on apprit que cette garniſon avait été taillée en pieces.

vées & incapables d'une converſation intéreſſante & ſuivie; paſſionnées pour la danſe, peut-être parce qu'elles ne jouiſſent d'aucun autre amuſement, elles n'y montrent ni goût, ni élégance, & n'y déployent point ces mouvemens aiſés & gracieux qui en font le charme. A la fin de la ſoirée, quand la compagnie eſt laſſe de contredanſes, elles leur font ſucceder les gigues; coutume qu'elles ont priſe des Négres, comme on me l'aſſure. * Ces gigues ſont ſans méthode, ſans régularité. La dame & le cavalier ſe levent enſemble & danſent par la chambre; l'un va en arriere, l'autre le pourſuit, & ils ſe rencontrent quelquefois d'une maniere fantaſque & burleſque: peu après, une ſeconde dame ſe leve, & la premiere doit ſe raſſeoir, étant, comme ils le diſent, *coupée*, & la ſeconde danſe juſqu'à ce qu'une troiſieme la coupe. Les hommes ſe relevent auſſi ſucceſſivement. Cet amuſement joint à quelques parties

(*e*) J'ai obſervé depuis quelque choſe de ſemblable en Italie La *treſcone* des Toſcans, eſt fort ſemblable à la gigue des Virginiens.

de *barbacue* (*f*) dans les bois ſont les ſeules diſtractions des dames Virginiennes, occupées dans tous les autres tems de leur aiguille & de leur ménage. Rarement elles liſent & cherchent à orner leur eſprit; leur gloire eſt d'être de bonnes ménageres, des femmes honnêtes, des meres dignes de ce nom, quoiqu'elles n'ayent pas peut-être toute la tendreſſe & la ſenſibilité des dames Anglaiſes.

On ne peut dire que cette colonie ſoit floriſſante; elle produit, il eſt vrai, beaucoup de tabac & de grains; mais la culture ne s'y ameliore point, & on n'y penſe pas. Une grande partie de ſa ſurface eſt un déſert, & comme un grand nombre de gentilshommes ont des poſſeſſions d'une étendue immenſe, il eſt vraiſemblable qu'elle le fera longtems encore. Le manque d'activité fait qu'on n'y cherche point à étendre ſon commerce du côté de l'Ohio, & dans

(*f*) Cet amuſement barbare conſiſte à fouetter les porcs juſqu'à la mort, pour en rendre la chair plus délicate. Je ne ſache pas que les cannibales même le pratiquent.

les autres parties de l'Amérique : tout eſt dans les mains des colons pour les y engager ; proviſion, graines, différens objets de commerce, commodités pour l'exportation, ils ont tout ce qui fait ſubſiſter & proſperer les provinces voiſines, & ils le négligent. Ils ſe bornent à un faible & petit commerce avec les Indes occidentales, & quoique celui de l'Ohio s'offre à eux avec les plus grands avantages, quoiqu'ils puiſſent naviger juſqu'aux environs du *Yoghioghennes*, ils le voient d'un œil indifférent, tandis que le Penſylvanien induſtrieux lutte contre des difficultés innombrables, & ſurmonte tous les obſtacles pour ſe l'aſſurer. Les Virginiens vivent aujourd'hui ſans ſe ſoucier du lendemain : la culture du tabac leur ſuffit, & pourvu qu'ils puiſſent ſatisfaire à leurs marchands de Londres & à leurs plaiſirs, ils ne déſirent rien de plus. Quelques-uns cependant ont eſſayé d'augmenter leurs reſſources en cultivant l'indigo, & par d'autres entrepriſes ; mais ſoit que le climat s'y oppoſe, ſoit inexpérience, ſoit défaut de perſéverance, le ſuccès n'a pas répondu à leur attente.

Les taxes que paie cette colonie ſont conſidérables, & ſa dette publique monte au moins à 400000 livres Sterl. La guerre la lui a fait contracter; pendant tout le tems qu'elle a duré, elle a eu 1000 à 1500 hommes ſur pié, & il fallut encore qu'elle éleva & entretint pluſieurs forts. On y débitait d'abord autant de valeur en papiers que les beſoins l'exigeaient; puis on impoſait une taxe proportionnelle à cette valeur pour retirer les billets. Cette taxe aſſiſe ſur tous les Négres qui payent la dixme & ſur les terres, monte communément à 2 ſchellings pour chaque Négre, & un ſchelling ou 18 ſols pour cent arpens de terre. Cette maniere d'établir les taxes éleva de grandes plaintes dans l'aſſemblée: les rentes des grands propriétaires n'étant proportionnelles qu'au nombre des Négres qu'ils poſſedent, non à l'étendue de leurs poſſeſſions, ceux qui ne pouvaient cultiver que la dixieme partie de leurs domaines, trouvaient injuſte qu'on leur fit payer une taxe pour ce qui ne leur rapportait rien. Mais on pouvait alléguer des argumens plus forts pour la leur impoſer, que ceux qu'ils avançaient pour s'y ſouſtraire.

Les taxes pour éteindre la dette publique, doivent ſe payer juſqu'en l'année 1769. Alors ſi cette dette n'a point été accrue, elle ſera acquittée. L'uſage du papier dans cette colonie, comme valeur courante, en a banni l'or & l'argent, & cela devait être : pour aſſurer l'effet qu'ils en attendaient, les Virginiens prirent des meſures qui allerent au delà du but ; car par un acte de l'aſſemblée, ils fixerent l'échange entre la valeur courante en papier, & la valeur réelle à 25 pour 100, ſans imaginer que cet échange ne pouvait être réglé que par l'état des choſes. L'effet de ce réglement fut que quand la différence de l'échange entre les lettres ſur les marchands de Londres & la valeur courante, fut à 40 pour cent, celle entre la valeur courante & l'eſpece était ſeulement à 25 pour 100, (*a*) & alors des perſonnes riches raſſemblaient autant d'eſpeces qu'ils pouvaient, les envoyaient à Philadelphie où elles paſſaient à ſa valeur

(*a*) Fixer les dettes courantes & la ſterline, c'était réellement la fixer entre le courant & l'eſpece.

réelle, en achetaient des lettres de change, & les venaient revendre en Virginie avec quinze pour cent de profit. Ils continuerent cet agiotage juſqu'à-ce qu'on ne trouvât plus de piſtoles & de dolars dans la colonie.

Pendant mon ſéjour dans ce pays, je fis pluſieurs excurſions dans quelques-unes de ſes parties, & particulierement une que je fis avec beaucoup d'agrément, aux grandes cataractes de *Potoſomac*. J'en ai tenu un journal que je rapporterai ici.

Je partis de *Williamsbourg* le 1 Octobre 1759, n'ayant qu'un ſeul compagnon de voyage; & ce jour, nous fimes 40 milles, juſqu'à une plantation dans le comté de *King-William*, dans une belle ſituation, ſur une montagne au Nord de la riviere de *Pamunky*. On voit au deſſous la ville des Indiens *Pamunki*, chétif reſte de cette grande tribu que l'intempérance & les maladies ont détruit. Ces Indiens demeurent dans de petits *Wigwams* ou cabanes, au bord de la riviere, & poſſedent environ 2000 arpens de terre qu'un acte de l'aſſemblée de Virginie ne leur permet pas d'aliéner. Ils pêchent & chaſſent pour

les grands propriétaires qui en ſont voiſins, ſont habillés comme les Virginiens, & quelquefois je les ai confondu avec le bas peuple de cette province. Pendant la nuit que je paſſai dans ce lieu, ils allerent dans un marais prendre des *Sorus*, & le lendemain on me dit qu'ils en avaient pris près de cent douzaines. La maniere de prendre cet oiſeau eſt remarquable. On ne le trouve en Virginie que depuis les derniers jours de Septembre juſqu'au milieu de Novembre; pendant ce tems, on en voit un nombre prodigieux dans les marais où il ſe nourrit d'avoine ſauvage. Quand ils arrivent, ils ſont extrêmement maigres, mais bientôt après, ils ſont ſi gras qu'ils ne peuvent plus vôler, ils demeurent couchés ſur les roſeaux, & les Indiens viennent dans leurs canots les tuer, en donnant ſur la tête avec leurs rames: ils ſont un peu plus grands que les alouettes & ont un goût exquis. Pendant leur paſſage, vous les trouvez ſur les tables des Virginiens à déjeuné, à diné & à ſoupé. (*a*)

(*a*) En divers lieux de la Virginie, on conſerve l'ancienne coutume de manger de la viande

2 Octobre. Nous arrivâmes à une autre plantation à 24 milles de celle que nous avions quittée; elle eſt ſituée ſur la riviere de *Mattapony*. La pluie nous obligea d'y reſter ce jour & le lendemain.

4 Octobre. Nous fimes 25 milles, & nous nous arrêtâmes à une maiſon d'un particulier; le lendemain nous allâmes encore 25 milles plus loin juſqu'à la ville de *Fredericsbourg*. Elle eſt ſituée à un mille au deſſous des caſcades du Rappahannoc, & diſtribuée en rues paralleles, comme la plupart des villes de Virginie: une partie s'éleve ſur une éminence & jouit de la plus belle vue; l'autre eſt placée au bord de l'eau pour la facilité des envois qui ſe font par le fleuve. Elle a pluſieurs magaſins & fut bâtie, il y a 32 ans, pour aider au commerce des colons de l'intérieur des

---

de à déjeuné. Au bout de la table où eſt aſſiſe la dame de la maiſon, il y a toujours du thé & du café; mais le reſte de la table eſt couvert de volaille rotie, de jambon, de venaiſon, &c. Même à Williamsbourg, il eſt d'uſage d'avoir un plat de jambon froid ſur la table, & rarement une dame Virginienne déjeune ſans cela

terres ; c'eſt la ville la plus floriſſante qu'il y ait dans cette partie du Pays.

Nous quittâmes *Fredericsbourg* le 6 pour viſiter les caſcades. Là eſt une petite ville de 18 à 20 maiſons ; on la nomme *Falmouth*, & ſes habitans ſont les émules de ceux de Fredericsbourg pour le commerce.

Les caſcades du Rappahannoc reſſemblent à ceux de la riviere James, mais elles ſont moins grandes : leur étendue eſt d'un demi mille & leur largeur de 100 verges. Lorſque nous les vimes, les eaux étaient enflées, circonſtance qui ajoute à la beauté du ſpectacle. Au milieu du lit de la riviere s'éleve une Isle dont la ſurface eſt d'environ 100 arpens, & couverte d'arbres ; des deux côtés à des diſtances égales & d'environ 20 verges, eſt une chaine de 6 ou 7 caſcades, l'une au deſſus de l'autre, & dont la moindre a un pied de hauteur perpendiculaire. Les rives ſont variées par des rochers & des arbres ; l'enſemble préſente une ſcene charmante & romaneſque.

Nous vimes là une perſonne qui nous aſſura avoir vu peu de jours auparavant l'effet extraordinaire du charme du ſerpent à ſonnettes. Il vit un de ces redoutables reptiles replié au pié d'un arbre,

bre, fixant un oiseau perché sur une de ses branches. L'oiseau était dans une grande agitation, poussait des cris plaintifs, allait d'une branche à l'autre, & enfin vola droit au serpent qui ouvrit sa gueule & l'engloutit.

De là nous remontâmes la riviere jusqu'à environ 15 milles plus haut, où sont les mines de fer de *Spatswood*: dans le chemin, on jouit d'une belle vue sur les monts Apalaches ou les montagnes bleues, qui sont à 70 milles de là. Une reconnaissance fortuite me toucha beaucoup dans ce lieu. Un de nos compagnons de voyage, (car ils étaient devenus plus nombreux,) avait un petit Négre de 14 ans qui l'avait servi depuis quelque tems comme domestique dans un endroit solitaire. Une vieille femme qui travaillait aux mines, jetta par hazard les yeux sur lui, le fixa attentivement, le reconnut pour son petit fils, poussa des cris, l'appella son enfant, & se jetta par terre. Elle y resta quelques secondes, se releva, regarda son enfant immobile & en extase, se pencha sur ses épaules & les baisa, puis se retira quelques pas, l'examina de nouveau, les yeux fixés,

& abſorbée dans ſes penſées mélancoliques. Le jeune Négre toujours debout & en ſilence, avait la tête penchée d'un côté : il était pâle & extrêmement ému. Raphaël n'aurait pu imaginer un tableau d'une expreſſion plus vive des ſentimens les plus touchans.

Le jour ſuivant, nous retournâmes à Fredericsbourg, où traverſant le Rappahannoc dans un bac, nous entrâmes dans le col du Nord. Nous parcoûrumes 17 milles de chemin juſqu'à la maiſon d'un gentilhomme dans le comté de Stafford ; & le lendemain nous paſſâmes à Dumfries & parvinmes à Colcheſter, après avoir traverſé la riviere d'Occoquan : cet eſpace eſt d'environ 21 milles.

Dumfries & *Colcheſter* ſont deux petites villes nouvellement bâties, pour faciliter le commerce de l'intérieur du pays : la premiere, dans un vallon profond formé par l'Acquia ; la ſeconde ſur l'Occoquan, deux petites rivieres qui ſe perdent dans le Potoſomac. A deux milles au deſſus de Colcheſter eſt un fourneau de fer, une forge, deux ſcies & un moulin à farine blanche : nous les viſitâmes à notre retour : on y trou-

ve toutes les commodités qu'on peut desirer, soit pour le bois, soit pour l'eau. Le minerais qu'on y fond & qu'on y forge vient du Maryland; ce n'est pas qu'il n'y en ait dans les montagnes voisines, mais les habitans ne sont point encouragés à y faire des tentatives, parce que le Lord Fairfax qui en est le proprietaire, s'est reservé le tiers de tout le minerais qu'on pourra découvrir dans le col du Nord.

De Colchester à *Mont-vernon*, il y a 12 milles: ce lieu appartient au colonel Washington qui mérite de le posseder (*a*). La maison est dans une situa-

(*a*) Je ne puis me dispenser de rapporter un trait qui prouve le courage & le patriotisme de ce gentilhomme. Le premier Novembre 1753, le gouverneur de Dinwiddie, informa l'assemblée de Virginie, que les Français avaient élevé un fort sur l'Ohio; on résolut d'envoyer quelqu'un à Mr. de St. Pierre, commandant de ce fort, pour réclamer le pays, comme appartenant à sa majesté Britannique, & lui ordonner de se retirer. Mr. Washington à peine majeur alors, offrit de remplir cette commission: il s'agissait de traverser un espace de 400 milles dont la moitié était un désert, où l'on ne trouvait aucun chemin tracé, qu'habitaient des sauvages féroces & cruels, dans une saison extrémement

tion magnifique, ſur une colline très-élevée au bord du Potoſomac, d'où l'on découvre un pays varié par le fleuve, des rocs, des bois & diverſes plantations. Le Potoſomac y a près de 2 milles de large, quoiqu'à 200 de ſon embouchure: il ſépare la Virginie du Maryland. (*b*)

---

rude. Rien n'intimida ce jeune homme, & ſuivi d'un ſeul compagnon de voyage, il part à pied depuis Winchester, portant ſes proviſions ſur ſon dos, exécute ſes ordres, & après avoir ſouffert des fatigues incroyables, & échappé aux dangers les plus menaçans, il revint à Williamsbourg le 14 Février 1754, & y rendit compte de ſa négociation.

(*b*) On voit ſur les fleuves de la Virginie, & particuliérement ſur celui-ci, un ſpectacle curieux & fort amuſant pour les étrangers. Pendant le printems & l'été, le faucon-pêcheur ſe voit ſouvent comme ſuſpendu & immobile dans l'air, au deſſus des rivières, pendant quelques minutes; mais bientôt il s'élance, plonge dans l'eau, & rarement il en ſort, ſans tenir dans ſes ſerres un *rockfish*, ou quelque autre poiſſon auſſi grand. On le voit d'abord ſe ſecouer & élever de ſes plumes un brouillard humide, & voler avec effort vers les bois. L'Aigle chauve qui eſt preſque toujours en ſentinelle, le pourſuit à l'inſtant, & s'il peut l'atteindre, il l'attaque; le faucon craint pour ſa vie, & pour fuir avec plus

Après un jour de repos dans cette maiſon, nous continuames de remonter la riviere pour arriver aux grandes caſcades qui en ſont à 26 milles. Elles ont quelque reſſemblance avec celle du Rappahannoc, mais ſont bien plus belles. Le lit du fleuve y eſt retréci par des collines, & ſa largeur n'y excede pas celle qu'il a à 150 milles plus haut, vis-à-vis le fort *Cumberland*. Ce lit eſt reſſerré encore par les innombrables rochers dont il eſt ſemé; ce qui fait que les eaux y coulent avec une viteſſe prodigieuſe; bientôt elles rencontrent une chaine de rochers qui le traverſe, & elles s'y diviſent en deux jets d'environ 8 verges d'étendue, qui ſe lancent dans un précipice avec une rapidité incroyable. Celui qui eſt du côté de la Virginie forme 3 caſcades ſucceſſives; la premiere de 10 pieds, la ſeconde de 20, la troiſiéme de 24 à 25 de hauteur perpendiculaire: l'eau y tombe raſſemblée & en une groſſe maſſe. Le jet

---

de viteſſe, il laiſſe tomber ſa proie: l'aigle ſe lance après elle, & l'emporte dans ſes griffes, avant qu'elle parvienne à la ſurface de l'eau.

qui touche au Maryland eſt auſſi gros, & l'égale en hauteur; mais ſes eaux ſe diviſent. Tous deux coulent quelquetems ſéparés, puis ſe rejoignent dans un lit large de 30 verges, que la ſurface unie de l'eau & d'inutiles efforts pour le ſonder, nous firent croire être d'une profondeur extraordinaire. Les rocs qui le bordent des deux côtés ſont de la hauteur de 90 à 100 pieds, & cependant lorſque la riviere s'enfle, elle couvre leurs cimes & y dépoſe de grands arbres tout entiers qu'on y retrouve.

Le ſoir, nous redeſcendimes la riviere 16 milles plus bas, juſqu'à *Alexandrie* ou *Belhaven*, petite ville commerçante dans la plus belle ſituation qu'on puiſſe imaginer. Au deſſus & au deſſous d'elle, le Potoſomac n'a qu'un mille de largeur, mais là il s'ouvre, & forme une grande baye circulaire large de 2 milles. La ville eſt bâtie au centre de cette baye; au deſſous d'elle, elle a un quai, & au deſſus un chantier pour conſtruire des vaiſſeaux: l'eau y eſt aſſez profonde pour qu'on y puiſſe lancer ceux de la premiere grandeur.

Le jour ſuivant, nous retournâmes chez

le colonel Washington, & peu de jours après à Williamsbourg.

Je reſtai pendant 10 mois dans cette colonie, & j'y reçus tant de marques d'amitié & de cette honnêteté franche qui annoncent un bon cœur, que je ſerais ingrat, ſi je le paſſais ſous ſilence. Je n'en citerai aucun, parce qu'il y aurait de l'injuſtice à citer les uns & à taire les autres. Je quittai à regret ce peuple hoſpitalier, & je m'en ſouviendrai toujours avec affection & avec reconnaiſſance.

Le 26 May 1760, je me procurai 3 chevaux pour moi, mon valet & mon bagage; je partis de Williamsbourg & vins de nuit à Eltham, après avoir fait 25 milles. Le 28, j'en fis 27, & arrivai à une plantation du comté de Caroline.

29 May; je vins à Fredericsbourg qui eſt à 25 milles du lieu d'où j'étais parti. Je vis à côté de mon chemin un ſerpent noir long de 6 pieds, couché au travers d'un reſte de tronc d'arbre. Je le touchai pluſieurs fois de ma gaule, avant qu'il bougeât; mais réveillé enfin, il s'élança avec une viteſſe incroyable dans le bois. Je regardai dans le trou vers lequel ſa tête avait été

fixée, & j'y vis un ſerpent à grains long de 2 pieds, dont la couleur était un mélange agréable du rouge, du noir & de l'orangé, & que ſans doute le ſerpent noir guêtait pour en faire ſa proie. Je le pris engourdi encore, & le mis au ſoleil pour le ranimer. Je m'éloignai enſuite, mais à un quart de mille de là, j'imaginai que ce reptile ſerait un objet de curioſité pour l'Angleterre, & qu'il fallait eſſayer de l'y tranſporter : j'envoyai donc mon domeſtique noir pour qu'il me l'apportât ; il revint, ſans avoir pu le trouver, mais il avait vu le ſerpent noir qui était venu reprendre ſon poſte. C'eſt un exemple du naturel peu craintif de ce reptile : il n'eſt point vénimeux, & ſouvent il attaque avec intrépidité le ſerpent à ſonnettes qu'il dévore, & quelquefois il combat l'homme même.

30 May ; je quittai Fredericsbourg, & traverſai dans un bac le Rappahannoc près des caſcades, & fis cette nuit 34 milles juſqu'à Neville.

31 May ; je paſſai le *Pignut* & les montagnes bleues, & traverſant le Shenando, j'arrivai après une marche de 50 milles à Wincheſter.

Le Pignut eſt une chaine de montagnes qui tient à celles du Sud-Oueſt. Nulle part elle n'eſt bien haute, & la gorge où je paſſai eſt ſi aiſée par les détours que fait le chemin dans les vallées, que je m'apperçus à peine d'avoir quitté le pays plat.

Il eſt probable que l'étendue de pays qui s'étend de la côte aux montagnes a été gagné ſur l'Océan : le fonds en eſt fort bas, rompu par des collines d'égale hauteur, ſéparées par des creux profonds, tels que ſont les lieux dont l'eau s'eſt retirée ſubitement. Le ſol eſt preſque tout de ſable ; on ne trouve point ou preſque point de cailloux du rivage de la mer à 100 milles au delà, ce qui fait que les Virginiens ne mettent point de fers à leurs chevaux. Près de la ſurface de la terre, on trouve une quantité incroyable de pétoncles, & un grand nombre de collines en ſont uniquement formées. D'autres obſervations moins générales concourent à perſuader que l'Océan atlantique a perdu, ſoit par gradation, ſoit par une révolution ſubite une grande partie de ſes anciennes poſſeſſions.

Les montagnes bleues ſont beaucoup

plus hautes que le Pignut ; & celles d'Alleghenny plus hautes encore que les montagnes bleues : on m'a assuré cependant que celles-ci s'élevaient au midi à une hauteur presque égale à l'Alleghenny. Le passage du col d'Ashby est de 4 milles du pied de la montagne à l'Orient, jusqu'au Shenando qui le baigne au couchant. La montée n'en est pas bien rapide, quoique ces monts soient généralement plus élevés qu'aucun de ceux que j'aie vus en Angleterre. Arrivé au sommet, je fus surpris & charmé de la perspective qui s'ouvrait devant moi : la montagne était couverte de bois-genti en pleine fleur ; au dessous, était un fleuve majestueux ; plus loin une plaine immense diversifiée par tous les objets les plus agréables que la nature puisse offrir à la vue, & à 50 milles de là, s'étendait la chaine des montagnes du nord, ou des grandes montagnes (*c*), qui arrêtait enfin l'œil fatigué du champ qu'il avait parcouru.

(c) Ces chaînes de montagnes sont contiguës les unes aux autres, & leur direction est parallele.

Le *Shenandо* prend ſa ſource bien loin, ſous cette chaine de montagnes du Nord: il coule par le comté d'Auguſte, & ſe joint au Potoſomac dans celui de Fréderic: cette riviere n'avait que 100 verges de largeur dans le lieu où je la paſſai, & je crois qu'elle n'eſt nulle part plus large; ſes rives ſont agréables & ſolitaires, ſes eaux forment des chutes variées, & ſont ſi tranſparentes qu'on diſtingue le plus petit caillou de ſes rives à la profondeur de 8 à 10 pieds. Il eſt très-poiſſonneux, & on y trouve des truites; mais il n'eſt navigable que pour des radeaux. Dans les crues ſubites d'eaux, il s'éleve de 40 à 50 pieds. Vers ſes bords, les champs ſont fertiles & riches: les Allemands qui les cultivent, trouvent leur aiſance dans les proviſions qu'ils fourniſſent aux troupes, & dans le commerce du beurre qu'ils envoyent dans la plaine. On ſe retrace avec plaiſir leur ſort; oui, ſi le bonheur exiſte ſur la terre, ces hommes en jouiſſent. Rien ne trouble leurs jours paiſibles; ils vivent dans le plus beau climat, cultivent la terre la plus fertile, ſont entourés de vues charmantes, de ſcenes champêtres, trouvent

là des monts orgueilleux, ici des fleuves qui roulent avec majesté leurs eaux pures & limpides comme le cryſtal; ailleurs des chûtes d'eaux, de riches vallons, de vaſtes & antiques forêts, & par-tout une variété infinie d'arbuſtes en fleurs. Ils connaiſſent peu les maladies, ſont robuſtes, vivent libres, ignorent le beſoin & ignorent preſque tous les vices. Le luxe n'altere pas leurs jouiſſances, & ne leur fait point regretter ce qu'ils ne poſſedent pas; ils ont ce que les princes envient au milieu de leurs grandeurs, ce qu'ils voudraient acheter de la moitié de leurs états, la ſanté, le contentement, la paix de l'ame, la tranquillité de l'eſprit.

Wincheſter eſt une ville d'environ 200 maiſons; c'eſt le rendez-vous général des troupes de la Virginie, & de là vient la proſpérité rapide où elle eſt parvenue. Les campagnes qui l'environnent étaient expoſées aux ravages des Indiens avant la priſe du fort du *Queſne*: chaque jour, ils y commettaient d'horribles cruautés, & la ville même aurait ſenti leur fureur, ſi le colonel Washington n'y avait élevé un fort ſur une éminence pour la protéger; ils venaient

encore aux environs de la ville, mais ils n'oſaient s'approcher. Le fort eſt un quarré régulier dont les courtines ont, je crois, 80 verges de long; ſes quatre baſtions ſont garnis de 24 pieces d'artillerie; on y bâtit des caſernes pour 450 hommes: il eſt conſtruit de troncs d'arbres preſſés, & dont les intervalles ſont remplis de terre. On a tenté de l'environner d'un foſſé ſec; mais le roc impénétrable ſur lequel il eſt aſſis, a forcé d'abandonner l'entrepriſe. Il eſt imparfait & tombera peut-être en ruines avant d'être fini; car l'aſſemblée de Virginie dont la prévoyance ne s'étend pas au loin, après avoir dépenſé 9000 livres à le faire ce qu'il eſt, aura de la peine à en ajouter 1000 pour le rendre ce qu'il devrait être, parce qu'elle ſe croit en ſureté, depuis que nous ſommes en poſſeſſion de *Pitzbourg*. Il eſt cependant certain qu'il ſerait de la plus grande utilité, ſi les Sauvages venaient de nouveau nous faire la guerre; événement aſſez probable, quand on conſidere les vexations que nous leur faiſons eſſuyer.

L'eau de Wincheſter a une qualité ſinguliere qu'elle doit, à ce qu'on dit,

au ſol calcaire ſur lequel elle coule ; c'eſt qu'elle cauſe de fréquentes coliques, ſur-tout aux étrangers ; mais on croit auſſi généralement qu'elle eſt un ſpécifique contre d'autres maladies.

Pendant mon ſéjour dans ce lieu, je fus tenté d'aller parcourir le comté d'Auguſte qui eſt au midi ; quinze jours auraient ſuffi, pour y voir diverſes curioſités naturelles, dignes de l'attention des obſervateurs, à ce qu'on m'aſſura ; mais la crainte de rencontrer les *Cherokées* qui peu de jours auparavant, y avaient enlevé des chevelures, celle d'être arrêté trop longtems & de perdre le moment pour retourner en Angleterre, m'y firent renoncer. Parmi ces curioſités, on remarque ſur-tout une très-belle caſcade : l'eau qui la forme ſort d'un roc, traverſe une prairie & ſe précipite enſuite d'une hauteur perpendiculaire de 15 pieds : elle eſt à 40 milles, au couchant de la maiſon où ſiége la cour du comté. A 20 milles de là, ſont deux ſources chaudes ; l'eau de l'une a le goût de l'alun, & l'autre celle de la craſſe de fuſil. Ailleurs, on trouve une caverne extraordinaire ; une ſource médicinale qui eſt un ſpécifique pour les maux

vénériens. Un ſoldat qu'ils avaient réduit dans un état déſeſpéré, fut guéri en peu de jours, en s'y baignant & buvant de ſes eaux. Ce fait eſt atteſté par les officiers qui y ont été en détachement. Mais, m'en étant informé plus particulierement du colonel Washington, il me dit qu'il n'en avait jamais entendu parler, & que ſi le fait était vrai, il était probable qu'il l'aurait ſu, puiſqu'il avait commandé ce même régiment & dans le même tems : il eſt vrai qu'il n'avait pas été ſur les lieux. Le lecteur jugera du poids de ces differens témoignages.

On voit encore à 60 milles, au Nord de la maiſon où ſiége la cour du comté, une arcade naturelle qui forme un pont tenant de chaque côté à deux hautes montagnes, & ſous lequel paſſe une riviere conſidérable ; une riviere qui s'enfonce dans une montagne pour ne plus reparaître, & qu'on nomme *riviere perdue ;* une ſource ſoufrée, remede infaillible pour les maladies de la peau. A 16 milles au N. O. de Winchester, eſt une caverne naturelle ou un puits, dans lequel on peut deſcendre en certain tems, juſqu'à la profondeur

de 100 à 150 verges ; & en d'autres tems l'eau le remplit & déborde abondamment. On l'appelle le *puits du flux & reflux ;* il eſt ſitué dans un pays uni & plat, qui ne touche à aucune montagne, à aucune riviere ; & à 9 milles de là, ſont 6 ou 7 cavernes curieuſes qui ſe communiquent toutes l'une à l'autre.

Un jour ou deux avant de quitter Wincheſter, je m'apperçus que mon domeſtique m'avait volé ; il l'avoua, & m'allégua de ſi mauvaiſes raiſons pour ſe juſtifier, que je fus obligé de le renvoyer. Cette affaire me donna de l'inquiétude, parce qu'il m'était impoſſible de trouver un domeſtique dans le lieu où j'étais, ni perſonne pour paſſer avec moi la montagne qu'il faut franchir, pour parvenir dans les établiſſemens inférieurs. La politeſſe du commandant, M. le colonel Byro, & celle du colonel Churchill, me firent vaincre ces obſtacles : le premier me logea avec lui dans le fort, & me fit ſervir & accompagner par ſes propres domeſtiques, & le ſecond me donna un jeune négre pour me rendre juſques chez le colonel Washington à 80 milles de là. Je fus donc en état de partir de Wincheſter le 4me.

de

de Juin, & je fis la nuit dix-huit milles, jusqu'au bac de Sniker sur le Shenando.

Le lendemain, je repassai les montagnes bleues au *Col de Guillaume*, & je fis encore quarante milles : un colon me joignit en chemin, & il me dit des choses extraordinaires du serpent à sonnettes, qui est très-commun dans ce pays. Par exemple, allant un jour à un moulin à quelque distance de chez lui, il en provoqua un, jusqu'au point de lui faire mordre un sep de vigne voisin ; il en vit le feuillage se faner & il périt tout de suite (*a*). conte.

Je fus très-mal logé ce soir là : j'avais été mouillé jusqu'aux os dans l'après midi, & dans la misérable plantation où j'avais cherché un abri, je ne pouvais avoir du feu, & n'y trouvai rien à manger, rien à boire, pas même une cou-

(*a*) Plusieurs personnes à qui j'ai raconté ce fait, l'ont trouvé peu probable ; mais s'il n'était pas vrai, on pourrait demander comment une telle idée a pu venir à un colon ignorant, privé de tout secours d'une société éclairée ? Comment aura-t-il pu deviner que cette plante, supposé l'effet possible, est vraisemblablement la plus susceptible d'être affectée de cette manière ?

verte pour me rechauffer. Je me jettai ſur mon matelas; mais le froid, la vermine, les inſectes ne me permirent pas de fermer les yeux. Je me levai de grand matin, & continuai ma route: je n'étais alors éloigné que de trente milles de la demeure du colonel Washington, & cependant je n'y arrivai que tard, parce que la pluie gâtait les chemins, & qu'un homme qui m'avait offert de me montrer le chemin le plus court, m'égara pendant plus de deux heures au travers des précipices & des rochers. Je trouvai un dédommagement de mes peines, dans les ſcenes pittoreſques & ſingulieres que ce pays me préſenta. Je traverſai un vallon charmant, long de deux milles ſur un quart de largeur, formé par des montagnes hautes & eſcarpées, couvertes de chamoedaphnes (*b*), où de lierre ſauva-

---

(*b*) Le chamoedaphne eſt un des plus beaux arbuſtes à fleurs que l'on connaiſſe. *Catesby* le décrit ainſi dans ſon *hiſtoire naturelle* de la Caroline. " Les fleurs y viennent en groupe „ au ſommet des branches, ſur des tiges de „ trois pouces de longueur; elles ſont d'un „ blanc terne, & d'un rouge pourpré, con„ ſiſtant en une petale en godet; le limbe eſt

ge (*c*) en pleine fleur, un ruiſſeau de huit verges de large, ici coulaient lentement ſes eaux très-limpides, là formaient des caſcades innombrables; ailleurs étaient répandus des boſquets irréguliers d'arbres toujours verds: tel était le cédre, le ſapin, le mirthe & un grand nombre d'autres eſpeces. Non, Tempé, la délicieuſe Tempé, n'était pas plus belle, n'avait pas plus de charmes!

Arrivé chez le colonel, je me défis de

„ diviſé en cinq ſegmens; au centre il y a un „ ſtyle & dix étamines ſerrées contre les pa„ rois du godet, à diſtances égales de l'épa„ nouiſſement de la fleur: leurs ſommets ſont „ logés en dix petites cellules concaves, leſquel„ les ſont convexes en dehors, & paraiſſent „ comme autant de petits tubercules. Comme „ toutes les fleurs ont leurs beautés particu„ lieres, il eſt difficile d'attribuer à l'une une ex„ cellence qui doive la faire préferer aux autres. „ Cependant lorſqu'on conſidere la ſtructure „ curieuſe de cette fleur, & l'air noble de „ toute cette plante, je ne connais point d'ar„ buſte qui ait plus de droit que celui-ci à la „ préférence". *Catesb. vol.* 22. p. 98.

(*c*) Le nom de *wild-juy*, (lievre ſauvage) que l'auteur donne à cette plante, parait être un nom vulgaire d'Amérique: cette plante eſt le *kalmia latifolia* de Linné & de Miller.

mes chevaux, j'empruntai sa voiture & un domestique, & quittai Mont-Vernon le 11 Juin.

Je me rendis en *Maryland*, en traversant le Potosomac au lac de Cliffort, où le fleuve a plus d'un mille de largeur, & arrivai à *Marlborough*, situé à dix-huit milles de-là. J'y trouvai une troupe de comédiens ambulans, dirigés par un nommé Douglas, dont le théâtre était élevé dans une maison de tabac assez propre, grande, appropriée à l'usage qu'on en faisait. Après midi, j'allai neuf milles plus loin, jusqu'à *Queen-Ann*, & le soir je parcourus un espace égal & arrivai au bac de *Loudon-town*: après avoir traversé le Patuxen, j'y demeurai la nuit, & le lendemain au matin, je passai la riviere du sud, qui a trois quarts de milles de largeur, & arrivai à neuf heures du matin à Annapolis, située à quatre milles de-là.

Annapolis est la capitale du Maryland; c'est une ville de 150 maisons, très propre, bâtie sur une presqu'isle que forme la Severne & deux petits ravins. La riviere y a un mille de largeur, & l'on y jouit d'un coup d'œil très-agréable, parce qu'à quelque distance, elle se jette dans la baye de Chesapeak, qui est large de dix

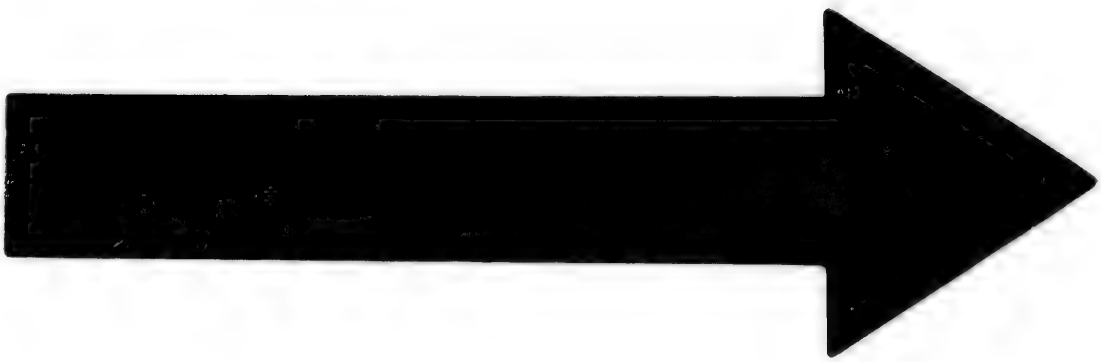
milles, & permet de voir au-delà les rivages oppoſés : la baye, le fleuve, des champs, des bois varient la perſpective. La marée s'éleve de deux pieds ici ; l'eau y eſt ſalée, quoique les caps en ſoient éloignés de 200 milles.

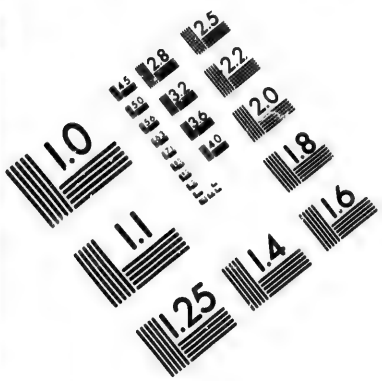
Annapolis n'eſt pas réguliere, ſes rues ne ſont point pavées, mais elle eſt agréable & a de bonnes maiſons de briques ; on n'y voit pas de bâtimens publics dignes d'être remarqués : l'égliſe & la maiſon de ville ſont fort peu de choſe, & le palais du gouverneur eſt encore imparfait : celui-ci eſt dans une belle ſituation, qui met ſous ſes yeux la ville & les campagnes qui l'environnent. On y voit quatre grandes chambres au rez-de-chauſſée, une ſalle magnifique & un veſtibule. Les offices ſont ſous terre ; de chaque côté de l'entrée il y a quatre fenêtres, & il y en a cinq au premier étage. Le long du bâtiment devait s'élever un beau portique, mais le gouverneur & l'aſſemblée n'étant d'accord ni ſur la maniere, ni ſur les moyens de le faire, l'exécution en a été ſuſpendue ; la maiſon ſeule a été achevée & commence à tomber en ruines : le gouverneur habite dans une maiſon que la province loué 80 livres par an.

Cette ville eſt peu commerçante; ſes habitans ſont ou commiſſionnaires, ou exercent des charges publiques. Rarement on y conſtruit plus de deux ou trois vaiſſeaux par an: elle eſt ſans fortifications, & n'eſt défendue que par une mauvaiſe batterie de quinze canons de ſix livres de balles.

Le Maryland eſt ſitué entre le trente huitieme & le quarantieme degré de latitude ſeptentrionale, & le 75 & 80 de longitude, à l'oueſt du méridien de Londres. L'océan Atlantique & les comtés de la Delaware le bornent au levant, la Virginie le touche au midi & au couchant: la Penſylvanie le limite au nord: ſon ſol, ſon climat, ſes productions ſont à peu près celles de la Virginie; de belles rivieres l'arroſent, il a des ruiſſeaux qui le fertiliſent & des ports naturels, mais la culture n'y eſt pas ce qu'elle devrait être, & ce qu'elle y peut devenir. On le diviſe en quatorze comtés, & il renferme quarante à cinquante paroiſſes: on y voit pluſieurs petites villes bâties avec aſſez d'élégance: les habitans libres peuvent y être au nombre de quatre vingt dix milles; & la milice, formée de tous les blancs âgés de ſeize à ſoixante ans,

eſt de dix-huit mille hommes. On y compte 32,000 eſclaves. La culture du tabac eſt ſa principale richeſſe; l'exportation en monte, année commune, à 30,000 hogsgeads, elle avait été de 50,000 l'année précédente. Il y a peu de manufactures. Le gouvernement eſt formé par le lord Baltimore, propriétaire du pays, par le gouverneur & le conſeil compoſé de douze membres qu'il nomme, & une chambre de repréſentans, élus par le peuple, quatre dans chaque comté, & deux pour Annapolis. Le lord Baltimore y a un pouvoir preſque égal à celui d'un roi; celui qu'il n'exerce pas, eſt partagé comme celui de la Virginie. Il s'éleva, il y a quelques années, des diſſentions entre la chambre des repréſentans & le gouverneur joint au conſeil; les taxes, la maniere de les lever, les objets qui devaient y être ſoumis les firent naitre, les entretinrent durant la derniere guerre, & cauſerent l'inaction de cette colonie pour la défenſe commune. La chambre a toujours voté pour des troupes, mais elle a deſigné les taxes pour leur entretien, parmi leſquelles en était une établie ſur les ſommes dues aux marchands & marquées ſur leurs livres; & le conſeil a conſtam-





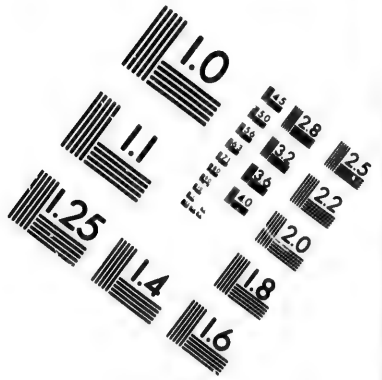
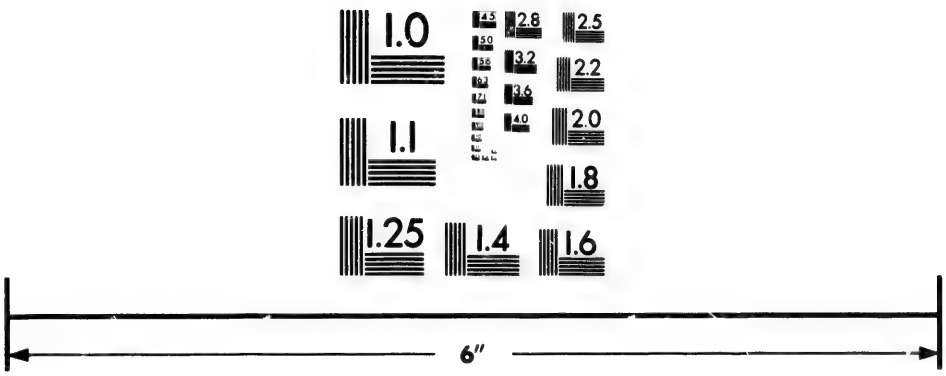


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ment rejetté ce bill, comme contraire à la liberté du commerce, & nuiſible au crédit des commerçans. Le lord propriétaire a voix négative ſur les bills, outre celle de ſon gouverneur (*d*).

Il y a diverſes cours de juſtice : les principales ſe tiennent dans chaque comté par ſes propres juges en des tems marqués, comme celles de la Virginie ; celle de la province en général s'aſſemble deux fois par an à Annapolis, & eſt compoſée de juges nommés pour remplir cet objet (*e*). La cour de chancellerie conſiſte dans le gouverneur & le conſeil : on n'appelle de ſes arrêts qu'en Angleterre & au roi même.

La religion dominante y eſt l'anglicane ; mais on y trouve autant de catholiques que de proteſtans. Les miniſtres y ſont bien payés ; ils n'ont pas comme en Virginie, une quantité de tabac fixée pour toute la paroiſſe, mais ils en reçoivent

---

(*d*) Ce pouvoir n'a jamais été conteſté ; cependant on doute de ſa légitimité.

(*e*) Il y avoit encore autrefois une cour générale, dont les aſſiſes ſe tenaient par toute la province, une ou deux fois par an ; mais elle n'exiſte plus.

trente quintaux par tête, de ceux qui payent la dixme dans leurs paroiſſes reſpectives, & tels d'entr'eux en font juſqu'à 300 livres ſterling par an. C'eſt le gouverneur qui nomme les paſteurs, & ils ſont ſous la juriſdiction de l'évêque de Londres; mais cette partie du diocèſe étant ſi éloignée de ſon chef, qui n'y nomme point de commiſſaire pour veiller à ſa place, il en réſulte pluſieurs inconvéniens qui retombent ſur les paſteurs. Ceux qui ſont chargés des intérêts de la paroiſſe en général, ſont au nombre de douze, & le marguillier qui en eſt comme le chef, n'y a que peu ou point d'autorité (*f*).

Dans cette province, il y a une école libre & publique pour chaque comté, où l'on apprend à lire, à écrire, à tenir les comptes; mais il n'y a pas de colleges, & l'éducation de la jeuneſſe y eſt négligée.

L'état de la colonie, le caractere de ſes habitans, different peu de ceux de la

(*f*) Ces douze officiers de la paroiſſe, changent tour à tour chaque année: ils ont le pouvoir de nommer des inſpecteurs.

Virginie. Le tabac eſt auſſi la principale richeſſe du Maryland; le terroir y peut produire preſque toutes ſortes de raiſins, & l'on a tenté d'en faire du vin. Le colonel Taſco, homme diſtingué dans cette province, a eſſayé d'y faire du vin de Bourgogne, & en a approché : j'en bus à la table de M. Hamilton, gouverneur de Penſylvanie, & je ne le trouvai pas mauvais : mais comme ce colonel n'eſt plus, il aura peu d'imitateurs, & peut-être n'en aura-t-il point.

La valeur courante y eſt en papier, & la différence du change eſt environ de 50 pour 100 : le droit prélevé ſur les négres n'eſt que de 40 shellings par tête pour l'importation : il eſt de 10 livres en Virginie.

13 Juin. Je louai un petit bâtiment d'environ dix tonneaux, & je m'embarquai pour me rendre à l'entrée de la baye éloignée de 23 lieues : une briſe aſſez forte enfla nos voiles, & après un paſſage charmant de 18 heures, par le tems le plus beau, nous arrivâmes à *Fredericks-Town*, ſur la riviere de Saſſafras, au milieu de la nuit. Je n'ai pas eu de jour plus agréable, & que je me retrace avec plus de plaiſir. Les

rives qui bordent cette baye, les petites & nombreuſes isles dont elle eſt ſemée, y donnent le plus beau coup d'œil: une multitude innombrable de marſouins ſe jouaient ſur l'avant du vaiſſeau; ils nous égayaient par leurs bonds: & les embouchures de pluſieurs belles rivieres qui ſe découvraient ſucceſſivement, nous conduiſirent peu à peu à une ſuite de réflexions agréables. Vers le couchant, nous voyions ces grandes rivieres de la Virginie dont j'ai parlé; & il en eſt 10 ou 11 autres, toutes larges & profondes, & quelques-unes navigables pendant un long eſpace dans l'intérieur des terres. " Le *Patuxen*, que nous avons laiſſé derriere „ nous „, diſait le maître du navire, tandis que nous voguions ſur cette baye charmante, " eſt navigable près de 50 „ milles pour les vaiſſeaux de 300 tonneaux; là vous voyez les rivieres du „ *Sud* & de *Severne*, navigables l'eſpace de 10 milles; plus loin eſt le „ *Pataprier*, grande & belle riviere que „ j'ai remontée pendant 15 milles. Les „ rivieres de *Gunpowder* & de *Bush* ne „ portent que des chaloupes & des ſchoonen. Le *Suſquehannac*, quoique ſi majeſtueux & ſi grand en apparence,

» n'a qu'une courte & difficile naviga-
» tion ; mais ſa ſource eſt dans des
» pays inconnus & ſauvages à une diſ-
» tance prodigieuſe ; ſon cours eſt beau,
» ſon lit aſſez large, & il renferme une
» grande variété de poiſſons. Vers le
» levant, ſont le *Bahama*, le *Saſſafras*,
» le *Cheſter*, le *Wye*, le *Miles*, le
» *grand Choptank*, le *Nauticote*, le
» *Manokin* & le *Pocomoke*, rivieres ſur
» leſquelles on navige à des diſtances
» inégales ". Telles étaient notre conver-
ſation & nos plaiſirs durant ce charmant voyage.

Fredericſtown eſt un village ſitué au couchant de la riviere du Saſſafras, & bâti pour la commodité des voyageurs. Vis-à-vis, ſur la rive orientale eſt *Georgetown*, village encore élevé pour remplir le même but. Je louai une chaiſe à l'italienne, avec un valet à cheval, pour m'accompagner juſqu'à Philadelphie ; je quittai Frederictown le lendemain, & me rendis à Newcaſtle à 32 milles de là.

LES TROIS COMTÉS DE LA DELAWARE.

Newcaſtle eſt ſituée ſur la Delaware

à 40 milles de la baye & à 100 des caps. Elle eſt la capitale des trois comtés de la Delaware, ou des trois comtés inférieurs, eſt peu conſidérable, n'a que 100 maiſons, & aucun bâtiment public qui mérite quelque attention; l'égliſe, les maiſons où s'aſſemblent les presbyteriens & les quakers, celle où ſe tient la cour, celle du marché, ſont également meſquines & auſſi peu ſolides qu'élégantes.

La province des 3 comtés inferieurs, qui ſont *Newcaſtle*, *Suſſex* & *Kent*, appartenait autrefois aux Hollandais; mais elle fut cédée à l'Angleterre par le traité de Breda: elle fut enſuite vendue par le duc d'York qui en était propriétaire, à celui de Penſylvanie: ſoumiſe à des réglemens ſemblables à ceux de cette province, elle forma toujours un gouvernement qui en eſt ſéparé. Le même gouverneur préſide ſur les deux; mais chacune a ſon aſſemblée & ſes cours de juſtice particulieres, qui ont cependant la même forme. L'aſſemblée conſiſte en 18 perſonnes élues annuellement par le peuple, ſix pour chaque comté: cette aſſemblée jointe au gouverneur y eſt le corps législatif. La mi-

lice eſt compoſée de toutes les perſonnes de 18 à 50 ans, & le comté de Newcaſtle ſeul fournit plus de 700 hommes enrollés.

PENSYLVANIE.

Le lendemain, je partis pour Philadelphie éloignée de Newcaſtle de 36 milles, & j'y arrivai le ſoir. La contrée que je parcourus avait un aſpect different de tout ce que j'avais vu juſqu'alors en Amérique. Elle était cultivée avec plus de ſoin, & préſentait une variété agréable de champs, de treffle, de grains & de lin. Je paſſai à côté du petit village de *Wilminton*, & traverſai ceux de *Cheſter* & de *Derby*. Pendant une partie du chemin, on jouit de la vue de la Delaware qui a 3 milles de largeur. Ce ne fut pas un voyage que je fis ce jour là, ce fut une promenade variée & charmante. Je paſſai le Schuilkill dans un bac, à 3 milles au deſſous de Philadelphie, & cet eſpace n'eſt occupé que par des campagnes riantes, des jardins & de riches vergers. Quand on penſe que le lieu où Philadelphie eſt bâti, était un déſert

inculte & ſauvage, il y a quatre vingt-ans, où l'on ne trouvait que quelques hommes féroces & des bêtes voraces, cette ville devient l'objet de notre ſurpriſe & de notre admiration. Elle eſt ſituée ſur une langue de terre, à quelques milles au deſſus du confluent de la Delaware & du Schuilkill; on y compte 3000 maiſons, & 18 à 20000 habitans: la Delaware la traverſe du levant au couchant, & elle occupe un eſpace de 2 milles de long & de 3 quarts de milles de large. Les rues y ſont régulieres & paralleles, entrecoupées à angles droits par d'autres: toutes ſont propres & ſoignées: de chaque côté, il y a un pavé de larges pierres pour les piétons, & la plupart forment une belle chauſſée au milieu pour les voitures: elle eſt illuminée dans les nuits obſcures, & une patrouille veille à ſa ſureté. Elle a de belles maiſons & des édifices publics remarquables. La maiſon de ville eſt vaſte, bien bâtie, mais maſſive; là s'aſſemblent les conſeils, les aſſemblées, les cours ſuprêmes: on y voit des appartemens pour les chefs ou *Sachems* indiens, & deux bibliotheques dont l'une appartient à la province, l'autre à

une ſociété qui ſe forma, il y a environ dix ans, & compoſée de 60 membres. Chacun d'eux ſouſcrit à ſon admiſſion, en payant 40 shellings, & en donne 10 chaque année. Ces fonds ſont des eſpeces d'actions dont le poſſeſſeur peut diſpoſer par teſtament, pourvu que la ſociété approuve la perſonne qui la reçoit: elle a une petite collection de médailles & de médaillons, quelques curioſités naturelles, comme la peau d'un ſerpent à ſonnettes long de 12 pieds, & tué à Surinam, pluſieurs habillemens de fourrures & de peaux d'animaux tués par les Indiens du Nord. A une petite diſtance de la maiſon de ville eſt une autre bibliotheque: celle-ci contient une collection choiſie de livres laiſſés au public par M. *Logan:* la plupart ſont écrits en langues ſavantes. Près de là eſt un bel hôpital pour ceux qui ont l'eſprit dérangé, & pour d'autres malades. Ailleurs on voit des caſernes pour 17 à 1800 hommes, la belle ſalle d'aſſemblée de la ſociété des francs-maçons, 2 égliſes pour les Anglicans, deux maiſons d'aſſemblée pour les Quakers, deux pour les Presbytériens, une pour les Anabaptiſtes, une chapelle pour les catholiques,

liques, une église luthérienne, une autre pour les Suédois, une encore pour les calvinistes Hollandais. Les moraves y ont aussi une maison. On y trouve une académie ou college qui fut d'abord un tabernacle fondé par M. Whitefield. A l'extrémité méridionale de la ville, au bord de la riviere, est une batterie de 30 canons assez délabrée, & qui fut élevée pour éloigner les armateurs. Quelques maisons de charité, une école pour les quakers, sont avec ceux dont nous venons de parler, les principaux édifices publics de Philadelphie. Cette *cité* (*b*) est très-florissante; on y trouve des commerçans, des artistes, des gens de tous mêtiers. Un marché public s'y tient deux fois la semaine, le mercredi & le samedi, & il égale presque celui de *Laedenhau:* tous les jours même il s'en tient un assez considerable. Les rues y sont remplies de monde & la riviere de vaisseaux. Les maisons s'y louent jusqu'à 100 liv. sterl.

(*b*) En anglais *City:* j'ai conservé cette expression commode pour distinguer une ville peuplée & puissante des petites villes, ou même médiocres que les Anglais nomment *Town*,

par an ; & un terrein de 100 pieds de long ſur 30 de large, dans une ſituation avantageuſe, s'y vendra 1000 livres : il y a des chantiers (*c*) ſur la riviere, & on y conſtruit ordinairement 25 vaiſſeaux par an. J'y en ai compté un jour 17 dont pluſieurs portaient 3 mats.

Rien ne plaît plus à l'eſprit que le tableau vivant de la naiſſance & des progrès des villes & des états. On voit un état opulent & riche s'élever d'un petit établiſſement, d'une colonie faible, on le ſuit dans ſes dégrés d'accroiſſement ; & Philadelphie fait reſſentir ce plaiſir. Cette province merveilleuſe eſt ſituée entre le 40e. & le 43e. degré de latitude ſeptentrionale, à environ 76 degrés à l'oueſt du méridien de Londres, dans un climat ſalubre & charmant, qui réunit tous les avantages que la nature ſe plait à répandre. Le ſol y eſt extrêmement fort, il y eſt fertile & produit ſucceſſivement une variété infinie d'arbres, de plantes, de

(*c*) *Dockyards*, terme de marine Anglais ; c'eſt le lieu où les vaiſſeaux ſe conſtruiſent.

fleurs & de fruits. Les montagnes y ſont riches en mineraux, & les rivieres en poiſſons; quelques-unes de ces rivieres ſont admirables par leur cours paiſible & majeſtueux; telle eſt la *Delaware*, navigable juſques à des caſcades éloignées de la mer de 180 milles, & de 120 de la baye: elle a plus d'un mille de large à Philadelphie; elle en a trois à ſon embouchure. Les glaces s'y oppoſent à la navigation pendant ſix ſemaines de l'hyver; en tout autre tems elle eſt ouverte & ſans danger pour le navigateur. La *Schuilkill* n'eſt pas navigable à une grande diſtance de ſon embouchure; mais ſes rives ſont charmantes, & offrent à l'imagination les peintures les plus riantes, & les aſyles les plus agréables.

La culture comparée à celle des provinces voiſines, y eſt très-perfectionnée, & la Penſylvanie produit abondamment une grande variété de grains; celles du lin, le chanvre, les beſtiaux de diverſes ſortes, une multitude d'autres productions en font un pays riche. (*d*) Elle eſt diviſée en huit com-

(*d*) Dans les colonies du Sud, la culture

tés qui renferment un grand nombre de villes peuplées & floriſſantes, *Carliſle*, *Lancaſter* & *Germantown* ont près de 500 maiſons chacune; il y en a pluſieurs autres qui en ont 100 ou 200. On y compte quatre à 500 mille habitans, dont la cinquieme partie ſont quakers: il y a fort peu de Négres ou d'eſclaves.

Son commerce eſt très étendu: il a differentes branches dans les provinces qui l'environnent, dans la grande Bretagne, en Hollande, dans les Indes occidentales, aux isles Madere, à Liſbonne, à Cadix, en d'autres lieux de

---

eſt dans un état miſérable. On commence par y couper les arbres à deux ou trois pieds de terre, afin de donner accès au ſoleil; & on laiſſe le reſte du tronc ſe pourrir, ce qui arrive dans quelques années; puis on foſſoie, on plante chaque année ſans jamais laiſſer repoſer la terre, & ſans y mettre d'engrais juſqu'à-ce qu'il ſoit épuiſé; alors ils font la même opération ſur une nouvelle partie de terrein, & laiſſent la premiere ſe repoſer pendant vingt ans, & elle ſe recouvre de beaux pins de Virginie. Les ſemences de cet arbre ſont très-petites; le vent les enleve de leurs cônes ouverts, en remplit l'air & les ſeme ſur la ſurface de la terre: s'il y a un coin de terre négligé, il en eſt bientôt couvert.

l'Eſpagne, en Afrique, & les Penſylvaniens font encore un grand commerce de contrebande au cap Français, à Monte-Chriſto : ils exportent toutes ſortes de denrées, de gros meubles, du lin, & ſa graine, du chanvre, du fer, des fourrures, des peaux de cerfs, des marchandiſes anglaiſes & divers objets dont le luxe ſe nourrit. Armés du pavillon de trève, ils ſe procurent du ſucre, ils l'affinent & l'envoyent en Europe. Leurs manufactures ſont conſidérables : les bas de fil de *Germantown* ſont recherchés, & j'ai ſu par une voie ſûre, qu'on en fabrique annuellement 60000 douzaines de paires dans cette ville ſeule, dont chacune ſe vend en détail un dollar.

Les colons Irlandais y font du bon linge : on y fabrique auſſi des étoffes de laine, mais cet objet n'eſt pas conſidérable encore : les chapeaux de caſtor qu'on y manufacture, ſont préférables pour l'uſage à ceux d'Europe : les cordages, l'huile de lin, l'amidon, les chandelles de cire, de mirthe & de blanc de baleine, le ſavon, la poterie, un grand nombre d'autres objets de ce genre occupent ces hommes induſtrieux.

Le gouvernement y eſt propriétaire.

La législation eſt dans les mains d'un gouverneur nommé par le propriétaire avec l'approbation du roi, & dans celle d'une chambre de repréſentans nommée par le peuple, formée de trente membres : ceux-ci ſont de diverſes croyances religieuſes (*e*); car par la charte des privileges que Mr. *Penn* accorda à ſes colons, toute perſonne qui croit en Dieu y peut vivre en paix, & y doit être protégée; toute perſonne qui croit en Jeſus, y peut aſpirer à tous les emplois. La couronne s'eſt reſervée le pouvoir de revoquer quelle loi que ce puiſſe être, ſi elle eſt préjudiciable à ſes prérogatives, ou bleſſe les loix de la Grande-Bretagne.

La juſtice y eſt adminiſtrée par différentes cours. Tous les juges ſont nommés par le gouverneur; ceux qui exercent les fonctions de juges de paix, tiennent leurs ſeſſions par quartier, conformément aux loix d'Angleterre, & lorſque ces ſeſſions ſont finies, ces juges continuent de ſiéger ſous le titre de ju-

(*e*) Nous préferons le mot de croyance à celui de religion, & de ſecte; l'un dit trop, l'autre pas aſſez & mal.

ges des plaids-communs, par une commiſſion qu'ils reçoivent du gouverneur.

La cour ſuprême y eſt formée par un chef de juſtice & deux aſſeſſeurs; ils exercent l'autorité réunie du banc du roi, des plaids-communs & de la cour de l'échiquier. Non ſeulement on peut y appeller de toutes les autres cours, mais encore on peut y porter toutes les cauſes dont elles ſe ſont occupées, après la premiere piece judiciaire, (*firſtwrit*) par *habeas corpus*, *certiorari*, piece d'erreur, (writ of error). Les juges de la cour ſuprême ont auſſi une commiſſion permanente & poſitive, pour tenir ſelon l'exigence du cas, des cours pour entendre & décider, pour viſiter & ouvrir les priſons aux détenus; mais je crois qu'ils exercent rarement ce pouvoir. Les cours ſuprêmes ſe tiennent deux fois par an à Philadelphie. Il n'y a point de cour de chancellerie, & ſans doute, les autres cours ſuppléent au défaut de celle-là. Il y a un officier particulier, nommé le *greffier-général*, (regiſter gen.) placé par le gouverneur, dont l'autorité s'étend ſur toute la province où il a divers greffiers ſubalternes. Il donne des lettres pour l'exécution & la vérification des teſta-

mens. Si on s'oppoſe à lui, qu'on lui conteſte ſon autorité, il peut ſe faire aſſiſter de deux juges de paix. Le gouverneur peut faire grace, excepté aux traitres & aux meurtriers; alors il ne peut que ſuſpendre l'exécution juſqu'à-ce que la volonté du roi ſoit connue.

Dans la plupart des colonies, & particulierement dans celle-ci, on a inſtitué une cour de vice-amirauté, qui ſe tient par une commiſſion de l'amirauté d'Angleterre, pour l'examen des captures, pirateries & autres crimes commis en pleine mer, mais je crois qu'on en appelle à la cour des délégués en Angleterre. A l'égard de la religion, il n'y en a pas qu'on puiſſe appeller dominante. Les proteſtans des diverſes croyances, les catholiques Romains, les Juifs, tous les hommes, quelques ſoient leurs ſentimens religieux, y ſont univerſellement tolérés. Il y a douze eccléſiaſtiques anglicans envoiés par la ſociété formée en Angleterre, pour la propagation de l'évangile: chacun d'eux a cinquante livres ſterlings par an; & ils peuvent ajouter à leur paye par leur induſtrie honnête, par des ſouſcriptions & autres revenans-bons de leur charge. Quelques-uns ſont

des miſſionnaires, & n'ont point de réſidence fixée, mais voyagent de lieu en lieu ſur les frontieres, & où l'occaſion les appelle. Ils ſont ſous la juriſdiction de l'évêque de Londres.

Les arts & les ſciences y ſont encore dans leur enfance : on y trouve des gens qui ont du goût pour la muſique & la peinture ; la philoſophie y eſt cultivée & y fait des progrès chaque jour. La ſociété *bibliopole* eſt une inſtitution propre à y étendre les diverſes branches de la littérature, & le college y a été dirigé avec ſageſſe pour former le goût & le cultiver : le plan en eſt admirable, il laiſſe loin derriere lui tous les établiſſemens de ce genre dans l'Amérique : il ſe forma par des ſouſcriptions volontaires, & ſon fond actuel eſt d'environ 10000 livres, argent de Penſylvanie. On peut le connaître plus en détail par les diſcours qu'y a prononcés Mr. le docteur *Smith*, qui en eſt le préſident. Les quakers y ont auſſi un college pour inſtruire leur jeuneſſe : on y compte trois maitres & environ ſoixante & dix écoliers. D'autres écoles ſont diſperſées dans la province, pour les Hollandais, pour les Allemands ou pour d'autres étrangers : on en éri-

ge une à Germantown qui ſera conſidérable.

Les Penſylvains ſont un peuple frugal, induſtrieux, peu accueillans, aſſez indifférens envers les étrangers qui ne leur ſont pas recommandés ; ils ont enfin les vertus, mais auſſi les défauts des hommes libres & des citoyens des villes commerçantes ; républicains décidés, leurs idées d'indépendance ſont ſemblables à celles qu'en ont la plupart des autres colonies. C'eſt le peuple le plus entreprenant de tout le continent Américain : formé de diverſes nations différentes par le langage, il eſt comme étranger à la Grande-Bretagne, & on ne peut s'attendre qu'il ait pour elle l'attachement filial de ceux dont elle fut la mere. Cependant il eſt paiſible, & ſa principale occupation, le plus grand objet de ſes vœux, eſt de gagner de l'argent. Les femmes y ſont belles, polies, ont beaucoup de vivacité naturelle, & de penchant au plaiſir : en général, elles ſont plus agréables & plus inſtruites que les hommes. Leur commerce avec des officiers Anglais leur a donné plus de grace, & pluſieurs d'entr'elles ne paraîtraient point déplacées dans les plus brillantes aſſemblées de

l'Europe. Pendant l'hyver, leur principal amuſement eſt la danſe ; en Eté, elles font des parties de plaiſir ſur le Schuilkill, ou dans la campagne. Il y a une ſociété de ſeize dames & de ſeize cavaliers qu'on appelle la compagnie des pêcheurs, qui tous les quinze jours s'aſſemblent une fois ſur le Schuiskill. Elle y a une ſalle charmante, bâtie dans une ſituation romaneſque, ſur les bords du fleuve ; ordinairement ils y dinent & y prennent le thé : autour ſont de jolies promenades dans les ſinuoſités d'un terrein raboteux & autour d'incultes rochers ; & la vue du fleuve, celle des boſquets qui ornent la rive forment une ſcene auſſi belle que pittoreſque. Là ſont amarrés de petits bâteaux, ici eſt étalé tout l'attirail des pêcheurs ; & la ſociété varie ſes plaiſirs en variant ſes occupations ſur la terre & ſur l'eau, en paſſant de la pêche à la danſe, du chant à la converſation, ou à tout ce qui paroît plus agréable dans le moment. Les dames portent un uniforme, dont la propreté égale la ſimplicité, qui leur donne de l'aiſance & des graces. Les gens de la premiere diſtinction de cette colonie ſont membres de la ſociété des pêcheurs, & c'eſt une avantage pour

un étranger d'y être introduit, par ce qu'il s'y lie à ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus conſidéré dans Philadelphie. En hyver, quand la terre eſt couverte de neige, ils font ordinairement des parties de traineaux; on les connait en Europe, & je me diſpenſerai d'en parler.

Il eſt certain que la Penſylvanie eſt dans un état floriſſant: le pays eſt bien cultivé: on y compte 9000 chars employés à différens uſages: il fut exempt de taxes juſqu'au tems de la guerre actuelle, & ce ne fut qu'avec peine qu'on obtint des quakers les ſecours néceſſaires pour défendre les frontieres expoſées aux ravages les plus affreux; & ceux qui les haiſſent, prétendent qu'ils écoutaient moins dans ce refus leurs principes que l'intérêt; & parce qu'étant les premiers colons, ils occupaient principalement l'intérieur & les parties baſſes de la province moins expoſées aux invaſions. Les clameurs & le mécontentement général les forcerent à donner un ſecours de 100 milles livres, pour lever 2500 hommes qu'ils ont toujours entretenu depuis. Ils ont encore paſſé un bill pour la milice, mais tel qu'il ne pouvait répondre au but qu'on doit avoir.

Les quakers ſont ceux qui ont le plus de crédit dans l'aſſemblée, & ils ſont ſoutenus par les Hollandais & les Allemans qui ne haïſſent pas moins les taxes. Leur pouvoir parait cependant être ſur ſon déclin, & le parti oppoſé prétend qu'ils le ſentent, & font naître la confuſion dans l'aſſemblée, autant qu'il eſt poſſible pour le maintenir; qu'ils ſavent & pratiquent la maxime uſée *divide & impera*. Il eſt vrai qu'ils ſe ſont élevés ſouvent contre les propriétaires, mais ils n'ont pas toujours eu tort, & la cour a quelquefois jugé en leur faveur. Les derniers objets de leurs diſputes ont été; ſi les terres du propriétaires devaient être taxées; s'il devait avoir le choix, ou ſimplement approuver les aſſeſſeurs; s'il doit donner des inſtructions à ſon gouverneur; enfin ſi les juges qu'il nomme, doivent exercer leur charge auſſi longtems qu'il leur plait, ou auſſi longtems qu'ils l'exercent bien. La premiere queſtion a été jugée affirmativement en Angleterre; les trois autres ſont encore indéciſes.

En général, malgré la proſpérité de cette province, il y regne de grands

abus qui auront des ſuites fâcheuſes, ſi le remede n'eſt prompt.

La difference du change entre les lettres & la valeur courante de Penſylvanie, eſt environ de 75 pour 100. Il m'arriva un accident à Philadelphie dont je dois faire mention, car quoique léger par lui-même, il prouve l'impreſſion ſinguliere qu'une idée peut quelquefois faire ſur l'eſprit, qu'elle peut même le déranger totalement. Une dame de *Rhode-Island* qui logeait dans la même maiſon que moi, avait un frere renfermé dans l'hôpital des fous: on le croyait à peu-près remis, & on lui permettait de voir compagnie, quand l'occaſion s'en préſentait. Peu de jours avant mon départ de Philadelphie, cette dame m'invita à l'accompagner dans une viſite qu'elle allait lui faire, & ajouta que lui ayant parlé par inadvertance de quelques faits rélatifs à moi, il avait témoigné un grand deſir de me voir. Je me refuſai à cette complaiſance, & repréſentai qu'il était dangereux d'introduire un étranger, & même qui que ce put être, auprès d'un homme dont la ſituation était ſi critique encore, parce que ſon eſprit pouvait en être

agité & ſa convaleſcence retardée : je la priai de n'en plus parler, pour qu'il m'oubliât, ou n'en fit plus mention. Mais le jour ſuivant, elle renouvella ſon invitation, me dit que ſon frere m'avait attendu, & avait été affligé de ne point me voir : elle me conjura de l'accompagner, & la politeſſe ne me permit plus un refus. Lorſque j'entrai dans ſa cellule, ſes yeux brillerent d'une ſatisfaction inexprimable. Je le pris par la main, m'aſſis vis-à-vis du lit où il était enchainé, & m'emparai de la converſation, parlant de choſes indifferentes pour moins l'intéreſſer & ne pas l'agiter. Bientôt il m'interrompit, pour me faire une queſtion qui me convainquit que ſon état ne lui permettait pas encore de recevoir compagnie. Je me levai tout de ſuite, & m'excuſant ſur ce que mes affaires ne me laiſſaient pas le tems de diſcuter un ſujet auſſi curieux, je le priai de le reſerver pour un autre moment. Il parut très-déconcerté : mais j'étais voiſin de la porte, elle était ouverte, je pris congé & me retirai : le lendemain je quittai Philadelphie, & je n'y penſai plus juſqu'à Rhode-Island, où j'appris

que les principales preuves qu'il avait données d'un esprit dérangé, étaient des tentatives pour tuer un prêtre Anglican ; qu'élevé pour être un jour ministre parmi les congrégationalistes, il s'était mis dans la tête qu'il ne pouvait être heureux & gagner le ciel que par une action aussi sainte, aussi héroïque. Lorsqu'on le saisit pour l'enfermer, il levait le bras pour enfoncer un couteau dans le dos d'un ecclésiastique, lisant le service funeraire en présence d'une congrégation nombreuse. Je ne puis dire qu'elle était son intention à mon égard ; il ne me parut méditer aucune violence ; mais ceux qui m'en parlerent, le croyaient bien éloigné d'être guéri de sa maladie (*a*). Je quittai Philadelphie le 6

(*a*) Depuis mon retour en Europe, on m'a raconté un fait assez semblable : il arriva à Florence. Un gentilhomme s'était persuadé qu'il y avait un fort gros diamant enterré sous une montagne renfermée dans ses terres, & il ruinait lui & sa famille, à force d'y faire creuser. Ses amis, par divers moyens l'attirerent à Florence, & le remirent entre les mains du célebre docteur *Cocchi*. Il y parla avec tant d'or-

6 Juillet, & me rendis dans la diligence à 17 milles de là, au bac de Sheminey: j'y fus joint par un cavalier & plusieurs dames de ma connaissance qui allaient en parties de plaisir quelques milles plus loin encore; ils eurent l'honnêteté de me donner place dans une de leurs chaises, & nous vin-

---

dre, avec un si grand sens, & montra tant de connaissances qu'il charma le docteur & ses amis qui aimaient à converser avec lui. Un jour, il se plaignit de la dureté de ses parens qui le privaient de sa liberté pour jouir de ses biens, & l'accusaient de folie, tandis qu'il se portait bien. Le docteur l'entendant toujours parler avec sagesse, fut ébranlé & lui promit que s'il ne voyait pas de raison pour changer de sentiment, il signeroit à un jour qu'il fixa un certificat de son bien être. Le jour arriva, & le docteur voulut tenir sa promesse; mais soit qu'il eut encore des doutes, ou qu'il eut vu de l'agitation dans ses regards, ou peut-être par hazard, il lui dit: *à present, monsieur, j'espére que vous ne penserez plus à la folie de la montagne & du diamant.* " N'y plus ,, penser", s'écria ce fou, " c'est pour cela ,, que je veux être libre: je connais exacte- ,, ment le lieu où il se trouve, & je veux l'a- ,, voir, avant que j'aie vieilli d'un an".

Ce fait me fut raconté en Toscane, & je n'ai nulle raison pour douter de sa verité.

mes diner enſemble à *Briſtol*, petite ville ſur la Delavare, vis-à-vis de *Burlington:* nous remontâmes la riviere dix milles plus loin, & la paſſames en bac à *Trenton*, petite ville de 100 maiſons, & ſituée dans les Jerſeys. Elle n'a rien de remarquable, car ſon égliſe, ſa maiſon d'aſſemblée pour les quakers, celle pour les presbytériens, ſes caſernes pour 300 ſoldats ne le ſont pas. De là, nous allâmes chez Sir John Sinclaïr, près des caſcades de la Delavare, & environ à un mille de Trenton; ſa maiſon eſt une retraite charmante où nous paſſames une ſoirée très-agréable. Le lendemain la compagnie retourna à Philadelphie, & moi, dans une chaiſe que je louai, je continuai ma route juſqu'à *Princetown*, à la diſtance de 12 milles.

Il y a dans ce lieu une belle école pour l'éducation des presbytériens, érigée ſur le plan de celles d'Ecoſſe: vingt jeunes gens ſont inſtruits dans l'école de grammaire, & ſoixante & dix dans le college. Ils ont deux profeſſeurs & un prévôt; mais quand leur fonds qui n'eſt aujourd'hui que de deux milles livres ſterlings ſe ſera accru, le nombre des

professeurs sera aussi augmenté. Le bâtiment est spacieux & commode, il jouit d'un air pur & libre, a une chapelle, & tout ce qui doit accompagner ces sortes d'établissemens. Chaque chambre est occupée par deux étudians; mais ils ont chacun un cabinet d'étude, & un endroit pour faire du feu. Ils se servent en commun d'une collection de livres, de quelques instrumens de physique, de quelques curiosités naturelles qu'on y a rassemblées. Chaque étudiant paye 25 liv. courantes par an pour le logement, l'entretien, & les maitres; le prévôt a 200 liv. d'appointement; les professeurs en ont 50 chacun. On appelle ce college *Nassau hall.*

L'après midi, je fis 18 milles jusqu'à *Brunswick*, petite ville d'environ 100 maisons, bâtie au bord du Raritan: il y a des casernes fort propres qui peuvent renfermer 300 hommes, une église, une maison d'assemblée pour les presbytériens. Elle est célébre par le grand nombre de belles femmes qu'on y voit, & en effet, c'est là seulement, & à Philadelphie que j'ai vu des beautés en Amérique. Près de cette ville est une mine de cuivre qui appartient

M. *French*; on m'a dit qu'elle était assez riche. Le lendemain, je remontai la riviere jusqu'aux collines de Raritan à 9 milles de Brunswick, pour voir une petite cascade singuliere, qui tombe d'entre deux rocs de la hauteur de 15 à 20 pieds de haut. Le pays que je traversai était très-riche & tres-beau; les bords de la riviere sont couverts de maisons de gens distingués, & dans l'une d'elles, je vis quelques bons portraits de Vandyke & plusieurs autres peintures flamandes.

Le 7, je fis 12 milles & vins à *Perthamboy*, capitale des Jerseys orientaux, agréablement située sur une espece de presqu'isle formée par les rivieres de Raritan, & d'Amboy, & par une baye ouverte. Elle est la résidence ordinaire du gouverneur, mais les assemblées de la province, & les tribunaux se tiennent alternativement ici & à *Burlington*, capitale des Jerseys occidentaux. Elle renferme une centaine de maisons & de très-belles casernes pour 300 hommes. L'après midi je fis 6 milles & vins à *Elizabethtown*, ville de 2 à 300 maisons, située sur une riviere dont les bords sont escarpés, & qui tombe dans la

baye de Newark. Avant d'y arriver, j'avais laiſſé à droite le village de *Woodbridge*, où eſt une imprimerie.

Le lendemain, j'allai à cheval de bon matin voir les caſcades paſſaiques, qui ſont à 23 milles de la ville d'Elizabeth, & je fis une promenade fort agréable. Lorſque j'eus fait 6 milles, j'arrivai à la ville de Newark, ville irréguliere & comme éparpillée ſur un eſpace de 2 milles en longueur. Son égliſe eſt bâtie dans le goût gothique; la tour ou aiguille fut la premiere que j'aie vue en Amérique: on y voit encore quelques autres bâtimens publics, mais peu conſidérables. Après avoir quitté cet endroit, je cottaiai les bords de la riviere Second ou Paſaic, pendant environ 18 milles, juſqu'aux caſcades; autour de moi était un pays riche, couvert de champs féconds & de maiſons de campagne.

Les caſcades me parurent très-extraordinaires & differentes de toutes celles que j'avais vues en Amérique. La riviere peut avoir quarante verges de largeur, ſon cours eſt fort rapide; ſes eaux s'avancent avec viteſſe d'un abîme profond, ou d'une eſpece de crevaſſe qui traverſe leur

lit; elles tombent en une seule lame, d'une hauteur perpendiculaire de soixante & dix pieds. Un côté de la crevasse est fermé, & la partie des eaux qui la frappe, s'élance sur l'autre avec une rapidité incroyable, en formant un angle aigu avec sa premiere direction, & elles tombent ensemble dans le grand bassin. Delà le fleuve serpente au travers des rocs, & s'étend bientôt sur un large lit. La crevasse a en des endroits quatre pieds de large; en d'autres elle en a douze: l'écume qui tombe en poussiere, forme un double arc-en-ciel, l'extérieur & l'intérieur, & il aide à rendre ce spectacle aussi magnifique que l'imagination puisse en concevoir. On croit qu'un tremblement de terre forma cette crevasse & causa ce phénomene admirable. On raconte que deux Indiens s'étant trop approchés de la chûte d'eau dans leur canot, y furent entraînés & mis en pieces. Environ 30 verges plus haut que la grande chûte, il y en a une autre très-belle: l'eau y coule par dessus un rebord de rocs de deux à trois pieds de haut; & ceci ajoute encore à la magnificence du coup d'œil. En m'en retournant, je passai la riviere pour visiter les mines de cuivre

du colonel John Schuyler. Il y a une riche veine de métal, & une machine à feu conſtruite comme elles le ſont en Europe. A deux milles plus bas, j'allai voir le parc & les jardins du colonel Peter Schuyler ſon frere. Les jardins ſont ornés de citronniers, d'orangers, de limoniers des deux eſpeces (*b*) d'arbres de baume du Perou, de pommes grenades & autres plantes tropiques. Le parc eſt habité de diverſes bêtes fauves d'Angleterre & d'Amérique, & par trois ou quatre élans. J'arrivai à Elizabethtown ſur le ſoir, très-content de mon expédition; mais auſſi très-fatigué par la violente chaleur que j'avais éprouvée & le nombre des moſquites qui m'avaient obſédé.

Avant de quitter les Jerſeys, je dois en faire la deſcription. Cette province eſt ſituée entre le 39 & le 42 degré de latitude ſeptentrionale, au 75 degré de longitude, oueſt, de Londres. A l'orient elle eſt bornée par l'Océan Atlantique,

(*b*) L'Anglais dit *limes* & *limons*; nous n'avons pas cette courte diſtinction. Miller diſtingue ces deux eſpeces par les mots *limon ſpinoſus*, & *limon vulgaris*.

au couchant par la Penſylvanie, ou plus exactement par la Delavare; au midi par la Baye de ce nom; au nord par la riviere de Hudſon & la province de Newyork. Le climat y eſt peu different de celui de la Penſylvanie, & le ſol formé d'une ſorte d'ardoiſe rouge, en eſt ſi riche que peu de tems après qu'on l'a tourné & ouvert à l'air & à l'humidité, il ſe change en une eſpece de marne féconde. (*c*)

Elle jouit de grands avantages naturels; ſes collines, ſes vallons, ſes rivieres, ſes grandes bayes l'enrichiſſent & l'embelliſſent. D'un côté, elle a la Delaware, de l'autre eſt le Hudſon: les rivieres de Raritan, de Paſaic, d'Amboy, les bays de Newark & de Newyork la partagent. Le pays pro-

(*c*) Depuis mon retour d'Amérique, j'ai rencontré un gentilhomme Anglais, (*Edward Wortley Montagu*) qui avait voyagé dans la terre ſainte: la deſcription qu'il fit du ſol de ce pays, convenait preſque en tout à celui des Jerſeys. Il diſait qu'il paraiſſait d'une ardoiſe rouge, ſtérile & incapable de rien produire qui valut la culture; mais qu'étant rompu & expoſé à l'air, il devenait très-moëlleux & fertile au ſuprême degré.

duit une grande abondance de grains, du chanvre, du lin, du foin, du blé d'inde & plusieurs autres objets. Elle est divisée en 11 comtés, & contient plusieurs villes, mais aucune n'est considérable. Ses habitans peuvent être au nombre de 70000: tous, excepté les Négres, les jeunes gens au dessus de 16 ans, les vieillards au dessous de 60, doivent servir dans la milice. Le commerce avec l'étranger n'y est point encore établi: les habitans vendent leurs productions aux commerçans de Philadelphie & de New-york, & se fournissent chez eux des marchandises d'Europe & de tout ce que les besoins de la vie leur rendent nécessaire. Ils ont quelques petites manufactures peu importantes.

Le gouverneur, 12 conseillers, une chambre de représentans d'environ 26 membres, y composent le gouvernement: les premiers sont nommés par le roi, les derniers élus par le peuple. Chacun d'eux a la voix négative: ils s'assemblent alternativement, comme nous l'avons dit, à Amboy & à Burlington. L'appointement du gouverneur sans les tours de bâton, monte à 800 ou 1000 livres sterlings par an. La province ne

lui donne point de maiſon, il en loue une à ſes frais. Il y a pluſieurs cours de juſtice ; elles ont à peu près les mêmes prérogatives & les mêmes objets que dans les provinces que nous avons décrites. Les juges tiennent leurs ſeſſions tous les 3 mois pour les petits larcins, les filouteries & les cauſes peu importantes. Chaque année, le juge ſuprême joint à deux aſſeſſeurs, tient une aſſiſe générale pour entendre & terminer tous les procès de la province. Il tient de même annuellement 4 cours ſuprêmes à Amboy & à Burlington, en alternant de l'une de ces villes à l'autre : & ces cours font les fonctions du banc du roi, des plaids-communs, & de l'échiquier. Les offices de chancelier & de vice-amiral ſont adminiſtrés par le gouverneur ; on appelle en dernier reſſort au roi dans ſon conſeil.

Il n'y a point non plus de religion dominante aux Jerſeys ; les habitans en ſont de diverſes croiances. La ſociété pour la propagation de l'évangile y envoye 6 miſſionnaires qui y ſont bien reçus, & l'égliſe anglicane s'y étend chaque jour. Leur ſalaire eſt à peu près le même qu'à ceux de Philadelphie.

Les arts & les ſciences n'y ont pu faire de grands progrès, non plus que dans les autres parties de l'Amérique : il y a un collége, mais il y eſt dans ſon enfance & n'a point encore été utile ; il y a lieu d'eſperer qu'il le ſera un jour.

Le caractere des habitans eſt comme celui des gentilshommes campagnards ; ordinairement ce ſont de bonnes gens, hoſpitaliers & plus liberaux que leurs voiſins les Penſylvaniens. Ils vivent toujours ſur leurs terres, & ſe bornent à être de vrais cultivateurs. Dans ſon état actuel, le pays ne peut guere être appellé floriſſant, quoiqu'il ſoit très-bien cultivé, fort peuplé & puiſſe être regardé comme le jardin de l'Amérique ; car n'ayant aucun commerce avec l'étranger, il eſt privé des richeſſes qu'il pourrait lui procurer, & eſt dépendant de ſes voiſins. On a fait quelques tentatives pour créer un tel commerce, mais elles ont été ſans ſuccès, ſoit qu'on ait pris de mauvaiſes meſures, ſoit qu'il y ait de grandes difficultés de détourner une circulation établie depuis longtems. En général cependant, cette province peut être eſtimée riche,

& nous voyons que dans la guerre préſente, elle a fait des levées d'argent conſidérables, qu'elle a eu rarement moins de 1000 hommes ſur pié, conduits par le colonel Schuyller, qui a fait honneur à ſa province par ſon zele pour le bien public, & l'eſprit patriotique qui le conduiſait. Le papier de cette colonie a cours au 70 pour 100 de déduction, mais il eſt recherché, & les Penſylvains, comme les habitans de Newyork le préferent même a celui de leur propre pays.

Le neuf de Juillet, je paſſai à *Staten-island*, province de New-York; & je fis environ neuf milles juſqu'à la pointe qui eſt oppoſée à la cité de New-York.

Je vis en chemin la maniere dont on fait le wampum; on ſait que c'eſt la monnaie courante des Indiens. On prend une écaille de *clam* (*a*), colorée au dedans de pourpre & de blanc, ſemblable

---

(*a*) Je n'ai pu ſavoir le nom français de cette écaille, que je ſoupçonne être une came: le mot anglais eſt *clamshell*: peut-être eſt-il local, peut-être auſſi ai-je manqué de ſecours pour m'en inſtruire; mais je puis dire que j'ai conſulté des perſonnes inſtruites, qui ne l'ont pas été plus que moi ſur ce point.

pour ſa forme à une épaiſſe écaille d'huitre ; on la coupe en morceaux, auxquels on donne la forme d'un parallelipipede & on la perce : enſuite on les paſſe ſur la meule pour en rendre la ſurface unie & convexe ; puis on les polit. Le wampum pourpre a plus de prix que le blanc, parce qu'il n'y a qu'une petite partie de l'écaille qui ait cette premiere couleur.

Parvenu à la pointe dont j'ai parlé, je m'embarquai pour New-york ; ce paſſage fut agréable ; la baye qu'il fallait traverſer eſt large de 9 milles, & préſente diverſes perſpectives charmantes, formées par les rivieres qui s'y rendent, les isles, les champs, les collines, les bois, les détroits, la cité de New-york qui la bordent, les vaiſſeaux allans & venans, les marſouins innombrables qui ſe jouent ſur l'eau ; je vis tout cela dans une ſi belle ſoirée, que le ciel n'était obſcurci d'aucun nuage : j'arrivai au coucher du ſoleil.

New-york eſt ſituée ſur la pointe d'une petite isle, que forment la baye & les rivieres du nord & de l'eſt. Elle jouit d'une belle vue ſur la baye, les Jerſeys, Longisland, Staten-Island, & pluſieurs autres isles ſemées ça & là autour d'elle. On y compte entre 2 & 3000 mai-

ſons, & 16 à 17000 habitans; elle eſt aſſez bien bâtie, & a pluſieurs maiſons apparentes; ſes rues ſont pavées & propres, mais la plupart ſont étroites; on n'en compte que deux ou trois qui ſoient larges, bien aérées, & telle eſt celle de *Broad-way*. Dans cette rue, les maiſons ſont preſque toutes ornées d'une rangée d'arbres qui leur donne une ombrage agréable, & plaît à l'œil. La longueur de la ville eſt de plus d'un mille, la largeur de la moitié d'un: l'air y eſt, dit-on, fort ſain; mais elle manque d'eau fraiche, & ſes habitans ſont obligés d'aller la chercher à des fontaines qui ſont à quelque diſtance. Il y a divers bâtimens publics, mais peu ſont conſidérables. Le college ſera fort beau, quand il ſera fini; on l'éleve ſur les trois côtés d'un quarré qui fait face à la riviere de Hudſon ou du nord, & la ſituation ſera peut-être la plus belle de tous les colleges du monde. Il n'a encore qu'une aîle finie; elle eſt de pierre & renferme vingt-quatre appartemens, dont chacun a une grande chambre, un cabinet d'étude & une chambre à coucher. On eſt encore obligé de ſe ſervir de quelques-uns de ces appartemens pour loger le maître, & tenir lieu

de chapelle, de grande ſalle, de bibliotheque; mais quand il ſera fini, chacun de ces objets aura ſa place déterminée. On l'appelle le college du roi.

Il y a deux égliſes anglicanes dans New-york; l'ancienne eſt celle de la Trinité, la nouvelle eſt celle de St. George. La premiere eſt dans le goût gothique avec une tour ou aiguille; la ſeconde fut conſtruite ſur le modelle d'une des égliſes neuves de Londres: toutes deux ſont vaſtes. On y voit encore deux égliſes pour les calviniſtes Hollandois, une pour les calviniſtes Français, une pour les luthériens Allemands, une maiſon d'aſſemblée pour les presbytériens, une autre pour les quakers, une troiſieme pour les anabatiſtes; les moraves même y en ont une, & les Juifs une ſynagogue: l'école de charité eſt belle, & on y inſtruit ſoixante pauvres des deux ſexes; la maiſon du travail eſt bien inſtituée; les caſernes peuvent recevoir un regiment, les priſons ſont les plus belles que j'aie vues. La maiſon de ville eſt peu apparente, mais elle doit être bientôt reparée & embellie. La ville eſt défendue par un fort quarré, où l'on peut placer 60 canons; mais il n'y en a que trente-deux: le palais du gou-

verneur en occupe le centre, & au deſſus eſt une batterie qui peut être garnie de quatre vingt quatorze canons, avec des caſernes pour une ou deux compagnies. Sur une des isles de la baye, il y a un hôpital pour les marins malades ou bleſſés, & ſur une autre une maiſon pour les peſtiférés. Ce ſont là les bâtimens publics remarquables de New-york, au dedans & au dehors de ſes murs.

La province de New-york eſt ſituée entre le quarantieme & le quarante cinquieme degré de latitude ſeptentrionale, & environ ſous le ſoixante & quinzieme degré de longitude à l'oueſt de Londres; le climat en eſt beau, l'air ſain, le ſol très-fertile dans la plus grande partie, & ſur-tout dans le Long-island: elle a de bons ports & de belles rivieres. La baye où eſt ſituée la capitale communique à celle de Newark, au Sound, à la riviere d'Amboy & à pluſieurs autres; elle reçoit la riviere de Hudſon, ou du nord, une des plus grandes de ces pays, & qui navigable pour de petits vaiſſeaux, juſqu'à Albany à 150 milles de ſon embouchure. De-là, il y a une communication par le Mohock & d'autres rivieres qui traverſent les pays des ſix nations, (excepté dans

dans quelques endroits où il faut porter pendant un petit eſpace les bateaux,) avec le lac Ontario ; & une autre encore avec la riviere de St. Laurent par les lacs George, Champlain & la riviere Sorel. Ces avantages rendent la riviere Hudſon très-importante. On trouve dans les diverſes rivieres qui arroſent le pays, diverſes eſpeces de poiſſons & de cruſtacées, le poiſſon noir, le loup de mer, la tête de mouton, le poiſſon ſaxatile, l'écreviſſe de mer, un grand nombre d'autres encore, tous excellens dans leur genre. La culture y fait produire au ſol toutes ſortes de grains, des beſtiaux, des porcs, une grande variété de fruits originaires de l'Angleterre, & particulierement la reinette de Newton. Elle eſt diviſée en dix comtés, & a pluſieurs villes dont il n'y a de conſidérables qu'*Albany* & *Schenectady* ; la premiere ſur-tout eſt grande & riche. La population y eſt d'environ 100,000 hommes, dont 15 à 20,000 doivent ſervir dans la milice ; mais je crois ce dernier nombre exagéré, parce qu'une partie de ces 100,000 hommes ſont des Negres qu'on amene ici plus fréquemment qu'en Penſylvanie. Le commerce y eſt étendu ; les

principaux objets d'exportation ſont les grains, les farines, la viande de porc, les peaux, les fourrures, les gros meubles, & les douves de tonneaux. Les manufactures ſont bien inférieures à celles de Penſylvanie; on y fait quelques draps, un peu de linge, des chapeaux, des ſouliers, & quelques autres objets utiles. Les colons font du verre & des wampum, affinent le ſucre qu'ils tirent des Indes occidentales, & diſtillent une grande quantité de rum: ils avaient conſtruit des moulins pour fendre le bois & faire des clous; mais un acte du parlement le leur a défendu, & ils en ſont très-mécontens. Je ne parlerai pas de leurs autres branches de manufactures, parce qu'elles ſont trop peu conſidérables: je ne parlerai que de la conſtruction des vaiſſeaux qui occupe un grand nombre de bras en différentes parties de la province.

Le gouvernement y eſt entre les mains d'un gouverneur, d'un conſeil de douze membres, nommés l'un & l'autre par le roi, & par une chambre de repréſentans élus par le peuple, quatre pour la cité & le comté de New-york, deux pour chacun des autres comtés, un pour le

bourg de *Weſtcheſter*, un pour le territoire de *Schenectady*, & un pour les trois terres de Renslacwick, Livingſton & Courtland. Ils font les loix, & chacun des trois corps a la voix négative; mais ainſi que dans les autres colonies, il faut que ces loix ſoient approuvées du roi, & qu'elles ne ſoient point oppoſées aux loix de la Grande Brétagne.

Les cours de juſtice y ſont ſemblables en tout à celles des Jerſeys: la religion eſt l'anglicane; elle y a ſix égliſes à qui la loi annexe des revenus d'environ cinquante livres courantes: les paſteurs y ſont au nombre de douze, qui, outre le revenu des égliſes dont ils jouiſſent, & quelques contributions comme miſſionnaires, reçoivent chacun cinquante liv. ſterlings, de la ſociété établie pour la propagation de l'évangile: outre les anglicans, il y a encore des diſſidens de toutes les dénominations; les presbytériens y ſont les plus nombreux; on y compte peu de catholiques.

Les arts & les ſciences y ſont peu connus & peu cultivés; mais elles y feront plus de progrès dans la ſuite; on a ouvert une ſouſcription pour établir une bibliotheque, & chacun parait s'y inté-

reſſer avec zele. Le college eſt inſtitué ſur le même plan que celui des Jerſeys, excepté que celui de New-york eſt attaché aux principes de la religion anglicane. Il eſt loin d'être floriſſant encore ; il n'a pas un fonds de plus de 10000 livres courantes, & manque d'inſtituteurs. On y tint cependant cet Eté des aſſemblées académiques, & 7 jeunes gens y *prirent les degrés*. On y compte environ 25 étudians. Le docteur Johnſon qui en eſt le préſident, eſt un homme ſavant & reſpectable ; mais il eſt trop âgé pour diriger un établiſſement qui ne fait que de naître. Le docteur Briſtow laiſſa à ce college une belle bibliotheque qu'on y attend tous les jours.

Les habitans de New-york reſſemblent pour le caractere aux Penſylvaniens ; la moitié d'entr'eux ſont Hollandais, & preſque tous ſont négocians ; ce qui leur a donné l'habitude de la frugalité, & les rend induſtrieux & œconomes ; mais comme ils ſont de différentes nations, langages & croyances, il eſt preſque impoſſible de leur donner un caractere précis & déterminé. Les femmes y ſont belles, aſſez agréables, mais plus reſervées que les Philadelphiennes ; leurs amu-

ſemens ſont ſemblables, elles ſont des bals, vont en traineaux, font des parties depêche & dans la campagne.

On voit pluſieurs maiſons dans une ſituation agréable, ſur la riviere d'Eſt, près de New-york, où l'on fait communément des repas de tortues deux ou trois fois par ſemaine. Trente ou quarante dames s'y rendent, y dinent, prennent le thé après midi, pèchent & s'amuſent juſqu'au ſoir, & retournent enſuite chez eux en voiture, dans des chaiſes à l'italienne, qui eſt l'équipage le plus à la mode dans toutes les colonies, excepté dans la Virginie où l'on ne ſe ſert guere que de carroſſes attelés de ſix chevaux: chaque dame eſt avec un cavalier dans ſa chaiſe. A trois milles de New-york eſt un pont par lequel on revient, & qu'on nomme le *pont des baiſers:* il eſt de l'étiquette que le cavalier ſalue la dame qui s'eſt miſe ſous ſa conduite.

Cette province eſt dans un état floriſſant: ſon commerce s'étend au loin dans différentes parties du monde, mais plus aux Indes occidentales qu'ailleurs: le commerce qu'elle fait ſous le pavillon de trève avec le cap Français & Monte-Chriſto l'a enrichie. Les troupes qui y

ont eu leur rendez-vous général, y ont auſſi répandu de l'aiſance; cependant elle eſt chargée de taxes, & ſa dette publique monte aujourd'hui à 300000 livres courantes. La différence du change entre le courant & les lettres eſt de 70 à 80 pour 100.

Avant que de quitter New-York, je fis un voyage à *Long-Island*, ou l'Isle longue, qui, ſelon les habitans de cette ville, eſt le pays le plus riche de l'Amérique: c'eſt là qu'ils ont leurs maiſons de plaiſance & leurs campagnes. Il eſt en effet très-beau & extrêmement fertile dans quelques-unes de ſes parties; mais il me ſemble qu'il n'égale pas celui des Jerſeys. Sa longueur eſt de plus de 100 milles, & ſa largeur de 25. A 15 à 16 milles environ de ſon extrémité occidentale, il y a une plaine longue de 20 à 30 milles, & large de 4 à 5, où l'on ne voit pas un ſeul arbre & où l'on aſſure qu'il n'y en eut jamais. On y conduit les étrangers pour la leur montrer, comme une ſingularité qui mérite d'être vue, parce qu'on n'en voit point de ſemblable dans toute l'Amérique ſeptentrionale.

Je m'embarquai ſur un brigantin pour

Rhode-Island, mardi, 5 d'Auguſte ; parce que j'étais indiſpoſé & hors d'état de voyager encore par terre. Nous fimes voile par le Sound, pouſſé par un vent favorable : deux heures après, nous paſſâmes par la porte de l'enfer, (*Hellgate*), & on n'y paſſe pas, ſans ſe rappeller la deſcription de Scylla & de Charybde. Le Sound y a demi mille de largeur ; mais le canal même n'a pas plus de 80 verges. L'eau y paſſe avec une rapidité effrayante, diviſée en pluſieurs courans dont un ſeul porte le vaiſſeau & l'entraine en ſureté : d'un côté, on voit une multitude de rocs qui s'élevent à peine au-deſſus de l'eau, & de l'autre, un tournant terrible que produit un roc qui eſt à 9 pieds au deſſous de la ſurface de l'eau. Si vous ſuivez tout autre courant que celui dont j'ai parlé, ou vous êtes briſé par la chaine des rocs, ou vous êtes attiré par un courant contraire, & entrainé avec une rapidité étonnante par le tournant qui vous agite, vous renverſe & vous engloutit. Il y a des pilotes très-exercés pour paſſer ce détroit dangereux, & cependant il s'y perd des vaiſſeaux aſſez fréquemment. Le tems

favorable pour le passer est celui de la haute marée.

Nous eumes un tems charmant pendant ce voyage qui est d'environ 200 milles, & nous jouimes du beau coup d'œil qu'offrent l'Isle longue & le Connecticut : nous arrivâmes enfin dans la rade de Newport le 7 d'Auguste.

RHODE-ISLAND.

Newport est située sur une petite isle longue d'environ 12 milles, & large de 5 ou 6, nommée *Rhode-Island*, & c'est d'elle que la province prend son nom : elle en est la capitale, renferme 800 à 1000 maisons la plupart de bois, & 6 à 7000 habitans. Il y a peu de bâtimens remarquables. La maison où s'assemblent les cours de justice, bâtie de briques, est cependant belle, & a une bibliotheque publique construite en forme de temple grec ; elle n'est pas sans élégance, & a un portique à son entrée, avec un fronton soutenu par 4 colonnes d'ordre dorique ; mais le tout est défiguré par les deux ailes qui y sont annexées. On y vient d'achever un très-joli bâtiment pour l'usage des francs-ma-

çons, il ſervira encore de ſalle d'aſſemblée : on parle d'élever une maiſon pour le marché dont le plan eſt très-élégant. Les égliſes ſont meſquines & bâties en bois ; la ſynagogue ſeule eſt de pierre. On y compte une égliſe pour les Anglicans, deux maiſons d'aſſemblée pour les presbytériens, & une pour les quakers : les anabaptiſtes & les moraves en ont auſſi chacun une. La ſynagogue fut projettée, comme la plûpart des autres, par M. Harriſon, homme ingénieux qui vivait à Newport : l'intérieur ſera très-élégant, quand il ſera achevé ; mais l'extérieur en eſt défiguré par une école que les Juifs ont voulu y adoſſer, pour ſervir à l'éducation de leurs enfans. Devant la ville eſt une petite isle qui fait partie de ſes fortifications ; on y éleve un fort pentagone, avec deux batteries, l'une ſupérieure, l'autre inférieure, mais il n'y a d'achevé qu'un ravelin & deux courtines ; il eſt même douteux que le reſte le ſoit jamais. On y voit actuellement 26 canons de montés ; tous les ouvrages, lorſqu'ils ſeront complets, en demanderont plus de 150. A l'entrée du port eſt un beau fanal. C'eſt tout

ce qu'on peut remarquer dans cette ville.

A trois milles de ſes murs eſt une maiſon de bois aſſez chétive, bâtie par le doyen Berkley, lorſqu'il était fixé ici : elle eſt dans un lieu bas, mais elle a une belle vue ſur l'Océan & ſur des rochers ſauvages & raboteux qui ſont à ſa gauche. On compte bien des hiſtoires ſur l'imagination fougueuſe & chimérique de cet homme extraordinaire, qui le caractériſent aſſez bien. J'eſpere que le lecteur ſera aſſez indulgent pour me permettre d'en répeter une ici.

Le doyen avait formé le plan de bâtir une ville ſur les rochers dont je viens de parler, & de couper un chemin par un rivage ſablonneux qui eſt au deſſous, afin que les vaiſſeaux puſſent y parvenir & s'y mettre à l'abri dans les mauvais tems. Ce projet le rempliſſait tout entier, & il diſait un jour à *Smibert*, deſſinateur qu'il avait amené d'Europe, & qui lui faiſait quelques queſtions ironiques ſur l'importance que ſa ville aurait dans l'avenir. " Vraiment, vous avez peu de pré-
» voyance, car dans 50 ans, chaque
» pié de ce terrein-ci ſera à auſſi grand

„ prix que celui de Chéapſide ". La maiſon du doyen malgré ſa prédiction, n'eſt encore que celle d'un ſimple fermier, & ſa bibliotheque eſt convertie en laiterie. Lorſqu'il quitta l'Amérique, il donna ſa maiſon au college de Newhaven dans le Connecticut; & celui-ci l'a donnée à un fermier en long bail. Il partagea ſes livres entre ce college & celui de Maſſachuſet; on dit qu'on y voit encore ces mots écrits de ſa main : *la minute philoſophique.*

Cette province eſt ſituée entre le quarante unieme & le quarante deuxieme de latitude ſeptentrionale, vers le ſoixante & douzieme & le ſoixante & treizieme degrés de longitude, à l'oueſt de Londres. C'eſt peut-être le climat le plus ſain de l'Amérique ſeptentrionale. Les hyvers y ſont rudes encore, mais moins que dans les provinces voiſines, & les étés y ſont délicieux, ſur-tout dans l'isle; les chaleurs violentes & exceſſives qu'on y reſſent ailleurs, y ſont tempérées par des vents de mer frais & doux: le ſol y eſt bon, quoique pierreux : ſa production principale eſt le maïs, & on y voit encore une grande variété d'arbuſtes & d'arbres. Elle produit abondamment le

cephalantus occidentalis, ou l'épinette blanche (*a*), des jeunes branches duquel on fait une excellente biere, & le *pſeudo acacia*, ou acacia commun; mais aucun de ces beaux arbres à fleurs qui ſont l'ornement des bois de la Caroline & de la Virginie. De grandes rivieres & un des plus beaux ports du monde, ſont un des avantages dont elle jouit. Les poiſſons y ſont bons & très-abondans, ſurtout le *tataag* ou poiſſon noir, les écreviſſes & le loup de mer. Sa culture eſt peu de choſe encore: elle n'eſt preſque couverte que de vaſtes prairies & de pâturages où ſe nourriſſent de grands troupeaux de moutons & de bêtes à corne. Les chevaux y ſont *membrus* & forts, & les bœufs y ſont bien plus grands que dans aucun autre endroit de l'Amérique; pluſieurs peſent ſeize à dix-huit quintaux. Le beurre & le fromage y ſont excellens.

La province de Rhode-island renferme quatre à cinq petits comtés, & vingt à trente juriſdictions de villes. Ces villes

(*a*) C'eſt l'*épicia* ſelon Bomare, l'*abies balſamea* de Miller, le *pinus balſamea* de Linné.

ſont des villages peu conſidérables, qui envoyent cependant des membres à l'aſſemblée qui eſt d'environ ſoixante & dix perſonnes. Ses habitans joints aux Négres & aux Indiens, montent à environ 35000 ames. Ses richeſſes commerçantes ne conſiſtent qu'en chevaux, vivres, un peu de blé, des chandelles de blanc de poiſſon : elle en exporte peu par la mer; elle tire du Connecticut & des colonies voiſines la plupart des objets de ſon commerce qui eſt très-étendu. Voici quels ſont les objets de leur négoce, qui a diverſes branches dans la Grande Bretagne, dans la Hollande, en Afrique, dans les Indes occidentales & les colonies : ils prennent en Angleterre des marchandiſes fines, en Hollande de l'argent, en Afrique des eſclaves, dans les Indes du ſucre, du café, de la melaſſe; dans les colonies de gros meubles & des vivres : avec ces marchandiſes qu'ils achetent d'un côté, ils ſe pourvoient d'un autre de marchandiſes de retour. Ainſi avec l'argent de la Hollande, ils paient ce qu'ils achetent à Londres; le ſucre des Indes occidentales, ils le portent en Hollande; les eſclaves qu'ils prennent en Afrique, ils les tranſportent aux Indes avec de gros meu-

bles & des proviſions de bouche qu'ils tirent des colonies : le rum qu'ils diſtillent, ils l'exportent en Afrique ; les marchandiſes qu'ils tirent de Londres, ils les diſperſent dans les divers établiſſemens Anglais qui ſont autour d'eux. Cette circulation de commerce les fait ſubſiſter & les enrichit. Ils ont encore quelques autres branches de commerce, mais peu conſidérables, ont quelques manufactures, diſtillent le rum, font des chandelles de blanc de poiſſon ; pour toute autre marchandiſe, ils ſont loin d'égaler les habitans de New-york & de Penſylvanie.

Leur gouvernement eſt démocratique : toutes les charges, excepté celle de douanier, étant, ſi je ne me trompe, remplies par le peuple, ou par l'aſſemblée générale. Le peuple élit annuellement un gouverneur, un lieutenant & dix aſſiſtans qui forment la chambre haute. Les repréſentans des villes ſont élus tous les ſix mois : ceux-ci aſſemblés compoſent la chambre baſſe, qui nomme à toutes les autres charges militaires ou civiles, excepté à celles de greffier, de tréſorier & d'avocat général, qui ſont données annuellement par le peuple. La chambre baſſe a le pouvoir législatif, regle le mi-

litaire, exerce tous les actes du gouvernement. Le gouverneur n'y a point de voix négative; il n'a que sa voix qu'il donne comme les autres, mais en cas d'égalité de suffrages, il décide. Les deux chambres réunies sont obligées de sieger immédiatement après chaque élection, en été à *Newport*, & en hyver alternativement à *Providence* & à *South-Kingston en Narraganset.* Elles s'ajournent elles-mêmes, mais quel que soit cet ajournement, le gouverneur peut les convoquer dans tous les cas pressans. Aucun assistant ne reçoit d'appointemens pour les soins qu'il se donne, ou les services qu'il rend.

Il y a plusieurs cours de justice. L'assemblée nomme annuellement autant de juges qu'elle juge nécessaires, pour chaque juridiction de ville; ceux-ci ont le pouvoir de donner la sanction aux mariages, & d'exercer l'autorité qu'ont ordinairement ces sortes de magistrats. Deux d'entr'eux quels qu'ils soyent, peuvent entendre les causes fondées sur des dettes peu considérables, & sur des objets minimes de justice criminelle: trois peuvent juger les criminels pour un vol d'effets dont la valeur n'excede pas dix liv.

courantes. Dans les cauſes civiles, on en appelle aux cours inférieures des plaids communs; dans les criminelles, aux ſeſſions de paix, dont on n'appelle plus dans pluſieurs cas. Les ſeſſions ſe tiennent deux fois par an, dans chaque comté par cinq juges, & quelquefois davantage. Elles décident de tous les objets rélatifs au repos public, & de la punition des criminels, excepté quand ils doivent être punis de mort. Les appels de cette cour à la ſupérieure, ſont permis en toutes les cauſes qui y ont été commencées. Les cours inférieures des plaids communs ſiegent deux fois par an dans chaque comté, & ſont tenues par trois juges & quelquefois davantage. Ils prennent connaiſſance de toutes les cauſes civiles quelconques, qui ſe jugent par les loix ordinaires, & ſi l'on ſe croit léſé par leur ſentence, on peut en appeller à la cour ſupérieure, qui ſe tient de même deux fois par an dans chaque comté. Trois juges la compoſent, & ils exercent toute l'autorité d'une cour du banc du roi, des plaids communs & de l'échiquier. Le dernier recours eſt au roi, mais ſeulement dans les cas qui ont 300 liv. de valeur. Le peuple a le pouvoir de

faire grace, excepté dans le cas de piraterie, de meurtre & de haute trahison, & alors il eſt même douteux qu'il en puiſſe ſuſpendre l'exécution.

Il n'y a point de culte dominant; les anglicans, les indépendans, les quakers, les anabaptiſtes, les moraves, les juifs, toutes les ſectes y ſont libres d'exercer leur culte à leur maniere. La ſociété pour la propagation de l'évangile, y envoye quatre miſſionnaires.

On y trouve peu d'hommes inſtruits; il n'y a point de ſeminaire public pour enſeigner la jeuneſſe; on ne parait pas même en deſirer. L'inſtitution d'une ſociété bibliopole qui vient de s'y établir, pourra peut-être un jour y faire germer d'autres ſentimens.

Le caractere des Rhode-islandais n'eſt point aimable, ils ſont agreſtes & durs, & peut-être c'eſt un effet de la forme de leur gouvernement. Tous les hommes en place y ſont dépendans du peuple & agiſſent ſouvent contre les principes, que l'honneur & la probité doivent inſpirer: ils vivent preſque toujours d'un commerce malhonnête & illicite. Leurs magiſtrats ſont partiaux & corrompus; c'eſt une folie que d'attendre quelque juſtice

de leurs tribunaux ; car le plus puiſſant en crédit, l'eſt toujours le plus en raiſon (*a*). Si le gouverneur voulait interpoſer ſon autorité, s'il cherchait à ne pas accorder des pavillons de trève (*b*),

---

(*a*) " La forme de leur ſerment juridique, „ ou d'affirmation ", dit Duglaſs dans ſon ſommaire, " n'atteſte pas le nom de Dieu qui ſait „ tout, voit en ſecret ; mais ſe fonde ſeulement „ ſur le péril ou la punition du parjure. Cela ne „ parait pas ", ajoute le même auteur, " être „ un ſerment ſacré & ſolemnel, & on peut „ le rendre ſenſible par l'exemple de deux „ voleurs. L'un ayant volé quelque choſe, le „ dit à ſon ami : eh bien, répond celui-ci, „ quelqu'un vous a-t-il vu ? Non, dit l'autre : „ cela vous appartient donc, tout comme ſi „ vous l'aviez acheté de votre argent. V. 11, „ p. 59 ".

(*b*) Pluſieurs gouverneurs de l'Amérique ſeptentrionale étaient dans l'uſage d'accorder aux marchands des pavillons de trêve, bien entendu qu'ils les leur vendaient : ces pavillons leur permettaient d'aller aux poſſeſſions des isles Françaiſes de l'Amérique, pour échanger des priſonniers : c'était là le prétexte ; le but était d'y porter des munitions & des vivres : deux ou trois priſonniers ſuffiſaient pour faire paſſer une cargaiſon, & ils avaient ſoin d'en avoir toujours en reſerve. Par cet abus, le gouverneur & les marchands s'enrichirent. On pourrait, il eſt vrai, alléguer de fortes raiſons

ou refuſait de conniver aux abus, il ſerait exclus de ſon office au bout de l'année, & c'eſt ſouvent de ſon office qu'il vit. Si les juges voulaient agir avec impartialité, & condamner un homme puiſſant & populaire, ils ne ſeraient probablement jamais réélus. Le fait eſt qu'ils ſont incapables de bien juger, car ils ſont très-ignorans, & lorſqu'ils auraient l'intention d'être juſtes, ils ſeraient trompés par leurs avocats. Pour achever de peindre l'état de cette colonie, je rapporterai un ſeul fait: il eſt arrivé plus d'une fois, que des perſonnes ont eu aſſez de crédit pour procurer une nouvelle émiſſion d'argent en papier, uniquement pour frauder leurs créanciers; car ayant peut-être emprunté une ſomme conſidé-

---

en faveur d'un tel commerce; mais le gouvernement en eut de plus fortes pour le défendre: ce commerce n'en continua pas moins, parce que les gouverneurs y trouvaient leur profit comme les autres; ils l'encouragerent même. François Fauquier, lieutenant gouverneur de la Virginie, qui avec quelques autres, refuſa de ſoutenir de telles infractions, refuſa un offre d'environ 200 livres ſterling, pour obtenir la permiſſion de faire un ſeul de ces voyages.

rable, quand la différence du change était à 1200 pour 100, ils rembourſaient enſuite par le moyen de la loi qu'ils avaient fait porter, la ſomme en nouveau courant, lorſque la différence était montée à environ 2500 pour cent. Telle eſt la ſituation de cette colonie; tels ſont ſes habitans; auſſi eſt-il peu néceſſaire d'obſerver qu'elle déchoit chaque jour; car il eſt impoſſible qu'elle proſpere avec tant d'abus. Son trafic aux Indes occidentales eſt diminué, en partie peut-être, parce que les autres colonies ont augmenté cette branche de leur commerce. L'ennemi lui fit perdre plus de 150 vaiſſeaux pendant la guerre; ſes armateurs qui étaient nombreux, ont eu de mauvais ſuccès. Obligés de lever un régiment pour la défenſe de la province, ils ont été chargés de taxes, & beaucoup de gens du peuple ont été opprimés par la maniere de les collecter; car l'aſſemblée ayant déterminé la portion qu'en devait ſupporter chaque juriſdiction de ville, les habitans ont été taxés par le conſeil de chacune d'elle (*c*), formé des

(c) Chaque juriſdiction de ville eſt admi-

assistans qui y résident, des justiciers, & de quelques francs-tenanciers: ceux-ci n'ont point consulté l'équité, dans la distribution des taxes, & devait être dans un tel gouvernement.

Après avoir tant dit de choses au désavantage de cette colonie, je serais ingrat & injuste, si je ne déclarais pas qu'il y a beaucoup d'hommes estimables, qui soupirent sur les malheurs de leur pays, & sentent que la forme de leur gouvernement en est la source, qui désirent de le voir se réformer; qu'ils sont honnêtes, polis, bons & hospitaliers envers les étrangers, capables des actions les plus généreuses, comme je l'ai éprouvé moi-même, pendant une maladie dan-

---

nistrée par un conseil formé par les *assistans* qui y résident, les justiciers de la ville, & six francs-tenanciers choisis annuellement par les bourgeois: la majeure partie y décide, comme si le tout était assemblé. Ils ont plein pouvoir de regler les affaires & intérêts de leurs villes respectives, d'accorder des licences aux maisons publiques & sont chargés de vérifier les testamens; de veiller sur les tutelles, les administrations, &c. On en appelle de leur décision au gouverneur & au conseil, comme au tribunal suprême. Douglass, Summary. V. 11, p. 83.

gereuſe que j'eſſuyai à Rhode-island. Le papier y a peu de crédit, & la différence du change y eſt de 2500 pour 100.

Le quatrieme de Septembre je quittai Newport, je traverſai la riviere au bac de Briſtol, où elle a un mille de largeur, & j'arrivai le ſoir à Providence, après avoir paſſé deux fois encore la riviere. C'était la principale ville du pays qu'on appella d'abord *Plantation en Narraganſet*; aujourd'hui elle eſt la ſeconde de la province de Rhode-island: elle eſt à trente milles de Newport, & une aſſez grande riviere l'arroſe. Je la quittai le lendemain pour aller à Boſton, & j'y arrivai au coucher du ſoleil, après avoir fait quarante cinq milles. Le pays que je parcourus n'eſt preſque couvert que de prairies cloſes par des murs de pierres, & des rangées d'arbres de *pſeudo acacia*, dont les feuilles ſéches engraiſſent, dit-on, les terres. Je paſſai un pont bâti directement au deſſus d'une belle chûte d'eau que fait la riviere de Pantukel: cette chûte a environ vingt pieds de hauteur; elle ſe fait au travers des ouvertures nombreuſes d'un roc qui la traverſe, & ſert de digues pour maintenir l'eau. Il y a deux ou trois moulins

bâtis, afin de conduire les divers courans à leurs roues reſpectives (*d*): ils ont nui à la beauté du ſpectacle, qui ſerait bien plus impoſant & plus ſublime qu'il n'eſt, s'ils n'en dérobaient pas une partie; car quoique la chûte ne ſoit ni grande, ni majeſtueuſe, elle eſt cependant la plus ſinguliere & la plus pittoreſque de celles qui m'ont frappé dans mon voyage.

Dans le chemin de Newport ici, je vis des vols prodigieux de ramiers qui dirigeaient leur courſe vers le midi; & dans quel moment qu'on regarde autour de ſoi dans le ciel, on y en voit toujours. Ces oiſeaux de paſſage ont le plumage très-beau, & ſont excellens à manger. Ce qu'on dit de leur nombre eſt incroyable; cependant le fait eſt ſi atteſté, & il eſt ſi facile de s'en aſſurer, qu'on ne peut guere en douter. Vers le ſoir, ils ſe mettent ſur des arbres, l'un

(*d*) Serait-ce une expreſſion impropre, ou ces moulins n'ont-ils d'autre but que d'amener l'eau à leur roue? Cette expreſſion m'a paru peu intelligible; mais comme je puis me tromper, j'ai cru devoir la conſerver, en avertiſſant le lecteur.

ſur l'autre & forment une maſſe ſi peſante, que les branches les plus fortes cédent & rompent. Les habitans ſortent alors armés de longues perches, & en tuent un grand nombre en les frappant à la tête; car ils ſont ſi fatigués de leur vol & ſi effrayés par l'obſcurité de la nuit, qu'ils ne bougent point, & ne s'envolent que lorſqu'un bruit extraordinaire les allarme. Je trouvais rarement d'autres mets dans les lieux où je m'arrêtais, & pendant leur paſſage, le bas peuple ne vit que de ramiers.

Boſton eſt la capitale de Maſſachuſſet-bay, dans la nouvelle Angleterre; c'eſt une des plus grandes villes de l'Amérique ſeptentrionale. Elle eſt ſituée ſur une preſqu'isle, ou plutôt ſur une isle jointe au continent par une iſthme étroit & long d'un demi mille, au fond d'un havre ſpacieux & magnifique, défendu vers la mer par un grand nombre de petites isles. La longueur de cette ville eſt de deux milles, ſur une largeur d'environ un demi mille. On y compte 3000 maiſons & 18 à 20,000 habitans. A l'entrée du port eſt un beau fanal, & ſur une isle, à une lieue de la ville, il y a un grand château, autour duquel on peut,

placer 150 canons; de bonnes bateries l'environnent; celle qui a été bâtie par Mr. Shirlay eſt très-forte. Il y a auſſi deux batteries dans la ville de ſeize à vingt pieces chacune, mais elles ne paraiſſent pas bien bonnes. Les maiſons ſont bien bâties, les rues bien percées, larges & pavées avec ſoin; il en eſt une ſurtout qui eſt la plus belle, la plus agréablement variée que j'aie jamais vue. Bolton reſſemble enfin à une des meilleures villes des provinces d'Angleterre. Le pays qui l'environne eſt charmant: ſur une colline voiſine de la ville, il y a un ſignal pour donner l'allarme dans la campagne, en cas de quelque ſurpriſe.

Les principaux édifices publics ſont trois égliſes, & treize ou quatorze maiſons d'aſſemblée. le palais du gouverneur, le change, ou la maiſon où s'aſſemblent les cours de juſtice, *Faneuil Hall*, une maiſon de manufacture de toiles, une de travail, une de correction, un grenier public, & un très-beau quai qui a au moins demi milles de long, élevé par divers particuliers pour faciliter le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. La plupart de ces édifices ſont beaux; l'égliſe nommée la *chapelle du roi*, eſt

très-élégante & d'ordre corinthien : il y a auſſi une ſalle très-bien exécutée pour les concerts ; elle eſt d'ordre ionique. J'ai jugé que Boſton était dans une ſituation mal ſaine, au moins en automne ; car pendant mon ſéjour, il y eut peu de nuits où l'on n'enſevelît fréquemment du monde.

La ſituation de la province de Maſſachuſetbay, en y comprenant le diſtrict de Plymouth (*e*), eſt entre le quarante unieme & le quarante troiſieme degré de latitude ſeptentrionale, & environ ſous le ſoixante & douzieme degré de longitude, oueſt, de Londres. Le climat, le ſol, les productions, la culture y ſont à peu-près les mêmes qu'à Rhode-island ; elle eſt diviſée en comtés & en juriſdictions de ville (*f*) ; chacune de ces der-

---

(*e*) *Sagadahor* & le *Main*, très-grands territoires au nord de New-Hansphire, appartiennent auſſi à la province de Maſſachuſet-bay : ils lui furent annexés par la nouvelle charte de 1691. Le *Main* forme un comté qu'on nomme *comté d'York*, & il envoye trois membres au conſeil. *Sagadahor* qui lui eſt uni, en envoye un.

(*f*) Les juriſdictions de ville ont généralement ſix milles en quarré, & ſont diviſées

nieres qui renferme quarante francs-tenanciers (*g*), a droit d'envoyer un membre à l'assemblée générale (*h*). Le nombre des représentans monte à 130 ou 140, dont quatre sont députés par Boston.

On estime que le nombre des habitans de cette province est de 200000, dont 40000 environ sont capables de porter les armes. Ils font un commerce considérable & de la nature de celui des Rhode-islandois; mais ils ont d'im-

---

en soixante trois parties égales, dont l'une est l'héritage du premier ministre colon, une est consacrée aux autres ministres, comme terre d'église, une est pour le bénéfice de l'école; les autres soixante portions sont distribuées à soixante personnes ou familles, qui en cinq années commençant à l'octroi, doivent y bâtir une maison pour habiter & défricher sept arpens de terre prête à être labourée.

(*g*) Selon la charte, chaque franc-tenancier doit posseder quarante schelings de franc-alleu, ou cinquante livres de bien à lui en propre: mais on ne l'observe pas strictement.

(*h*) Chaque ville qui renferme quarante francs tenanciers, a le droit d'envoyer un membre à l'assemblée; mais n'est pas absolument obligée de le faire, à moins qu'elle n'ait 80 francs-tenanciers.

portans objets d'exportation, que les Rhode-islandais n'ont pas, ou dont ils ont peu; tels ſont les poiſſons ſalés & les vaiſſeaux. Ils conſtruiſent annuellement beaucoup de navires, qu'ils envoyent chargés dans la grande Bretagne où ils ſe vendent bien. Ils exportent de *Boſton*, de *Salem*, de *Marblehead*, & des autres différens ports de cette province, pour plus de.... (*i*) tonneaux chaque année. Ils ont des manufactures floriſſantes; la diſtillation des liqueurs, l'huile, le fer occupent les principales; ils fabriquent des chapeaux de caſtor, qu'ils vendent à un moi d'or la piece, & dernierement ils voulurent élever une manufacture de toiles qui devaient occuper les colons Irlandais; mais la guerre rendit bientôt la main d'œuvre ſi chere, qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils eſſayent, comme dans les autres colonies, de faire des étoffes de laine; mais ils n'ont pu les perfectionner encore; & je crois qu'ils y réuſſiront difficilement, parce que la laine d'Amérique eſt non-ſeulement groſ-

(*i*) Le nombre eſt en blanc dans l'original.

ſiere ; elle eſt encore très-courte, comparée à celle d'Angleterre. D'après les informations les plus exactes que j'ai pu prendre, je n'ai trouvé perſonne qui eut vu de la laine d'Amérique plus longue de ſept pouces ; tandis que dans les comtés de Lincoln & de Leiceſter, elle a communément vingt-deux pouces de long. Dans les colonies du ſud où j'ai voyagé, il y a peu de pâturages, & cette raiſon ou celle de la chaleur exceſſive y rend peut-être la laine fort courte. Les colonies ſeptentrionales ſont plus riches en pâturages, mais ils ſont couverts de neige pendant quelques mois ; les moutons y demandent beaucoup de ſoins & d'attention pour les préſerver des accidens, & des bêtes ſauvages, & ces ſoins, joints à la modicité du produit, empêcheront qu'ils ne ſe multiplient beaucoup. Les Américains paraiſſent ſentir ces raiſons, mais malgré des défenſes expreſſes, ils font tout ce qu'ils peuvent pour ſe procurer un nombre conſidérable de beliers d'Angleterre, afin d'améliorer & de multiplier l'eſpece de leurs moutons. Je ne ſais ce que ſont les pays au-de-là de l'Alleghenny, & des bords de l'Ohio ; on les dit très-riches, cependant je crois que

le climat n'y eſt pas moins dur, & en combinant les diverſes rélations, j'ai lieu de penſer que la cultivation y a peu modéré l'excès de chaleur & de froid qui s'y faiſait ſentir. L'air devient plus ſec & plus ſain à meſure qu'on abbat les bois, qu'on défriche & met en valeur le terrein; mais le froid n'y eſt pas moins perçant, ni la neige moins fréquente. Je penſe donc que quoique l'Amérique puiſſe avec des ſoins & une attention particulieres, produire une laine paſſable, elle ne ſera jamais en état d'en produire aſſez, & d'une qualité qui ſuffiſe à la conſommation néceſſaire de ſes habitans.

Un gouverneur, un lieutenant-gouverneur nommé par le roi, un conſeil de vingt-huit perſonnes choiſies chaque année par l'aſſemblée générale (*k*), approuvées du gouverneur, & une cham-

(*k*) Elles ſont choiſies par les nouveaux repréſentans & par les conſeillers de la derniere année, de maniere que chacun de ceux-ci a une voix pour ſa propre réélection. Le gouverneur a la négative pour l'élection de chaque conſeiller, ſans être obligé d'en dire les raiſons.

bre de repréſentans (*l*), élus annuellement par les francs-tenanciers, y compoſent le gouvernement.

Le gouverneur y diſpoſe de tous les emplois militaires, & avec l'avis du conſeil, il nomme & place les officiers civils, excepté ceux qui adminiſtrent les revenus publics; il convoque & proroge l'aſſemblée, & jouit d'une autorité fort étendue; ſes appointemens, avec les tours de bâton, peuvent monter à 1300 liv. ſterl. par an; joint au conſeil, il doit vérifier les teſtamens, & peut accorder des divorces & des adminiſtrations.

Il y a pluſieurs cours de juſtice. Un juge de paix peut connaître de tous les procès, dont la valeur eſt au deſſous de vingt ſchelings ſterlings, mais on appelle de ſa ſentence à la cour inférieure des plaids communs du comté, & de-là à la cour ſupérieure, lorſqu'elle y vient

(*l*) Il faut que chaque repréſentant réſide dans la juriſdiction pour laquelle il eſt élu, & qu'il le ſoit à la pluralité des voix, rélativement au nombre des votans, non rélativement aux ſuffrages qu'ont eu les autres prétendans. Il a des appointemens, mais il paye l'amende, s'il néglige ſon devoir.

tenir ſes ſeſſions : celle-ci entend & termine les affaires criminelles, & elle eſt compoſée d'un chef de juſtice & de quelques aſſeſſeurs. Si ſa déciſion parait injuſte à une des parties, on peut obtenir une réviſion de la cauſe devant les jurés élus, ſi je ne me trompe, les uns par les parties, les autres par l'ordre établi entre les habitans : on peut même obtenir une ſeconde reviſion devant l'aſſemblée. Le dernier reſſort eſt ſa majeſté ou ſon conſeil ; mais ſeulement dans les procès dont la valeur eſt de 300 liv. ſterlings, & il faut faire l'appel quinze jours après le jugement.

La religion dominante eſt ici comme dans toutes les autres parties de la Nouvelle Angleterre, celle des *congrégationaliſtes*, croyance qui ne differe qu'en quelques articles peu eſſentiels de celle des presbytériens. Il y a cependant encore des habitans de diverſes croyances, particulierement l'anglicane qui ſemble s'y étendre de jour en jour. On a bâti dernierement une égliſe à Cambridge, en face du college ; ce qui a fort allarmé les congrégationaliſtes qui l'enviſageaient comme un coup fatal porté à leur religion. L'édifice eſt élégant, & Mr. *Apthorps*

thorps qui en eſt le paſteur, eſt un jeune homme aimable, fort poli, rempli de talens, d'un grand ſavoir & d'une conduite irréprochable (*m*).

Les arts & les ſciences y ont fait plus de progrès qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Le college de *Harward* a été fondé, il y a plus de cent ans, & quoique ſon plan ne ſoit pas auſſi bon qu'il pourrait l'être, ſes effets ont été remarquables. On ne peut nier que les arts ne ſoient plus avancés dans Maſſachuſet-bay, qu'en Penſylvanie ou à Newyork. Les bâtimens publics y ont plus d'élégance; on y trouve plus généralement du goût pour la muſique, pour la peinture, pour les belles-lettres.

Le caractere des habitans s'eſt adouci; ils ſont devenus plus aimables: mais le puritaniſme & l'eſprit d'intolérance n'y

(*m*) J'ai appris que cet eccléſiaſtique eut tant à ſouffrir des oppoſitions & des perſécutions des congrégationaliſtes, qu'il fut obligé de réſigner ſon bénéfice & de quitter la colonie; il s'eſt retiré en Angleterre, & je crois, dans la province de Surrey, où il occupe une cure qui lui fut donnée par le défunt archevêque *Secker*.

ſont pas encore éteints. Les gens de diſtinction des deux ſexes y ſont hoſpitaliers & de bon naturel, mais leur civilité y eſt gênée par trop d'exactitude & de formalités. Les femmes même qui ſemblent tenir de la nature, des manieres aiſées & gracieuſes, ont ici une roideur, une réſerve que n'ont pas celles des autres colonies. Leur taille eſt réguliere, elles ſont belles, ont le teint beau & délicat; mais on dit généralement, & cela même eſt paſſé en proverbe, qu'elles ont les dents mauvaiſes.

Ce caractere ſe fait remarquer davantage dans le bas peuple, & ce qui lui eſt particulier encore, c'eſt qu'il eſt d'une curioſité impertinente & très-queſtionneur. On m'a parlé d'un Philadelphien, qui voyageant dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, eſſuya beaucoup de ces queſtions impertinentes, & qui, pour s'en délivrer, employa un expédient qui ne l'était guere moins. Il avait obſervé que lorſqu'il entrait dans un *ordinaire* (*n*), chaque individu de la famille avait une ou deux queſtions à

(*n*) On appelle ainſi les auberges en Amérique.

lui propoſer, rélatives à lui, à ſon hiſtoire, & que juſqu'au moment où ils étaient ſatisfaits, où ils avaient conféré enſemble & comparé leurs informations, il n'était pas poſſible d'obtenir aucun rafraichiſſement. Il prit donc le parti d'appeller en arrivant, le maître, la maîtreſſe, les fils, les filles, les valets & les ſervantes, & les ayant raſſemblés, il leur parlait ainſi. " Dignes gens, je „ ſuis B. F. de Philadelphie; mon mé„ tier eſt.... & je ſuis garçon. J'ai quel„ ques relations à Boſton, & j'y vais faire „ viſite: j'y demeurerai peu, & m'en „ retournerai pour veiller à mes affaires, „ comme le doit un homme prudent. „ Voilà tout ce que je connais de moi„ même & tout ce que je puis vous en dire. „ Ayez donc à préſent pitié de moi & „ de mon cheval, & donnez quelque „ rafraichiſſement à tous deux ".

Des ſituations & des manieres ſingulieres produiſent des coutumes qui le ſont auſſi, & ſouvent ce qui paraît être un effet d'un caractere groſſier, ſe trouvera après une recherche plus profonde, provenir de la ſimplicité & de l'innocence des mœurs. Une maniere extraordinaire de faire ſa cour, pratiquée par

le bas peuple dans cette province, a donné lieu à cette réflexion : il l'appelle *amuſement*. (*o*). Un jeune homme amoureux, & qui deſire épouſer celle qu'il aime, va trouver ſes parens, ſans le conſentement deſquels aucun mariage ne peut s'y faire ; & s'ils n'ont point d'objections à oppoſer, ils lui permettent de l'*amuſer*, ou de lui faire ſa cour pendant une nuit : les peres vont ſe coucher à l'heure accoutumée, & laiſſent les jeunes gens qui veillent autant qu'ils le veulent, puis vont ſe coucher enſemble, mais ſans ſe déshabiller entierement, afin d'éviter le ſcandale. Si les jeunes gens ſe conviennent, tout eſt bien, les bans ſont publiés, & ils ſont mariés ſans délai ; ſi non, ils ſe ſéparent & ne ſe revoient peut-être jamais, à moins que la fille ne ſoit enceinte, ce qui arrive rarement : alors le jeune homme eſt obligé de l'épouſer, ſous peine d'excommunication (*p*).

(*o*) Le mot anglais *tarry* a diverſes ſignifications, mais celle-ci me parait ſeule ſupportable au figuré. Johnſon fait venir ce mot du mot gaulois, *targir*.

(*p*) Un particulier qui voyageait, il y

La province de Maſſachuſet-bay paraît décheoir depuis quelques années. Ses habitans ont perdu diverſes branches de commerce, qu'ils ne recouvreront probablement jamais. Ils fourniſſaient au Connecticut & à diverſes autres colonies des marchandiſes fines, & recevaient de l'argent en retour; mais depuis l'uſage du papier, ils ſont privés d'une partie de ce commerce. Leur commerce mari-

---

a quelque tems, ſur les frontieres de Virginie, où il y a peu d'établiſſemens, fut obligé de ſe réfugier un ſoir dans une miſerable plantation qui renfermait le maître, ſa femme, ſa fille qui avait ſeize ans, & un ou deux négres. Il était fatigué & pria qu'on lui montrât où il devait coucher: on lui indiqua un lit dans le coin de la chambre où ils étaient. Le voyageur fut embarraſſé, mais accablé de laſſitude, il ſe déshabilla à demi, & ſe mit au lit. Quelque tems après, la dame vint ſe mettre à côté de lui, puis ſon mari, enfin la jeune demoiſelle. Dans un pays ſéparé de toute ſociété civiliſée, ceci ne peut provenir que de ſimplicité & d'innocence; & en effet, c'eſt une obſervation générale & vraie, que les formalités, les égards deviennent néceſſaires à meſure que les mœurs ſe corrompent: c'eſt dans les grandes ſociétés cultivées qu'il faut craindre le vice & les piéges de la duplicité, parce qu'ils y dominent toujours.

time eſt beaucoup tombé, parce qu'ils ont mis moins de ſoin & d'induſtrie dans la conſtruction de leurs vaiſſeaux, & leurs pêches ont eu moins de ſuccès. Ils ſoudoient encore 6 à 7000 hommes de troupes provinciales pendant cette guerre, & ſont chargés de fortes taxes; on les a impoſés & ſur les biens réels & ſur les perſonnels. On m'a dit, & il eſt vraiſemblable que pluſieurs marchands de Boſton ont payé chaque année près de 400 livres par an. La diſtribution de ces taxes ſe fait par des officiers particuliers, qui joints à des hommes choiſis, aux commiſſaires des quartiers, aux inſpecteurs & à d'autres perſonnes, ſont élus annuellement par des bourgeois, pour diriger & régir chaque juriſdiction particuliere de ville.

Il y a moins de papier argent dans cette colonie, que dans aucune autre de l'Amérique: le courant y eſt généralement de l'or & de l'argent, & *Boſton* y eſt, je crois, le ſeul endroit où l'on batte monnaie.

On m'a parlé d'une loi contraire aux ſaines maximes de la politique, en uſage dans cette province, qui défend à tout commandant de vaiſſeaux d'y ame-

ner des étrangers, ſans donner caution qu'ils ne lui ſeront pas à charge.

Cependant, en général, Maſſachuſet-bay eſt une province riche, peuplée, bien cultivée. Avant de la quitter, je raconterai une hiſtoire extraordinaire, que je tiens de perſonnes dignes de foi, parce qu'elle met les mœurs & le caractere des habitans dans le plus grand jour.

Il y a quelques années que le commandant d'un vaiſſeau de guerre de ſa Majeſté en ſtation à Boſton, avait ordre d'aller de tems à autre en croiſiere, pour protéger notre commerce & nuire à l'ennemi. Il revint d'une de ſes courſes un dimanche, & comme il avait laiſſé ſa femme à Boſton, celle-ci ſe rendit au bord de l'eau; dès qu'elle eût appris l'arrivée du vaiſſeau, pour recevoir ſon époux. Le capitaine en abordant, l'embraſſa avec tendreſſe; grand ſcandale pour les ſpectateurs qui trouverent cette action fort indécente, & une profanation évidente du jour du ſabbat. Dès le lendemain, il fut cité à paraitre devant les magiſtrats qui, avec des cenſures ſeveres & des exhortations dévotes, le condamnerent à être fouetté en public.

Le capitaine réprima autant qu'il le put ſon indignation & ſon reſſentiment, & comme cette punition très-fréquente n'entraînait aucune infamie, ne laiſſait aucune tache de déshonneur, il s'y ſoumit, continua de voir la meilleure compagnie, en était bien reçu & vécut en apparence comme bon ami avec tous. Enfin le tems de ſa ſtation expira, il fut rappellé. Il alla donc prendre congé de ſes *dignes amis*, avec une feinte triſteſſe, & pour paſſer encore un jour heureux enſemble, il invita les magiſtrats & les principaux citoyens, de venir diner avec lui à bord de ſon vaiſſeau le jour de ſon départ. Ils accepterent ſon invitation, & le feſtin fut gai & animé. Mais le fatal moment où il fallait ſe ſéparer arriva; l'ancre était levée, les voiles déploiées, il n'y avait plus que le ſignal à donner pour ſe mettre en route. Le capitaine prit affectueuſement congé de tous, les accompagna ſur le tillac, où le contre-maître & tout l'équipage étaient prêts à les recevoir. Là, il les remercia de nouveau de toutes les bontés qu'ils avaient eu pour lui, aſſura qu'il en conſerverait un ſouvenir éternel, & qu'il aurait ſouhaité pouvoir y

répondre d'une maniere plus digne d'eux. Un seul point de civilité restait à regler entr'eux ; il était en son pouvoir de le bien remplir, & son intention était de le faire de tout son pouvoir. Il leur rappella ce qui s'était passé, ordonna à l'équipage de les garotter, les fit amener l'un après l'autre au passage, où le contre-maître les dépouilla de leur chemise, & avec un fouet à neuf bouts, il leur en fit appliquer trente-neuf coups à chacun. Alors ils furent poussés dans leurs chaloupes parmi les cris & les acclamations de l'équipage, & le capitaine fit voile dans le même instant pour l'Angleterre (*q*).

NEW-HAMPSHIRE.

Le douze Octobre, je m'embarquai

(*q*) Cette histoire a paru dernierement sur un de nos pamphlets, racontée avec sel, mais avec quelque différence dans l'occasion, & la maniere de la punition du capitaine. L'auteur ne peut dire quelle narration est la plus exacte, il s'en tient à ce qu'on lui raconta à Boston ; toutes deux sont également au but qu'il se proposait, en racontant la sienne.

pour la riviere de Piſcataqua en New-Hampshire, à bord du Wincheſter, vaiſſeau du roi de cinquante canons, commandé par le capitaine Hale, & nous y vinmes ancrer le jour ſuivant, après une navigation agréable.

La capitale de cette province eſt *Portſmouth*, ſituée au bord de la riviere, ville peu conſidérable & preſque toute bâtie en bois. On ne peut dire de New-Hampshire que bien peu de choſes qui different de ce que nous avons dit de Maſſachuſet bay. Le climat, les productions, le gouvernement, la religion, les mœurs y ſont ſemblables. On y compte environ 40000 habitans, 5000 hommes de milice, & 6 à 700 hommes de troupes provinciales. Il n'y a que deux miſſionnaires de l'égliſe anglicane, dont l'un dernierement a prié qu'on le plaçât à Rhode-island. Les principaux objets d'exportation ſont le poiſſon, les beſtiaux, les vaiſſeaux dont on conſtruit environ 200 par année, des mâts pour la marine anglaiſe; ceux-ci ſont de pin blanc (*r*), & je crois qu'ils ſont les plus beaux

(*r*) *Pinus ſtrobus.*

qu'il y ait au monde : on en trouve de quarante verges de long, & d'autant de pouces de diamètre ; on ne les coupe que lorſque la terre eſt couverte de neige, car il ſerait impoſſible de les amener à la mer dans un autre tems. Lorſque ces arbres ſont abattus, ils attellent 70 à 80 paires de bœufs pour les trainer ſur la neige. Il eſt très-difficile de les mettre d'abord en mouvement, & c'eſt ce qu'ils appellent les *lever ;* mais quand enfin ils en ſont venus à bout, ils ne s'arrêtent quoiqu'il arrive, que lorſqu'ils ont atteint le rivage. Il y a fréquemment des bœufs qui ſuccombent ; alors on les dételle tout de ſuite, & quelquefois ils ſont obligés d'en expédier cinq ou ſix paires. Les forêts où croiſſent ces mâts ſont réſervées à la couronne, qui y a un intendant qu'elle nomme ; ordinairement, c'eſt le gouverneur de la province. Ce n'eſt pas le ſeul moyen qu'employe le gouvernement pour conſerver ces arbres utiles pour la marine royale ; & je crois qu'il y a un acte du parlement qui défend ſous peine d'amende, d'abbattre ou détruire aucun pin blanc, d'une dimenſion déterminée, qui ne croît pas dans les limites des terri-

toires des juriſdictions des villes, ſans la permiſſion de ſa Majeſté, dans aucune des provinces de la nouvelle Angleterre, de New-york, ou Jerſeys; défenſe abſolument néceſſaire, ſoit qu'on la conſidere, comme aſſurant des proviſions pour l'entretien de la marine, ſoit comme une limite à la *chaſſe du feu*, pratique deſtructive, imitée des Indiens. C'était la coutume d'aller en grand nombre dans les bois en hyver, & de mettre le feu aux brouſſailles & aux buſtes, dans une circonférence de pluſieurs milles. Ce cercle ſe reſſerrant par gradation, les bêtes fauves, les animaux ſauvages qui s'y trouvaient, fuyaient les flammes juſqu'à ce qu'ils ſe trouvaſſent raſſemblés pêle-mêle dans un petit eſpace. Alors aveuglés & ſuffoqués par la fumée, grillés par le feu, épouvantés & tremblans, ils s'ouvraient un chemin au travers des flammes, & ne paraiſſaient au grand jour que pour être percés par les chaſſeurs qui les attendaient au dehors. Les arbres renfermés dans ce cercle, n'étaient pas conſumés, mais deſſéchés, ils ne végetaient plus & périſſaient; & comme le feu ne ſe raſſemblait pas ſeulement au centre, mais s'étendait au dehors & ſub-

ſiſtait ſouvent pluſieurs ſemaines, juſqu'à-ce que la pluie ou quelque autre circonſtance accidentelle l'eût éteint, la dévaſtation que ces incendies cauſaient dans les bois eſt incroyable. Je fus témoin un jour d'un pareil incendie arrivé par accident; il préſentait le ſpectacle le plus effrayant & le plus terrible: il s'étendit fort loin & brûla pluſieurs ſemaines, avant que les habitans puſſent l'arrêter; ils y réuſſirent enfin, en coupant par bandes fort longues & larges, les bois taillis qui étaient ſous le feu: la communication fut coupée, & il périt avec ſes alimens. En Virginie, & auſſi, ce me ſemble, dans les autres colonies, il y a un acte exprès de l'aſſemblée, paſſé la douzieme année du regne de ſa Majeſté, pour défendre l'uſage de cette chaſſe.

On m'a dit à Porſmouth, que la province de New-Hampshire s'eſt enrichie pendant la guerre, par la perte de ſes propres vaiſſeaux, qui étaient communément aſſurés au deſſus de leur valeur.

Le papier eſt ici en grand diſcrédit, il n'eſt pas meilleur que celui de Rhode-island.

REFLEXIONS GÉNÉRALES.

Après un ſi long voyage dans ce vaſte continent, je demande que le lecteur ait l'indulgence de me permettre de m'arrêter un inſtant, pour jetter en arriere un coup d'œil général, avant que de finir. Une idée auſſi étrange que chimérique a ſaiſi généralement l'eſprit humain. L'empire, dit-on, voyage vers le couchant, & on attend avec une ſorte d'empreſſement & d'impatience le moment fixé par le deſtin, où l'Amérique donnera des loix au reſte du monde; mais s'il eſt une idée illuſoire & trompeuſe, c'eſt celle-ci.

L'Amérique eſt formée pour le bonheur & non pour l'empire. Dans une courſe de 1200 milles, je n'ai pas vu un ſeul objet qui ſollicitât la charité; mais j'y ai vu des cauſes de faibleſſe inſurmontables qui empêcheront néceſſairement qu'elle ne devienne un état puiſſant. Nos colonies peuvent être diviſées en ſeptentrionales & en méridionales: le Suſquehannac peut en être la limite commune; il ſépare le Maryland de la Penſylvanie.

Les colonies méridionales ont tant de

cauſes inhérentes de faibleſſe, qu'on ne peut ſuppoſer qu'elles parviendront jamais à une force réelle; le climat en rend les habitans indolens, inactifs, peu entreprenans; on le voit dans chaque trait de leur caractere. J'ai vu dans la Virginie, & ce n'eſt pas une choſe extraordinaire, un homme dans la vigueur de l'âge, étendu ſur une couchette, ſe faiſant éventer & chaſſer les mouches par un eſclave, pendant qu'il repoſait.

Les colonies méridionales, en exceptant Maryland qui eſt la moins étendue & la moins conſidérable, ne ſeront jamais fort peuplées; car elles ne ſont pas renfermées dans des limites déterminées, mais s'étendent vers le couchant dans un eſpace que rien ne borne. Les hommes, plutôt que de s'appliquer à des travaux qui demandent beaucoup d'action, de la conſtance & de la force, ſe retireront par gradation vers le couchant, & s'établiront ſur un ſol neuf qu'on dit être plus fertile, & où ils pourront s'y livrer à cette indolence, à cette inapplication qui leur y devient naturelles; défauts qui ſuivent, ou amenent l'eſclavage. Deux eſclaves négres, au milieu de ces nouveaux déſerts abondans,

flatteront leur indépendance, leur inertie, & les terres sur les côtes seront toujours faiblement peuplées.

La cultivation des terres par les Négres, est encore une cause de faiblesse qu'on ne vaincra pas. Le nombre des Négres dans les colonies méridionales est égal, ou surpasse celui des blancs; & ils propagent & multiplient davantage: leur situation est déplorable, leur travail très dur, leur nourriture mauvaise & peu abondante, le traitement qu'ils éprouvent est cruel, & ils ne peuvent être que des objets de terreur pour leurs tyrans inhumains.

Les Indiens qui bordent les frontieres doivent être encore une raison d'inquiétude & de terreur. Les Indiens méridionaux sont nombreux, & se gouvernent avec une politique plus sage qu'autrefois; l'expérience les a instruits, & ils ne font plus la guerre aux colonies, sans y répandre la terreur & la désolation: ils savent se réunir & agir de concert. Tel est l'état actuel des colonies méridionales.

Celles du nord sont d'une constitution plus forte, mais elles ont d'autres obstacles à vaincre, qui ne sont pas moins insurmontables. Leurs limites sont déter-

minées,

minées, elles ſe peupleront ſans doute; car quoique les colons ſe retirent volontiers vers les frontieres de l'établiſſement, ils ſe déterminent difficilement à s'établir au de-là où ils trouvent des loix & un gouvernement différens, & où il faudrait faire partie d'un autre peuple. Mais ſi on conſidere ma propoſition ſous un point de vue général & abſtrait, ces colonies ſeront d'autant moins puiſſantes qu'elles auront moins de territoire; elles ont encore de plus grands déſavantages & de plus réels à ſurmonter. Compoſées de différentes nations que diviſent les mœurs, la religion, le langage, une jalouſie mutuelle les anime, & elle eſt fomentée par l'intérêt, par le deſir de la domination. Le zele de la religion y couve, comme le feu ſous la cendre, dans le cœur des différens ſectaires qui les habitent, & il éclaterait par la flamme d'une perſécution générale, s'il n'était réprimé par les loix & une autorité ſupérieure. Les paiſibles Quakers même s'efforcent de gagner la prééminence, & prouvent d'une maniere frappante, que les paſſions ſont plus fortes qu'aucun principe de religion.

Les colonies enviſagées ſéparément, ſont donc faibles au dedans; mais on pourrait ſuppoſer qu'elles pourraient devenir fortes par leur union. Cependant cette union parait preſque impoſſible; elle l'eſt moralement, car quand l'Angleterre n'interviendrait pas pour s'y oppoſer à la domination de l'une, pour réunir les autres ſous elle, les colonies entendent trop la politique de balancer leur pouvoir réciproque, pour demeurer paiſibles ſpectatrices des efforts que ferait l'une d'elles, pour en ſubjuguer un autre. Et même, en ſuppoſant qu'elles pourraient ſe réunir ſous une même tête, il eſt douteux qu'on puiſſe gouverner un empire auſſi étendu, parce que les communications, les correſpondances, le commerce, d'autres circonſtances encore y feront toujours difficiles, & en ſépareraient trop les diverſes parties. Une aſſociation ou confédération, au moins permanente, eſt auſſi difficile à ſuppoſer: car le feu & l'eau ne ſont pas plus héterogenes que les différentes colonies ſeptentrionales. Rien ne peut ſurpaſſer l'émulation & la jalouſie qui les animent réciproquement. Les habitans de Penſylvanie & de New-

york, ont une ſource inépuiſable d'animoſité dans le commerce des Jerſeys. Le commerce de Connecticut la nourrit entre les habitans de Maſſachuſet-bay & ceux de Rhode-island.

Les Indes occidentales ſont un ſujet d'émulation pour toutes; leurs limites mutuelles ſont entr'elles une ſource conſtante de diviſion & de procès. En un mot, la différence du caractere, des mœurs, de la religion, des intérêts des colonies eſt telle, que (ſi j'ai quelque connaiſſance de l'homme,) je crois certain qu'il y aurait une guerre civile d'un bout du continent à l'autre, ſi on les abandonnait à elles-mêmes, & dans ces circonſtances, les Indiens & les Négres pourraient bien trouver le moment qu'ils cherchent de les exterminer toutes à la fois.

Si cependant une union, ou une alliance permanente pouvait avoir lieu, ce que je ne croirai jamais, elle ne pourrait former un empire puiſſant & libre; car telle eſt l'étendue des côtes occupées par les colonies Américaines, qu'elles ne peuvent être défendues que par une grande puiſſance maritime. Il faut premierement que l'Amérique ſoit maîtreſſe

de la mer, avant qu'elle puiſſe être indépendante & maîtreſſe d'elle-même. Suppoſez les colonies auſſi peuplées qu'elles peuvent l'être, ſuppoſez-les en état d'entretenir conſtamment 100,000 hommes ſous les armes, ſuppoſition qui me parait fort extravagante; une demi douzaine de frégates ravageraient & dévaſteraient facilement toutes ces contrées d'un bout à l'autre, ſans que leurs habitans puſſent l'empêcher Le pays eſt tellement entre-coupé de grandes & rapides rivieres, qu'il eſt impoſſible d'y établir des ponts, & que la communication y eſt toujours interceptée par la nature ſeule. Dans de pareilles circonſtances, une armée ne peut agir avec ſuccès; ſes opérations pénibles n'atteindraient jamais à leur but.

Il y a plus encore: une grande partie de l'opulence & du pouvoir de l'Amérique, dépend de ſes pêches & de ſon commerce aux Indes occidentales. Sans ces reſſources, elle ne pourrait ſubſiſter, mais ces reſſources ſont dépendantes de l'Etat qui aurait la ſouveraineté de la mer. Je conclus donc que l'Angleterre maintiendra ſa ſupériorité en Amérique, auſſi long-tems qu'elle regnera ſur

les mers ; mais au moment qu'elle ſera privée de l'une, elle perdra l'autre ; car ſi cet empire devait tomber entre les mains de la France, de la Hollande, ou de telle autre puiſſance, j'oſe prédire que l'Amérique deviendrait bientôt ſoumiſe à ſon pouvoir. J'excepte de ceci, les établiſſemens formés dans l'intérieur de l'Amérique. Je penſe donc que la meilleure politique ſerait d'augmenter les colonies actuelles, mais de n'en point établir de nouvelles : car s'attendre que les colonies actuelles ſeront bridées par des colonies intérieures, dévouées à la mere-patrie, c'eſt s'attendre à ce que l'expérience ne juſtifie point, & à ce que la nature des choſes ne permet pas d'eſpérer. Jamais les hommes ne ſeront ſubordonnés à un pouvoir qui ne peut les atteindre.

Le 20 Octobre, je m'embarquai à bord du Wincheſter, & j'arrivai au Sund de Plymouth le 21 Novembre, après un voyage orageux & pénible.

F I N.